

Laurent Lombard

L 25 99

CEUX DE LIÈGE



SOUS LES OURAGANS D'ACIER

Ils assumaient la nuit, le jour, sur
leurs épaules, la charge et le tonnerre
et l'effroi des canons.

E. VERHAEREN

Editions G. LEENS



459

A

Laurent LOMBARD

AEGSO 2599

~~BE 392~~

180r

CEUX DE LIÈGE

**SOUS LES
OURAGANS
D'ACIER**

VERVIERS

G. LEENS, Imprimeur-Editeur

1938



140

DU MEME AUTEUR :

La Vitalité Romane de Malmédy. (Epuisé).
(Edition G. Leens, Verviers, 1932).

Ceux de Liège. L'Épopée de Loncin.
(Edition G. Leens, Verviers, 1933).

Ceux de Liège. La Victoire de Sart-Tilman.
(Edition G. Leens, Verviers, 1934).

Ceux de Liège. Face à l'Invasion.
(Edition G. Leens, Verviers, 1936).

Ceux de Liège. Chocs de Feu dans la nuit.
(Edition G. Leens, Verviers, 1937).

Face au Peloton.
(Editions Vox Patriae, Stavelot, 1938).

Le Tragique Destin de M. 82.
(Editions Vox Patriae, Stavelot, 1938).

A PARAITRE :

Ludendorff à Liège.

Zone de mort.

Combats dans l'ombre.

Il a été tiré de cet ouvrage :

5 exemplaires sur papier Hollande, hors commerce, numérotés de
1 à 5.

5 exemplaires sur papier Hollande, numérotés de 6 à 10.

100 exemplaires sur papier Featherweight, numérotés de 11 à 110.

**Aux Défenseurs
des Forts de Liège**

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Outre les rapports officiels des commandants de forts, les ouvrages suivants ont été consultés :

- GÉNÉRAL BENOIT. — *La Fortification permanente pendant la guerre.*
(Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1922).
- COLONEL DE SCHRIJVER. — *La bataille de Liège.*
(Liège, Vaillant-Carmanne, 1922).
- DESOMBIAUX M. — *Le général Leman.*
(Paris, Bloud et Gay, 1916).
- DE THIER J. ET GILBART O. — *Liège pendant la grande guerre (4 vol.).*
(Liège, Bénard, 1919).
- DE WILDE. — *De Liège à l'Yser.*
(Paris, Plon, 1918).
- COLONEL A.E.M. FASTREZ. — *L'effet de la résistance de Liège.*
(Bulletin Belge des Sciences Militaires, Septembre 1921).
- GÉNÉRAL GALET. — *S.M. le Roi Albert commandant en chef devant l'invasion allemande.*
(Paris, Plon, 1931).
- KANN R. — *Le plan de campagne allemand de 1914 et son exécution.*
(Paris, Payot, 1923).
- GÉNÉRAL LEBAS. — *Places fortes et fortifications pendant la guerre de 1914-1918.*
(Paris, Payot, 1923).

- LIEUTENANT GÉNÉRAL MOZIN. — *La défense du fort de Fléron en août 1914.*
(Bruxelles, Institut Cartographique Militaire, 1936).
- COLONEL NORMAND R. — *Défense de Liège, Namur, Anvers en 1914.*
(Paris, Librairie Militaire Universelle, 1923).
- LIEUTENANT GÉNÉRAL NUYTEN. — *La manœuvre enveloppante du mois d'août 1914 surprit-elle l'Etat-Major français ?*
(Bulletin belge des Sciences Militaires, 1921).
- MAJOR B.E.M. PAQUOT. — *Quelques enseignements de la bataille de Liège.*
(Bulletin belge des Sciences Militaires, Sept. 1926).
- COLONEL REBOLD. — *La guerre de forteresse 1914-1918.*
(Paris, Payot, 1935).
- GÉNÉRAL SELLIERS DE MORANVILLE. — *Contribution à l'histoire de la guerre mondiale 1914-1918.*
(Bruxelles, Goemaere, 1934).
- LIEUTENANT-COLONEL SPEESEN. — *La défense de Pontisse.*
(Bruxelles, Institut Cartographique Militaire, 1931).
- TASNIER ET VAN OVERSTRAETEN. — *L'armée belge dans la guerre mondiale.*
(Bruxelles, Bertels, 1923).
- LIEUTENANT GÉNÉRAL WÉRY. — *La bataille de Liège.*
(Inédit).
- ETAT-MAJOR DE L'ARMÉE. — *Les opérations de l'armée belge pendant la campagne 1914-1918.* (5 vol.)
(Bulletin belge des Sciences Militaires, 1920-1930).

OUVRAGES ALLEMANDS :

- Dr. W. ARNDT. — *Im Kampf und Sieg durch Belgien.*
(Meidinger's Jugendschriften Verlag, G.m.b.H., Berlin).
- O. BENE. — *Das Lauenburgische Feldartillerie-Regiment N^r 45.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1923).
- H. CASTENDYK. — *Das Infanterie-Regiment « Herzog Ferdinand von Braunschweig » (8. Westfälisches N^r 57) im Weltkriege.*
(Oldenburg, Berlin, 1926).
- OBERSTLEUTNANT a.D. CLAUDIUS. — *Infanterie-Regiment von Wittich (3. Kurhessisches) N^r 83.*
(Oldenburg, Berlin, 1926).
- DOBZYNSKI M. — *Fusartillerie-Regiment Encke (Magdeburgisches) N^r 4.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924).
- F. EBELING. — *Geschichte des Infanterie-Regiments Herzog Friedrich Wilhelm von Braunschweig (Ostfriesischen) N^r 78.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924).
- MAJOR a.D. FLIESS UND HAUPTMANN DITTMAR. — *5. Hannoversches Regiment N^r 165. im Weltkriege.*
(Oldenburg, Berlin, 1927).
- FRICK F. — *Lüttich 1914.*
(Gadow und Sohn, Hildburghausen).
- GENERALMAJOR C. GROOS UND HAUPTMANN W. v. RUDLOFF. — *Infanterie-Regiment Herwarth von Bittenfeld (I. Westfälisches) N^r 13. im Weltkriege.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1927).
- H. HARMS. — *Die Geschichte des Oldenburgischen Infanterie-Regiments N^r 91.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1930).
- H. E. HENNING. — *Feldartillerie-Regiment Generalfeldmarschall Graf Waldersee (Schleswigsches) N^r 9.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).

- K. HEYDEMANN. — *Schleswig-Holsteinisches Fuszartillerie-Regiment N° 9.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1921).
- OBERSLEUTNANT a.d. HULSEMAN. — *Das Infanterie-Regiment v. Manstein (Schleswigsches) N° 84.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).
- OBERST HUTTMANN UND OBERLEUTNANT KRUGER. — *Das Infanterie-Regiment von Lützwow (1 Rhein) N° 25 im Weltkriege 1914-1918.*
(Verlag Tradition W. Kolk, Berlin, 192).
- W. JURGENSEN. — *Das Füsilier-Regiment « Königin » N° 86 im Weltkriege.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1925).
- GENERALLEUTNANT KABISCH. — *Lüttich.*
(Berlin, Vorhutverlag, 1934).
- A. KAISER. — *Paderborner Infanterie Regiment (7 Lothr) N° 158.*
- Dr. LEONHARDT. — *Das 5. Westfälische Infanterie-Regiment N° 53 im Weltkriege 1914-1918.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924).
- ERICH LUDENDORFF. — *Meine Kriegserinnerungen 1914-1918.*
(Ernst Siegfried Mittler und Sohn. Verlagsbuchhandlung Berlin, 1919).
- MULLER F. — *Brandenburgisches Jäger-Bataillon N° 3.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).
- NEUMANN E. — *Das Magdeburgische Jägerbataillon N° 4 im Weltkriege 1914-1918.*
(Verlag Bernhard Sporn, Zeulenroda-Thüringen, 1935).
- HAUPTMANN a.D. PFLIEGER. — *Holsteinisches Feldartillerie-Regiment N° 24.*
(Oldenburg, Stalling, 1922).
- HAUPTMANN POETTER. — *Infanterie-Regiment N° 55.*
(Oldenburg, Stalling, 1922).
- REICHSARCHIV. — *Der Weltkrieg 1914-1918. Band I.*
(Berlin, Mitler, 1928).

- M. REYMANN. — *Das Infanterie-Regiment von Alvensleben (6 Brandenburg) N° 52 im Weltkriege.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1923).
- FREIHERR RINCK VON BALDENSTEIN. — *Das Infanterie-Regiment Freiherr von Sparr (3 Westfälisches) N° 16 Weltkriege 1914-1918.*
1914-1918.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1927).
- ROSENTHAL H. — *Kurmärkisches Feldartillerie-Regiment N° 39.*
(Oldenburg, Stalling, 1923).
- F. v. RUDORFF. — *Das Füsilier-Regiment General Luedendorff (Niederrheinisches) N° 39 im Weltkriege.*
- OBERST SCHMIDT UND MAJOR AHLHORN — *2. Kurhessisches Infanterie-Regiment N° 82.*
(Oldenburg, Stalling, 1922).
- M. SCHWARTE. — *Der Grosse Krieg 1914-1918.*
- TH. SPIESS. — *Minenwerfer im Grosskampf.*
(I.F. Lehmanns Verlag, München, 1933).
- OBERLEUTNANT a. D.R. SCHINDLER. — *Eine 42 cm. Mörser-Batterie im Weltkriege.*
(Verlag H. Hofmann, Breslau).
- OBERLEUTNANT TAEGELICHBECK. — *Das Füsilier Regiment Prinz Heinrich von Preussen (Brandenburgisches) N° 35.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1921).
- VON BIEBERSTEIN. — *Lüttich-Namur.*
(Publié par ordre de l'Etat-Major Général de l'armée allemande).
- GENERAL FELDMARECHAL VON BULOW. — *Mon rapport sur la bataille de la Marne.*
- OBERLEUTNANT a.D.H. LARISCH. — *Das 2. Groszherzogl. Mecklenburg. Dragoner Regiment N° 18. im Weltkriege 1914-1918.*
(Oldenburg i.O., Berlin, Stalling, 1924).

- OBERSLEUTNANT a.D. VON STEPHANI. — *Das Füsilier-Regiment General Ludendorff (Niederrheinisches) N° 39. im Weltkriege 1914-1918.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling).
- H. VON SYDOW. — *Das Infanterie-Regiment Hamburg (2. Hanseatisches) N° 76.*
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).
- X. — *Wie Lüttich fiel.*
(Schaffsteins Grüne Bändchen, Köln).
- X. — *Das Königlich-Preussische Infanterie-Regiment Prinz Louis Ferdinand von Preussen (2. Magdeb.) N° 27.*
(Verlag Bernard u. Graefe, Berlin-Charlottenburg 1933)
- X. — *Kriegsgeschichte des Königlich-Preussischen Infanterie-Regiments Graf Tautenzien von Wittenberg (3. Brandenb.) N° 20.*
Bernhard Sporn, Zeulenroda).

Journée du 8 Août

Le communiqué allemand annonce la chute de la « Forteresse de Liège ». L'enthousiasme en Allemagne.

A Liège, von Emmich s'apprête à faire face à une contre-attaque franco-belge.

Arrivée des premiers renforts allemands.
Une brèche dans la ceinture des forts.

Journal
du 8 Août

Le commandement allemand a été
chassé de la région de Liège. L'ar-
mée allemande se retire.

A Liège, on trouve l'armée à l'ar-
rière de nos troupes allemandes.

Après les premiers succès allemands,
les troupes ont la chance de leur

I

Un communiqué inexact :

" La Forteresse de Liège est prise „

Dans l'Allemagne enfiévrée, l'impression produite par le communiqué officiel annonçant la chute de la forteresse de Liège fut forte. Il n'en fut pas de même chez les Belges qui savaient que la ville seulement et non pas la forteresse avait été prise par les Allemands.

General a.D. von Kraewel. Die Alte Armee. (1924).

Les événements vus de Berlin.

Le 4 août, les journaux allemands avaient annoncé que l'Armée de la Meuse, sous les ordres du général von Emmich, marchait sur Liège. La rapidité de cette mise en mouvement, indice d'une minutieuse préparation à la guerre, était de nature à ancrer dans les esprits l'espoir de promptes et fulgurantes victoires.

Le peuple allemand était d'ailleurs en proie à un délire guerrier qui avivait le sentiment de sa force et le gavait d'illusions. Sa présomption était telle que, déjà dans la journée du 5, il attendait le premier bulletin de victoire.

Son attente fut déçue. Le communiqué annonça que « bien que des détachements isolés de cavalerie eussent pénétré dans la ville, le coup de main escompté n'avait pas complètement réussi. » (Von Bieberstein)

Le lendemain, 6 août, l'impatience fit place à de l'inquiétude. Des rumeurs déprimantes se répandirent dans toute l'Allemagne : le coup de main sur Liège avait échoué, l'armée avait subi de lourdes pertes.

Dans les bureaux d'état-major, on voyait les choses en noir et l'anxiété grandissait d'heure en heure. « A Berlin, le moral était, on le conçoit, très bas », écrit le général Kabisch.

« L'incertitude presque complète qui régnait sur les événements devant Liège m'impressionna de manière très troublante », note également le Feldmaréchal von Bülow.

« C'est seulement dans l'après-midi du 6 août, continue-t-il, qu'un message téléphoné du capitaine baron de La Motte-Fouqué, officier de liaison du quartier général de la 2^e armée, envoyé en avant, annonça que, jusqu'au 6 au matin, l'assaut n'avait pas réussi. Les colonnes d'attaque trouvaient partout les approches barricadées et solidement défendues par des habitants fanatisés; par suite, les troupes auraient subi d'assez fortes pertes. » (Mon Rapport sur la Bataille de la Marne).

Vite il fallait renforcer les effectifs de von Emmich, afin qu'il pût immédiatement recommencer l'attaque, car il importait de dissiper au plus tôt la désastreuse impression produite par ce premier échec.

« Déjà, dans la nuit du 6 au 7, à la suite des nouvelles inquiétantes venues d'Aix-la-Chapelle, von Moltke avait immédiatement envoyé sur Liège la 28^e brigade composée des 39^e et 56^e régiments. » (Kabisch).

Jusque vers 5 heures du soir, la journée du 7 s'écoula dans la même atmosphère d'anxiété, puis, brusquement,

le bulletin de victoire, si impatiemment attendu, arriva : la forteresse de Liège était tombée !

Lüttich ist gefallen ! Lüttich ist gefallen ! Le téléphone et le télégraphe propagèrent rapidement la nouvelle dans toute l'Allemagne. Du coup, ce fut une formidable explosion de joie.

« Maintenant la première des forteresses de la Meuse était entre nos mains, pendant que les transports de concentration s'acheminaient encore vers la frontière, écrit von Bieberstein. La joie en Allemagne fut extrême ; partout, les convois de troupes furent follement acclamés... Chacun voyait dans la prise de Liège un gage de succès pour la campagne entière. »

A Berlin, se déroulèrent des scènes d'enthousiasme indescriptible.

« A 6 heures, raconte le professeur Walther Arndt, la nouvelle de la prise de Liège volait de bouche en bouche, mais en ces jours où les nouvelles les plus invraisemblables se croisaient, on répliquait aux exaltés par la prudente question : Officiel ? « Non, mais l'un tenait la nouvelle d'un agent de police, l'autre, d'un officier. L'authenticité en était énergiquement démontrée par un monsieur qui venait de passer dans le quartier du Tiergarten. Devant la villa Bega, le général-major von Plessen était monté dans une automobile et avait crié aux passants : « Liège est tombée ! Qu'on se le dise ! »

« On se réjouissait, mais on voulait toutefois en avoir la confirmation officielle avant que l'enthousiasme pût se donner libre cours.

« Une demi-heure plus tard, un agent de police traversa à vélo l'avenue « Unter den Linden » ainsi que les

artères latérales très fréquentées pour porter à la foule la bonne nouvelle en ces termes : « Par ordre de l'Empereur ! Liège est tombée ! » Des cris frénétiques l'acclamaient au passage. Vers la même heure, par ordre de l'Empereur, la nouvelle était officiellement communiquée au « Lustgarten » par un officier de service.

« Des foules compactes traversèrent la Friedrichstrasse et se rassemblèrent en masses serrées le long des « Linden ». De près, de loin, à gauche, à droite, retentit le « Lieb Vaterland, magst ruhig sein » interrompu par des hurrahs et des « Heil » impétueux. Aux balcons des hôtels et des cafés, on agitait des mouchoirs et l'on entonnait sans répit « Die Wacht am Rhein ».

Le lendemain, le communiqué allemand confirma la bonne nouvelle en ces termes : « La forteresse de Liège est prise ». Les journaux le reproduisirent en caractères sensationnels et pour rehausser l'exploit des troupes de von Emmich, s'empressèrent d'accréditer dans le public la sottise légende des francs-tireurs. « Des atrocités inouïes ont été commises par la populace contre nos soldats, lisons dans l'un d'eux, l'Illustrierte Chronik der Zeit (Nr 1). La plume se refuse à les retracer. La Belgique porte le châtiment de sa lâche trahison. Elle a entretemps déjà cessé d'exister. »

Les inquiétudes de von Emmich.

Si les Allemands, abusés par ce communiqué inexact, avaient pu se rendre compte de visu de la situation de leurs troupes à Liège, leur enthousiasme fût tombé instantanément. C'est que cette situation, comme l'écrit Ludendorff « était très critique ».

Enfermé dans un cercle de douze forts, von Emmich est à l'intérieur de la ville comme un prisonnier privé de la liberté de ses mouvements. Voici maintenant que les renseignements qui lui parviennent aggravent d'une nouvelle menace les risques de son isolement. On annonce, en effet, que des troupes françaises sont en marche vers Liège.

« Dans la matinée du 8 août, relate le général Kabisch, von Emmich reçut un message de la 9^e division de cavalerie annonçant que les Français avaient franchi la frontière française le 7 août et qu'ils marchaient de Dinant sur Liège. Cela confirmait les renseignements trouvés dans les papiers d'un officier belge tué : « D'après une communication de Joffre, une armée française marche sur Liège; toute l'armée belge avance du côté de Tirlemont, la division de cavalerie belge, près de Waremme, est déjà en contact avec les forts. »

Cette fois l'aventure semble tourner au tragique. Affolé, von Emmich donne des ordres pour qu'immédiatement les issues sud et ouest soient mises en état de défense.

« Dès le matin, les Allemands s'étaient mis à creuser des retranchements par toute la ville. Sur les boulevards, aux abords des ponts et dans plusieurs rues, ils installaient des mitrailleuses protégées par des tas de terre et des pavés arrachés à la chaussée. Sur le plan incliné de Liège à Ans, ils déboulonnaient une partie de la voie et barricadaient à l'aide de tombereaux, de billes de chemin de fer, de tas de pavés et de fils de fer barbelés, les viaducs du chemin de fer...

« Tous les ponts sur la Meuse et sur l'Ourthe étaient aussi barricadés et le passage était interdit, sauf sur la Passerelle.

« Le carrefour de Hocheporte et les rues voisines étaient transformées en place forte. De nombreuses mitrailleuses avaient été installées aux balcons, tandis que les fenêtres des maisons de la place étaient matelassées.

« Partout les troupes restaient en armes et prêtes à combattre. » (J. de Thier et O. Gilbert).

Ces préparatifs firent entrevoir aux Liégeois l'exaltante perspective d'une prochaine délivrance. Depuis la veille, ils savaient que la France avait conféré à leur cité la croix de la Légion d'honneur. La nouvelle avait volé de bouche en bouche comme un message de confiance. Mais les Français, qu'on attendait depuis le 4 août, arriveraient-ils à temps ? Les grondements tout proches des canons faisaient battre les cœurs. L'âme altière de la Cité Ardente frémissait d'impatience et d'espoir.

Malheureusement, si en ce moment Belges et Français n'étaient pas en état de porter aide à la place, les Allemands, eux, ne restaient pas inactifs. Les batteries de 21 c. amenées devant Liège le 4 août, harcelaient sans répit les forts de Pontisse, Barchon, Evegnée, et déjà des renforts arrivaient.

Les premiers renforts allemands.

Envoyée en grande hâte à la rescousse de l'armée von Emmich, la 28^e brigade allemande, comprenant les 39^e et 56^e R.I., était déjà arrivée à Herbesthal le 8 août à l'aube. Les hommes étaient mal renseignés sur la situation. « Des rumeurs invraisemblables se croisaient : Liège serait tombée, les habitants auraient pris part à des combats de rue etc... » écrit Franz v. Rudorff, l'historiographe du 39^e R.I.

Puis, plus loin : « Nous fûmes mis en garde contre les habitants qui avaient attaqué le 7^e bataillon de chasseurs... Le régiment atteint Battice dont les ruines fumantes produisent une lamentable impression : c'était le châtement des attaques perfides de la population contre nos troupes. »

La légende des francs-tireurs est créée. Nous avons relaté dans les précédents volumes les incidents qui lui ont donné naissance. La guerre en Belgique va se dérouler sous le signe de cet atroce malentendu. Pour les centaines de milliers d'Allemands qui, au cours des journées suivantes, envahiront encore notre territoire, la Belgique est devenue un vaste coupe-gorge où les pires guets-apens sont à redouter.

Dès le 8 août, les incidents, les méprises, les tiraileries désordonnées des jours précédents se renouvellent.

Le 39^e a fait halte vers 10 heures. Son avant-garde s'est arrêtée à proximité de la bure Guillaume, tandis que ses grands bagages sont encore à Herve. « Tout à coup, relate l'historique de ce régiment, des balles tombent parmi la troupe. Les hommes sautent sur leurs armes, les chevaux s'emballent et, *sans ordre, sans but, une tirailerie désordonnée éclate* qui, grâce à la prompte et calme intervention des chefs, put être très rapidement calmée. »

Le résultat de cette panique fut la destruction de la ville de Herve et le massacre de nombreux civils. Le malheureux village de Mélen qui, au cours des journées du 5, du 6 et du 7 août avait été terrorisé par d'épouvantables exécutions collectives, fut une fois de plus mis à feu et à sang. Des familles entières furent exterminées par le 56^e R.I.

Fléron et Evegnée font bonne garde.

Battice, Herve, Mélen, Micheroux, toutes ces localités martyres sont situées sur la grand'route Aix-la-Chapelle-Liège qui est sous la surveillance continue des forts de Fléron et d'Evegnée. A droite et à gauche de la chaussée, il y a de larges étendues découvertes qui permettent aux observateurs de deux ouvrages de dépister tous les mouvements de l'ennemi.

Induits en erreur par le communiqué du 8 août annonçant la chute de Liège, chefs et soldats de la 28^e brigade ont quelque peine à se représenter la situation. Liège est prise ? Alors pourquoi est-on bloqué à vingt kilomètres de la ville sans pouvoir faire un pas en avant ? Liège est prise ? Que signifient alors ces canonnades aux portes de la cité belge et d'où partent les shrapnels qui clouent au sol toute troupe qui commet l'imprudenc de se hasarder en terrain découvert ?

Les patrouilles qui ont dépassé Micheroux et, avec mille précautions, ont tenté de s'approcher de Fléron, ont aperçu un immense drapeau belge hissé au sommet d'un sémaphore et qui semble les narguer. Soudain, des coups de canon les ont forcées à faire promptement demi-tour. Un fort est là tout proche, barrant l'entrée de la ville. Son drapeau claque au vent en signe de défi.

Gardien de la voie de communication la plus directe entre l'Allemagne et Liège, Fléron s'est voué avec un implacable acharnement à l'accomplissement de la mission que le pays lui a confiée. Stylée par son chef le commandant Mozin, sa garnison est un corps d'élite qui, jusqu'à

la dernière minute, restera insensible aux intimidations du danger et de la mort.

Le matin à 7 heures, dans la galerie centrale, le commandant a réuni ses hommes. En quelques mots, il leur a exposé la situation : la 3^e division a quitté Liège, les Allemands ont pénétré dans la ville, le fort est donc isolé et devra désormais combattre sans aucune aide extérieure. Qu'importe ! La mission du fort n'en sera que plus belle. Il s'agit d'empêcher l'ennemi d'utiliser les voies de communications qui lui sont nécessaires pour continuer sa progression vers l'ouest.

— Aussi longtemps que nous serons là, dit-il, les Allemands ne passeront pas. Nous leur avons d'ailleurs déjà montré que nous sommes forts. La lutte va donc continuer. Votre commandant compte sur vous. Tous ceux qui sont avec lui, trois pas en avant !

Dans un impressionnant mouvement d'ensemble, les deux cent cinquante hommes font les trois pas et une clameur formidable s'élève : « Vive Fléron ! Vive le Roi ! Vive la Belgique ! »

Parmi tous ces braves unis dans une enthousiaste volonté de lutte à outrance, se trouve le canonnier Hautvast, amputé d'un bras depuis quarante-huit heures. « Sa voix domine toutes les autres » raconte un témoin de cette scène émouvante.

Sûr de lui-même, sûr de ses hommes, le commandant Mozin envisage avec une parfaite sérénité les lourdes inconnues des jours à venir. Il sait que rien ne brisera la résistance morale de la garnison. Sa seule appréhension c'est que la résistance du matériel ne soit pas à la mesure de celle des hommes.

A 9 heures, la suspension d'armes prend fin. Les observateurs dans les coupoles sont à l'affût de la piétaille grise. On la devine derrière les « terrils », les maisons, les couverts qui la dissimulent aux coups du fort.

Ah ! si on pouvait réinstaller les P.O. (postes d'observation) au sommet d'une de ces pyramides noires qui dressent leur masse gigantesque, là, à quelques centaines de mètres de l'ouvrage ! De là-haut, on découvre tout le panorama de l'est. Ce serait un jeu alors de dépister l'ennemi et d'entraver tous ses mouvements par des tirs bien ajustés. Le commandant décide de tenter un effort en vue de réoccuper le bâtiment qui recouvre la belle-fleur de la bure Charles. A défaut des « terrils », c'est un observatoire qui peut rendre d'immenses services.

Accompagnés d'un important détachement d'infanterie, les observateurs sortent du fort. Fusil en mains, les hommes avancent lentement, prudemment. Ils ne vont malheureusement pas fort loin. Le poste est déjà occupé par les Allemands qui mitraillent copieusement la petite troupe belge.

Un quart d'heure après, tout le dessus du bâtiment s'écroule dans un épouvantable fracas. Dans l'impossibilité de réoccuper le poste, le commandant Mozin le démolit à coup de canons.

Dépourvu d'observatoires extérieurs, Fléron n'est cependant pas aveuglé. Bravant tous les risques, une équipe volante se charge de parcourir la région et de signaler au commandant les mouvements de l'ennemi et l'emplacement de ses batteries.

Dans le courant de l'après-midi, le fort frappe à plusieurs reprises dans les rangs du 39^e fusilliers allemands,

lui inflige des pertes et l'oblige à chercher refuge dans les fonds de Soumagne.

Les réservistes du 35^e R.I., venus ce jour d'Aix-la-Chapelle, tombent également sous ses feux et sont contraints de retourner à Battice pour y bivouaquer.

Pendant toute la journée, la chaussée d'Aix-la-Chapelle-Liège est survolée par des essaims de shrapnels qui explosent dans d'épais tourbillons de fumée noire. Les masses d'hommes qui s'y pressent, se disloquent, s'égaillent et, fuyant les coups de Fléron, se font écharper par Evegnée.

Car, aussi vigilant et actif que Fléron, Evegnée s'est mis de la partie et mêle ses rugissements à ceux de son puissant voisin.

Placé en flèche, Evegnée est la sentinelle la plus avancée de l'hémicycle de la rive droite. Une sentinelle isolée et de ce fait exposée à de hardis coups de main.

L'ouvrage est entouré de dépressions qui offrent à l'ennemi des voies d'accès bien défilées. Aussi la tâche des défenseurs est-elle ici particulièrement difficile. Harcelés de toutes parts, depuis le 4 août, ils sont en proie à la fièvre ardente de l'action. Sous la conduite de leur chef, l'énergique commandant Genonceaux, ils ont fait face à toutes les attaques et ont brisé net trois tentatives d'assaut.

Plusieurs hommes ont été grièvement blessés. Le jeune volontaire Habras a eu les deux jambes presque enlevées : il est mort après quelques heures d'atroces souffrances. Quant au commandant qui est sur la brèche nuit et jour, il l'a échappé belle : une balle a traversé son képi.

Le moral de la garnison est à l'abri de toute défaillance. Il n'en est pas malheureusement de même du matériel qui, sous les coups de l'ennemi, s'avère d'une inquiétante caducité. Une coupole de 5 c. 7 est déchaussée et 3 grosses pièces, 2 canons de 12 c. et un canon de 15 c. sont hors de service.

L'activité du fort ne se ressent nullement de ces premières atteintes. Elle garde tout son allant et sa vigueur. Depuis le matin, les coupoles s'ébrouent, tournent, se soulèvent et, telles d'immenses chaudières sous pression, lâchent des jets de fumée blanche qui se dissipent dans l'éclatante clarté du soleil. De puissants coups de gong épandent alors des ondes sonores sur les paysages assoupis.

Non loin du fort, on aperçoit vers le nord, le clocher de Tignée, localité de 200 habitants située entre Evegnée et Barchon. L'église en briques rouges patinées est d'aspect vieillot et rustique; sa tour élancée se dresse au-dessus des habitations et des massifs verdoyants.

De là-haut la vue porte au loin jusqu'aux lisières de Micheroux, Mélen, Herve, Battice, bref toute la région où grouille la 28^e brigade allemande. Or, le clocher est occupé par les observateurs d'Evegnée. Postés derrière les abat-sons, ceux-ci sont tout à leur mission. Un grand maréchal des logis est là debout, les jumelles braquées sur les lointains ensoleillés. Derrière lui, couché près de son petit appareil portatif, le téléphoniste attend les renseignements à communiquer au bureau de tir. Tout à coup, l'homme aux jumelles tressaille. Une colonne ennemie vient de s'aventurer sur la route La Bouxhe-Retinne-Queue-du-Bois. Elle s'allonge, s'allonge....

Vite, le téléphoniste alerte le bureau de tir.

Lorsqu'il a transmis le renseignement, il se tait brusquement. Son correspondant lui demande sans doute des précisions... Il lève la tête vers le maréchal des logis.

A combien de mètres du point repéré 3396 se trouve la tête de la colonne ?

— A 30 mètres.

Le téléphoniste reprend.

— A 30 mètres, mon Commandant.

Maintenant le fort est prévenu. Il va tirer. Les autres soldats qui, carabine en main, sont également dans le clocher, se placent près des abat-sons pour mieux voir le spectacle. Mais voici que déjà, le fort fait entendre sa grosse voix.

— Boum, boum, boum.

Les projectiles fendent l'air dans un long grincement et vont exploser en plein dans la colonne ennemie. Celle-ci disparaît un moment derrière d'épais remous de fumée noire qui, peu à peu, se dissipent. On aperçoit alors des chevaux affolés qui galopent à travers les campagnes. Le désarroi est complet. Les voitures non atteintes refluent précipitamment vers La Bouxhe, poursuivies par des rafales de mitraille.

Les observateurs se remettent à l'affût. Un quart d'heure passe. Rien à signaler. Routes et campagnes sont désertes. Du côté de Barchon, les canons égrènent d'interminables gammes de notes graves.

— Ah ! en voilà encore !

Le maréchal des logis se tourne vers le téléphoniste :

— Infanterie ennemie en vue sur la route La Bouxhe-Micheroux. Point repéré 3290.

Le renseignement est à peine transmis que, déjà, de la coupole de 15 c. s'envolent l'un après l'autre, deux, trois, quatre, cinq shrapnels. Les Allemands surpris fuient éperdument. Plusieurs restent étendus sur la route.

On sent que l'ennemi veut, à tout prix, pénétrer dans les intervalles pour gagner Liège et y aller renforcer les effectifs de von Emmich.

Il est 12 h. 15. Tout le panorama que l'on découvre du haut de la tour ruisselle de lumière.

Ah ! ça, par exemple ! Ils ont le goût du suicide ! Les voilà qui avancent vers le fort !

Dans le clocher, les hommes regardent. Sur la route blanche venant de La Bouxhe et qui passe à quelques mètres des coupoles d'Evegnée, une colonne de munitions se meut paisiblement. Les conducteurs ont-ils perdu la tête ? Ils marchent tout droit sur les invisibles canons du fort.

Les observateurs de service dans les petites coupoles ont vu arriver le long convoi. Ils ont peine à en croire leurs yeux. Bien dissimulés, ils suivent tous les mouvements des ennemis. Ceux-ci sont sans méfiance et semblent goûter tout à leur aise les charmes de leur promenade. De l'intérieur du fort, on entend le bruit des sabots des chevaux et les accents du parler tudesque.

Ils ne sont plus qu'à quelques mètres lorsque les canons de 5 c. 7 montrent brusquement leurs gueules de feu. Quelle surprise ! Hommes, chevaux, caissons, tout est culbuté sens dessus-dessous par l'effrayante tornade. Des bêtes affolées se redressent, se cabrent, ruent, s'élancent à travers champs en un galop infernal. Autour des caissons renversés, des blessés se contorsionnent dans la poussière du chemin.

Des feldgrauen accourant, les bras levés, vers le fort, celui-ci cesse le feu. Des brancardiers sortent aussitôt, relèvent les blessés et les transportent à l'infirmierie. Six caissons pleins d'obus de 10 c. 5 sont abandonnés sur la route. Après avoir enlevé les projectiles, le commandant les fera détruire pendant la nuit.

Bien renseigné par ses observateurs, Evegnée reste en action jusque dans la soirée. Détachements d'infanterie, troupes de cavalerie, batteries de campagne, patrouilles de reconnaissance, tout ce qui s'aventure dans son rayon d'action est aussitôt dépisté et pourchassé. À partir de 17 h., les lisières des localités d'où déborde la masse de la 28^e brigade, La Bouxhe, Mélen, Micheroux, sont systématiquement battues. Grâce à sa vigilance, les renforts envoyés d'Allemagne ne parviendront pas ce jour-là à opérer leur jonction avec les troupes de von Emmich.

Malheureusement à 16 heures, son voisin de gauche...

Barchon hisse le drapeau blanc.

Barchon capitule.

Sur la coupole de 12 gauche, une main invisible vient de hisser un drap de lit en guise de drapeau blanc. Perchés dans la tour de l'église de Blégny, les observateurs allemands ont aperçu l'insigne de reddition et ont aussitôt communiqué la bonne nouvelle à leurs batteries.

Quelques obus encore s'abattent lourdement sur la cuirasse de l'ouvrage, mêlant leur fumée à la poussière du béton pulvérisé puis il se fait un silence étrange. Là où, depuis trois jours, se déchaînait l'aveugle fureur des engins de guerre, une douce quiétude a brusquement rendu aux choses leur âme de paix.

L'immense surface de béton, parsemée de gravats, s'étale au milieu d'un paysage verdoyant qui alterne ses dépressions ombreuses avec de belles nappes de gazon baignées de lumière.

A l'intérieur de l'ouvrage, une scène pénible se déroule. Le commandant Hannefstringels a réuni un conseil de défense composé des officiers et des deux adjudants et a posé à chacun la question : « Y a-t-il lieu de rendre le fort ? » Quatre membres du Conseil ont répondu « oui ». Le cinquième, le lieutenant Francisse, a répondu « non ». L'avis de la majorité l'a emporté. On en a donné connaissance à la garnison rassemblée dans la galerie. « Je vis le lieutenant Francisse pleurer d'indignation et de rage » écrit un témoin oculaire, Marcel de Saive.

Barchon était entré dans la bagarre le premier jour des hostilités. C'est dans son rayon d'action que s'étaient aventurées les unités d'avant-garde des 27^e et 34^e brigades allemandes. Il les avait forcées à faire demi-tour.

Le lendemain, 5 août, avait été son grand jour de bataille. L'une après l'autre, il avait réduit au silence les batteries de campagne qui avaient essayé de le neutraliser.

Puis, l'ennemi tenta l'abordage. Les sonneries d'alarme appelèrent la garnison sur le terre-plein et là-haut, dans l'éclatante lumière du soleil, les hommes reçurent le baptême de feu. Décimés par un violent feu de mousqueterie et par les rafales des 5 c. 7, les assaillants lâchèrent pied.

Mais lorsque fantassins et artilleurs, tout frémissants encore de l'ardeur de la lutte, rentrèrent dans les longues galeries souterraines, la mort les suivit. Sous leurs yeux consternés, le navrant cortège des tués et des blessés, portés à bras d'hommes, défila lentement.

Ensuite, le bombardement du fort recommença. Outre plusieurs batteries de campagne, une batterie d'obusiers de 21 c., en position sur un chaume à 200 m. au sud-ouest de Hochoister, le prirent comme cible et le martellèrent avec une exaspérante régularité.

Et pas moyen de les contrebattre. Le fort avait deux excellents postes d'observation : les clochers de Blégny et de Heuseux, malheureusement ils sont tous deux occupés par les observateurs du Fussartillerie-Regiment Encke N° 4. C'est une batterie de ce dernier régiment qui a reçu mission de détruire Barchon.

Du haut de la tour de Blégny, les Allemands découvrent nettement toute la superstructure de l'ouvrage : le sombre dôme du massif central, les dos arrondis des coupoles, les lignes des banquettes d'infanterie. De ce fait, le tir des grosses pièces postées à 4500 m. de Barchon est d'une inquiétante précision.

Les observateurs belges en sont réduits à occuper des emplacements de retraite : l'Hospice de Housse et la Ferme des Hospices. De là, leur champ visuel est très restreint et, pendant tout l'après-midi du 5, ils ne transmettent au bureau de tir du fort que des décevants : « Rien à signaler. »

Cependant, l'artillerie allemande s'en donne à cœur joie et Barchon accuse les coups sans pouvoir les rendre. Humiliante impression. Dans leurs tourelles d'acier, les canonnières se morfondent.

Pendant la nuit, un violent orage incendia le ciel et des averses torrentielles cinglèrent les superstructures. La masse bétonnée étant déjà disloquée par le bombardement de la journée, l'eau s'infiltra par de nombreuses fissures et

bientôt les locaux d'habitation furent inondés par un liquide boueux mêlé d'éclats de verre. Les hommes en repos se réfugient dans la galerie centrale.

Dans la salle des machines, l'eau monte, monte sans arrêt. Si elle atteint le cendrier de la machine, une catastrophe est à redouter. Une pompe à bras est mise en action. Sous l'énergique impulsion de l'adjudant du matériel Verdcourt, les hommes s'acharnent et, après une demi-heure d'efforts, réussissent à conjurer le danger.

A 23 heures, le bombardement a pris fin. Il est près de minuit. Tout le personnel de service est au travail. Dans les coupoles, on remet en état les bouches à feu de tous calibres; ailleurs, on répare les dégâts de l'inondation. Une tranchée est creusée dans le fossé pour faciliter l'écoulement des eaux. Partout, sous la lumière blafarde, artilleurs et fantassins, transformés en ouvriers, vont et viennent pleins de bonne volonté et d'entrain.

En ce moment, l'infirmerie présente un aspect macabre. Les morts y ont été déposés côte à côte non loin des blessés. Par suite de la chaleur torride qui a régné dans le local pendant toute la journée, ils se décomposent déjà. Une odeur cadavérique emplit la pièce et incommode les blessés qui geignent lamentablement. Le commandant fait transporter les dépouilles mortelles dans un autre local.

Tous ces inconvénients de la nuit font présager des conditions de lutte extrêmement ardues.

A l'aube du 6 août, les grilles s'ouvrent et une lugubre procession sort de la forteresse souterraine : huit brancards portés par des artilleurs. Sur chacun d'eux est étendu un mort enveloppé dans un linceul. La garde présente les armes. Lentement le cortège s'achemine vers une prairie

toute proche. Le bourgmestre de Barchon est là. Il se chargera de faire inhumer les glorieuses dépouilles.

La journée du 6 s'annonce mal. Dès le matin, le commandant apprend que la compagnie soutien du poste d'observation de l'Hospice de Housse s'est retirée et que les lignes téléphoniques reliant le fort à ses observatoires ont été littéralement hachées. Après de vaines tentatives pour rétablir la liaison téléphonique avec l'Hospice de Housse et la Ferme des Hospices, on ne réussit qu'à installer un nouveau poste à la Brasserie située à 500 m. environ au sud-ouest du fort.

Et le bombardement reprit, moins régulier et violent que la veille mais tout aussi précis. De temps à autre, Barchon sort de sa torpeur et lâche quelques bordées. Du poste de la Brasserie, ses observateurs aperçoivent des bandes éparses de feldgrauen de la 27^e brigade battant en retraite. Ils les font talonner par la mitraille des gros shrapnels de 21 c.

Au cours de l'après-midi, le commandant profite d'une interruption du bombardement pour évacuer les blessés sur l'ambulance de Wandre.

Sans communications avec le quartier général, ni avec les forts voisins, Barchon est complètement isolé. Une sourde inquiétude gagne peu à peu la garnison. Que se passe-t-il au dehors ? Qu'est devenue la 3^e division ? Les troupes belges se sont-elles retirées des intervalles ? Rien de plus déprimant que cette incertitude.

Pour y mettre fin, le commandant fait appel à quelques hommes décidés. Il leur confie la mission d'atteindre le commandant de la position et de rapporter des instructions ou tout au moins des renseignements sur la situation.

L'un après l'autre ces braves sortent du fort. Ils s'efforceront d'arriver à Liège en suivant des itinéraires différents.

En attendant leur retour, les observateurs ont beau fouiller de leurs jumelles les environs du fort, plus un seul soldat belge n'est en vue. L'impression d'isolement s'accroît d'heure en heure. D'isolement et d'abandon. Quatre cents hommes sont là dans les longues galeries voûtées, inactifs, impuissants, rongés par de mortifiantes appréhensions. Une lourde atmosphère d'angoisse se crée insensiblement.

Au cours de la nuit, nouvelles infiltrations d'eau produites par la dislocation des voûtes. Couloirs et locaux sont inondés.

Le lendemain, 7 août, les canons allemands reprennent leur œuvre de destruction. Le bombardement est cependant entrecoupé de longues pauses pendant lesquelles les fusiliers se tiennent prêts à monter sur le terre-plein, mais les assauts qu'on attend avec anxiété ne se produisent pas. Rendu plus prudent par son sanglant échec du 5, l'ennemi se tient à distance.

Sur ces entrefaites, des nouvelles plus meurtrières que les obus allemands pénètrent dans le fort et portent un coup fatal aux derniers espoirs des défenseurs : l'armée belge est en retraite, toute la rive droite est abandonnée, la ville de Liège est occupée par de nombreuses troupes ennemies.

Officiers, gradés et soldats sont profondément consternés. La plupart ne veulent pas ajouter foi à ces rumeurs tant elles paraissent invraisemblables. Un soldat est aussitôt envoyé à Liège pour s'assurer de leur exactitude.

Entretemps, rentre au fort le canonnier Deffet, parti depuis la veille à la recherche du gouverneur de la place. Il déclare au commandant qu'il a pu atteindre le général Leman au fort de Loncin mais qu'il n'a pas reçu d'ordres écrits. Ceux-ci parviendront incessamment. Le canonnier confirme la retraite de la 3^e division et l'occupation de la ville par les Allemands.

Ainsi donc, non seulement il faut renoncer à l'espoir d'être secourus par les renforts français dont le quartier général a annoncé la proche arrivée le 5 août, mais, de plus, on est bel et bien abandonné par l'armée belge ! Exclue des prévisions les plus pessimistes, pareille situation déconcerte, aigrit et décourage les hommes.

Et le 8 août, à 10 heures du matin, l'inferral sabbat du bombardement fit vibrer toute la lourde structure de l'ouvrage. Une nouvelle batterie de mortiers de 21 c. appartenant au Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie-Regiment N^o 9 vient de s'installer au nord-ouest de Mortier. Quant à l'autre batterie du Fussartillerie-Regiment Encke N^o 4, la veille au soir, elle a reçu un important convoi de munitions.

Le vacarme de la canonnade s'enfle insensiblement et bientôt les coups se suivent à une cadence accélérée. Tandis que les mortiers pilonnent le massif central, des bouches à feu de moindre calibre arrosent sans interruption le fossé de gorge.

Enveloppé de feu et de fumée, le fort entier crépite, geint, hurle à la mort.

La dernière communication avec l'extérieur est coupée, le poste de la Brasserie, abandonné. Le commandant fait



Mise en batterie d'un obusier de 21 c.

sortir des patrouilles. A leur rentrée, celles-ci sont aussitôt entourées par les hommes avides de nouvelles. Hélas ! les renseignements qu'elles rapportent sont désespérément les mêmes : pas de troupes en vue dans les intervalles, les Belges ont disparu et les Allemands qui bombardent l'ouvrage, occupent des emplacements lointains et invisibles.

Après avoir, pendant deux heures, secoué avec une extrême violence la forteresse bétonnée, vers midi l'artillerie ennemie se tait. Que signifie cette brusque accalmie ? Les Allemands vont-ils enfin déclencher une attaque ?

Les hommes de service au corps de garde, dans les canonnières et dans les petites coupoles de 5 c. 7, s'attendent à voir surgir les vagues d'assaut, lorsque, soudain, un parlementaire, portant le drapeau blanc, se montre. Il descend la rampe d'accès, remet un billet au chef de poste du corps de garde puis disparaît prestement

Le message est aussitôt transmis au commandant. En termes très brefs, ce dernier y est sommé de se rendre immédiatement et sans conditions.

Officiers et adjudants réunis au bureau de tir sont unanimes à déclarer qu'il n'y a pas lieu d'abandonner la résistance. Le lieutenant Francisse est chargé d'aller aussitôt répondre par un refus à la sommation du parlementaire allemand.

— Si à 13 heures vous n'avez pas capitulé, dit l'Allemand, le bombardement recommencera.

— Soit, répond l'officier belge, mais nous ne nous rendrons pas.

Les deux hommes se saluent et se séparent.

À 13 heures précises, avec un ensemble impressionnant, canons de campagne, obusiers légers, obusiers de 21 c. se réveillèrent et mêlèrent leurs abois en un infernal vacarme. Cette fois, c'est une véritable pluie de projectiles qui s'abat sur l'ouvrage. Obus de tous calibres s'acharnent sur les voûtes et les murs bétonnés, les griffent, les entaillent, les lézardent.

Bientôt, les gaz provenant des explosions s'infiltrèrent dans le couloir d'accès du terre-plein. Le commandant fait fermer la porte roulante. Peine perdue : d'autres infiltrations de fumées et de gaz par les fenêtres et la poterne d'entrée font refluer toute la garnison vers la galerie centrale.

Maintenant les pièces de gros calibre exécutent des salves de quatre coups qui font grincer toute la carapace de l'ouvrage. L'une d'elles immobilise le phare.

Vers 15 heures, l'adjudant du matériel Verdcourt chargé de vérifier l'état des grosses coupoles constate qu'elles sont toutes calées. Comme elles sont inutilisables, leurs servants les évacuent.

La violence du bombardement va crescendo. Des morceaux de béton se détachent des voûtes et tombent sur les hommes. La lourde porte d'accès de l'escalier conduisant au terre-plein saute de ses gonds et s'abat avec fracas. Les soldats qui se trouvaient à proximité ont heureusement pu se garer à temps.

On n'entend plus que le tonitruant délire des obus qui sifflent, miaulent, craquent avec des sonorités graves ou stridentes.

Un gros projectile éclate dans la chambre des canons de la coupole de 12 droite, met les pièces hors de service

et projette la flamme de son explosion jusqu'à l'étage inférieur.

Peu de temps après, la coupole de 5 c. 7 du saillant I est fauchée par une rafale. Le canonier Jacquemyn qui s'y trouve est grièvement blessé.

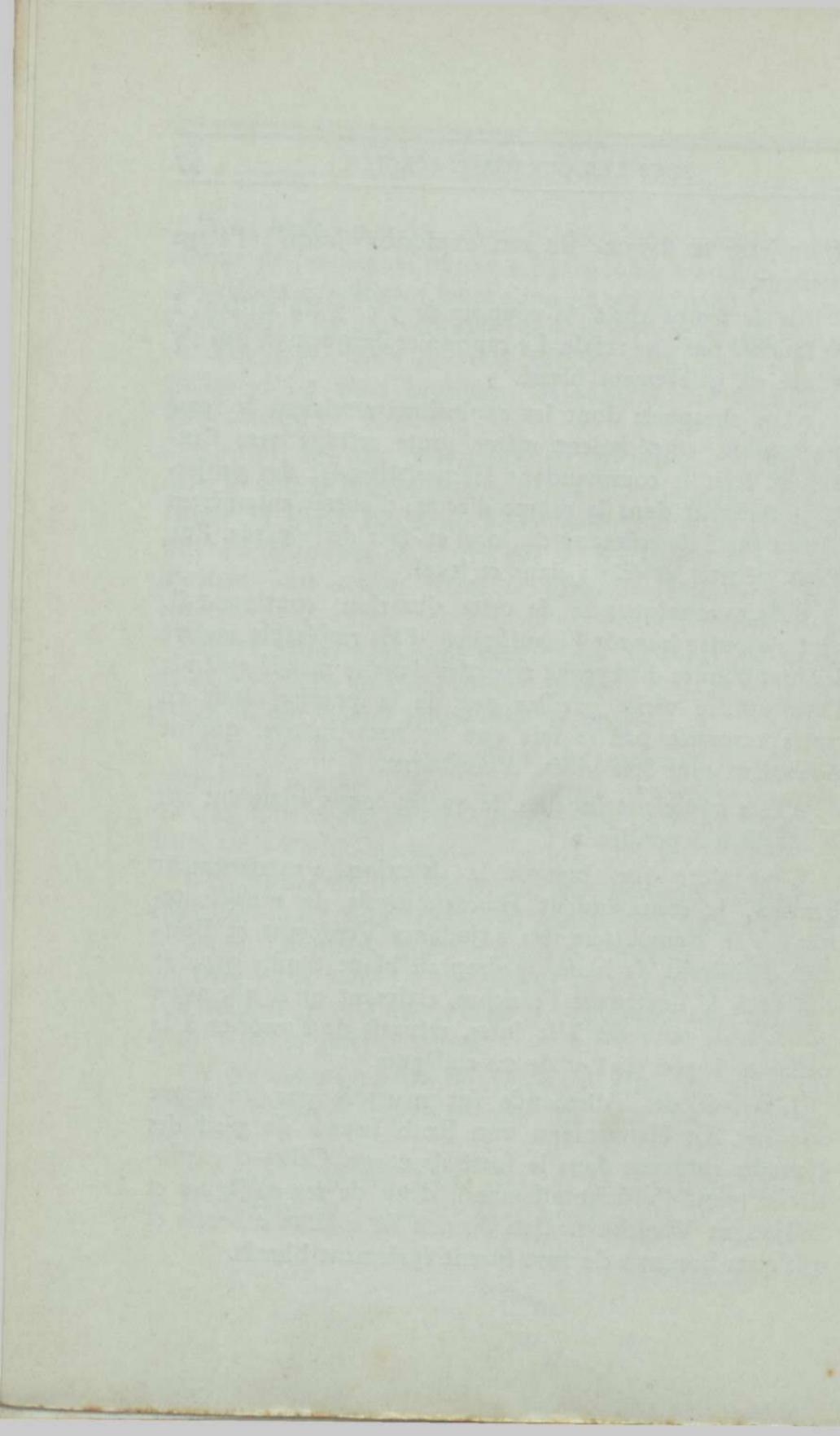
« Les shrapnels dont les explosions rendaient le fossé inaccessible, empêchaient même toute retraite vers l'extérieur, écrit le commandant Hannefstingels; des projectiles éclatèrent dans la rampe d'accès, d'autres entamèrent le mur percé de créneaux du local en face de la garde, l'un d'eux pénétra et éclata dans ce local.

« Aux conséquences de cette situation, continue-t-il, vint s'ajouter bientôt l'insuffisance d'air respirable malgré les bombonnes d'oxygène réparties dans le massif central; l'atmosphère viciée par les gaz de la poudre, était en outre empestée par le fait que les bacs-tinettes, qui ne pouvaient plus être vidés, débordaient.

« Des salves continues de quatre coups éclataient sur le magasin à poudre. »

C'est alors que, jugeant la situation « extrêmement grave », le commandant Hannefstingels, le sous-lieutenant Van Remoortere, les adjudants Verdcourt et Bonnier décidèrent de hisser le drapeau blanc tandis que, de son côté, le lieutenant Francisse, estimant qu'il n'y avait pas lieu de renoncer à la lutte, refusait de s'associer à la décision de son chef et de ses collègues.

L'arrivée des Allemands fut marquée par un grave accident. Le Hauptmann von Roth heurta du pied des grenades entassées dans le fossé de gorge. Celles-ci explosèrent tuant l'officier allemand, deux de ses collègues et l'adjudant Verdcourt. Une dizaine de soldats ennemis et quelques hommes du fort furent également blessés.



Journée du 9 Août

L'échec du « coup de main » sur Liège
force le général von Bülow à élaborer un
nouveau plan d'attaque.

Journal

of the

of the

II.

Où il apparaî t que le " coup de main " fut un échec

Sans artillerie lourde, rien à faire.

Generalleutnant Kabisch.

On sait qu'en réalité, le coup de main sur
Liège échoua.

Oberleutnant a.D.R.Schindler.

Les fanfaronnades de Ludendorff.

Après avoir affirmé que le coup de main sur Liège fut une victoire allemande, Ludendorff, dans ses « Souvenirs de guerre », non seulement s'abstient de préciser le sens de son affirmation, mais il ne souffle mot de la seconde attaque dont le plan fut élaboré dans la journée du 8 août et ratifié par le général von Bülow dans la matinée du 9.

L'objectif de cette attaque était celui que la première n'avait pu atteindre : la réduction de la place forte de Liège. S'inspirant de la cuisante expérience du 6 août, les auteurs du nouveau plan adoptèrent une autre tactique. Maintenant plus de ruée sanglante, plus d'assauts, mais la mise en œuvre méthodique de forces écrasantes.

La première attaque attestait un incroyable mépris de l'adversaire, la seconde au contraire est, dans les dispositions essentielles de son plan, un hommage tacite mais éclatant à la valeur militaire du même adversaire.

Ce n'est pas 50.000 mais 120.000 hommes que l'état-major allemand va lancer contre la Cité Ardente. Bien plus redoutable encore que ces effectifs est le matériel d'artillerie mis à leur disposition : environ 500 bouches à feu parmi lesquelles on relève toute la gamme des obusiers lourds : les 210, les 280, les 305, les 380 et enfin les fameux 420 fabriqués dans le plus grand mystère à Essen et dont on avait soigneusement caché l'existence à l'armée allemande elle-même.

Voilà le plus beau titre de gloire de « Ceux de Liège », c'est d'avoir contraint l'Allemagne à ce fantastique déploiement de forces, de l'avoir obligée à sortir de ses arsenaux les mortiers géants dont elle comptait réserver la surprise aux places fortes françaises. Et, qu'on ne l'oublie pas, au moment où le général von Bülow envoie contre Liège cette nouvelle armée, la ville belge n'est plus défendue que par 4000 hommes !

Par son ampleur, ce second effort démontre que, le 9 août, l'état-major allemand était loin d'attribuer le sens d'une victoire à la lamentable exhibition de l'armée von Emmich devant Liège.

En écrivant à la première page de ses « Souvenirs de guerre » que le coup de main sur Liège ouvrit la série des victoires allemandes, Ludendorff dénature le sens des faits et des mots. Pour être une victoire le coup de main aurait dû livrer aux Allemands non pas la ville mais la position tout entière. C'est dans cet espoir qu'il avait été conçu. « Cet espoir ne se réalisa pas » écrit le général von Kraewel.

Le premier dimanche de guerre.

Le 9 août, c'est un dimanche. Un beau dimanche ensoleillé. Une lumière éclatante baigne au loin cités et campagnes, sans cependant les égayer. C'est que, sur la terre belge violée et envahie par la soldatesque grise, une subite et tragique transformation a changé l'aspect des choses. Tout y porte le signe du plus atroce des drames : la guerre.

Nulle joie n'a survécu à ce fléau. Dans les bourgs et les hameaux, les cloches qui appellent timidement les fidèles aux offices, ont des résonances de glas.

Depuis Francorchamps au Sud jusqu'à Berneau au nord, la terreur règne. Les villages semblent déserts : leur population affolée se terre. Certains ne sont plus que des amas informes de ruines fumantes autour desquels rôdent des animaux affamés. Le long des routes, des tertres de terre fraîchement retournée recouvrent des cadavres de civils fusillés. Mais, pour les troupes qui passent, ce sont des tombes de cavaliers allemands traîtreusement assassinés par des francs-tireurs belges ! La sinistre légende continue à provoquer tous les jours de grotesques incidents et d'atroces représailles. Incendies et massacres ont répandu une telle désolation en tous lieux que les Allemands eux-mêmes en sont impressionnés.

Un ancien combattant allemand appartenant au 3^e escadron du 16^e dragons note dans son carnet de campagne : « 9 août 1914. Il fait chaud. L'air vibre au-dessus de la chaussée de Berneau, large et blanche. Deux cadavres enflés et répugnants de chevaux, les premières fermes détruites.

Deux trous d'obus, des ruines fumantes. Devant tout cela des débris d'ustensiles de ménage, une table avec trois pieds, une cuve remplie d'eau sale de lessive, des lambeaux de draps et d'uniformes, un fusil belge brisé !

« Berneau, 5 heures de l'après-midi ! Tu étais un beau et riche village, maintenant des ruines fumantes. Un air qui vous asphyxie par l'odeur de « brûlé » des poutres à moitié carbonisées et qui continuent à se consumer lentement dégageant des traînées de fumée dans la paix chaude et frémissante de l'après-midi.

« Par les ruelles désertes et sonores aux murs noirs et chauds, les escadrons s'étirent l'un après l'autre dans un incessant cliquetis. Sur les derniers jardins à la sortie du village, flotte une odeur étrange. Les chevaux s'ébrouent, s'effarouchent. Une masse noire dans le fossé de la route, une ici, une autre là-bas, plus loin dans le jardin d'autres encore. Les premiers cadavres de civils. Entre eux une nouvelle croix en bois blanc portant une couronne : « Patrouille de cuirassiers tués par les habitants » (Das 2 Hannoversche Dragoner-Regiment N° 16). » La patrouille en question, c'étaient les 35 feldgrauen tombés dans la nuit du 4 au 5 à la suite d'une échauffourée au cours de laquelle des unités de la 34° brigade avaient ouvert le feu sur les cavaliers du corps von der Marwitz.

A Liège, la vie reprend peu à peu son cours normal. Sur l'ordre des Allemands, magasins et cafés rouvrent leurs portes. De même, les tramways font leur réapparition.

Cependant aux issues de la ville, l'ennemi poursuit activement ses travaux de défense. « Ils démolissaient les garde-fous des quais de la rive gauche de la Meuse; sur

la rive droite, ils coupaient les arbres et garnissaient de mitrailleuses les fenêtres des habitations donnant sur le fleuve, tandis qu'ils plaçaient des canons et des barrages en fils de fer barbelés aux abords de chaque pont. Puis, comme si cela ne suffisait pas, ils amenèrent sur ces ponts des prisonniers belges, leur donnant comme abris des voitures de déménagement » (J. de Thier et O. Gilbert).

Sur les hauteurs entourant Liège, le canon gronde. La grande bagarre continue. Cette canonnade entretient dans les cœurs de tenaces illusions. Puisque les Allemands se barricadent à l'intérieur de la ville, c'est que, sans doute, Français et Anglais accourent à la rescousse. Cet espoir, comme tant d'autres, ne tardera pas à se changer en déception.

Mais, si les garants de notre neutralité ne donnent pas signe de vie et vont laisser se consommer le sacrifice de « Ceux de Liège », les Allemands ne perdent pas une minute et mettent tout en œuvre pour améliorer rapidement la situation confuse et périlleuse dans laquelle les a placés l'échec du premier coup de main. Tandis que de nouvelles troupes de renfort marchent sur Liège, dans les secteurs nord de la place, l'artillerie de campagne et les deux batteries d'obusiers sont très actives.

Pontisse a les honneurs de la journée.

La chute de Barchon ne tarde pas à faire sentir ses fâcheuses conséquences. Elle ouvre en effet dans la ceinture des forts une trouée qui donne de l'air à l'armée von Emich enfermée à Liège et lui permet d'assurer sa liaison avec les renforts venant d'Allemagne. « La capitulation de Barchon améliora réellement la situation des forces

allemandes qui se trouvaient à Liège » lisons-nous dans la « Reichsarchiv » (Der Weltkrieg 1914-1918).

Toutefois les voies du nord nécessaires à la mise en marche de l'armée von Kluck n'en restent pas moins indisponibles. Elles sont gardées par le fort de Pontisse.

Juché sur un éperon de terrain aux confins de la plaine hesbignonne, dominant la vallée de la Meuse, Pontisse a joué un rôle de premier plan pendant les journées du 5 et du 6. Nul n'a mieux que lui ajusté ses coups sur l'adversaire. Ayant accroché la 34^e brigade allemande, il l'a littéralement écharpée.

Maintenant l'ennemi a renoncé à ses audaces du début et la lutte a pris un tout autre caractère. Un caractère décevant et qui va mettre à une rude épreuve le moral de la garnison. Les Allemands ne se montrent plus, ils dissimulent prudemment leurs batteries loin, très loin, de façon à pouvoir régler leurs tirs en toute sécurité.

Cependant, la veille, le fort a surpris deux de leurs colonnes qui tentaient de pénétrer dans la position par les hauteurs de la rive opposée et par la route longeant la Meuse. Il les a aussitôt dispersées.

Pendant tout l'après-midi, les observateurs ont inlassablement scruté le vaste écran de verdure qui se dresse depuis les bords du fleuve jusqu'aux sommets de la rive droite. Ils ont vu dans le lointain de longues colonnes de fumée noire s'étirer sur la carapace de Barchon, puis, le soir, la mauvaise nouvelle leur est parvenue : Barchon avait renoncé à la lutte.

Depuis le 6 août, d'ailleurs, toutes les nouvelles reçues sont mauvaises et grignotent le moral de la garnison.

« Malgré toutes mes précautions pour ne pas laisser pénétrer dans le fort les renseignements sur ce qui se passe à l'extérieur, notre isolement se sent, écrit le commandant Speesen. Cette sensation inquiète mes jeunes soldats, chacun étant livré à soi-même dans sa casemate, sa coupole, son trou noir et empesté, au milieu d'un roulement de tonnerre et d'explosions. »

Mais Pontisse est sous les ordres de chefs qui connaissent le sens plénier de ce beau mot : « commander ». Par leur prestigieux exemple, ils vont élever l'âme collective de la garnison jusqu'aux plus purs sommets de l'héroïsme.

Pour que ses hommes comprennent d'emblée le caractère implacable de la lutte où ils sont engagés, le commandant donne l'ordre de démolir toutes les échelles de sortie des fossés. De son côté, le lieutenant d'infanterie qui garde les issues, a mission d'abattre quiconque tenterait de quitter l'ouvrage et d'abandonner son poste.

La chute de Barchon est un rude coup pour Pontisse. C'est l'effondrement du compagnon avec l'aide de qui on comptait faire face à l'ennemi. Désormais, il n'y aura plus personne là-bas sur les hauteurs nord de la rive droite pour interdire l'accès des couverts si propices au camouflage des pièces d'artillerie. Les Allemands vont disposer d'emplacements sûrs pour frapper Pontisse à revers.

Le 9 de grand matin, une demi-batterie du Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie-Regiment N° 9, en position au sud ouest de St-Remy, prend Pontisse à partie. Dans la journée du 5, cette même demi-batterie a déjà tiré

234 obus de 21 c. sur le fort; puis, à la suite de l'échec du coup de main, elle est retournée à Aix-la-Chapelle avec une partie des troupes de la 27^e brigade.

Rudement secoué par les bombardements des jours précédents, l'ouvrage porte de multiples atteintes. Les belles surfaces lisses de sa superstructure sont brouillées par des éraflures, des entailles, des brèches. Massif, coupoles, terre-plein, tout est gris de poussière et de gravats.

L'intérieur ressemble au bas-fond d'une mine. Les longues galeries ne sont plus éclairées que par quelques lampes à pétrole devant lesquelles glissent les ombres des hommes qui vont et viennent.

Des terres projetées sur le massif central ayant été entraînées dans les citernes et les chaudières, il a fallu démonter dare-dare les tuyauteries pour les nettoyer. D'où, panne de lumière.

L'atmosphère est lourde. Nul ne se fait d'illusions sur la gravité de la situation. Plus que la retraite de la 3^e division et que la chute de Barchon, ce qui inquiète les chefs et démoralise les hommes c'est de se sentir pressés de toutes parts par l'ennemi.

Grâce à la curieuse topographie des lieux, les Allemands ont pu s'approcher très près de l'ouvrage. Accrochés aux versants escarpés qui entourent celui-ci au nord et à l'est, ils tiennent toutes les coupoles et toutes les issues sous le feu de leurs mitrailleuses. « Ces mitrailleuses nous rendent la vie très dure, raconte le commandant Speesen. Impossible de lever un casque ou de sortir le jour si ce n'est isolément. »

Et le bombardement fait rage. A la demi-batterie de 21 c. installée à St-Remy, à présent d'autres se sont

jointes. De Sarolay, de Cheratte, de Wandre, les bolides s'envolent, tracent dans l'air des trajectoires de feu qui, toutes, convergent vers la crête fumante de Pontisse. A certains moments, trois, quatre projectiles tombent ensemble du ciel et mettent une variante dans la monotonie de cet infernal concert.

Dans la ténébreuse forteresse souterraine, on perçoit avec une extraordinaire netteté tous les coups, tous les chocs, toutes les vibrations. Ce vacarme incessant où se mêlent sifflements, grincements, craquements, c'est comme une immense clameur de défi. On y reconnaît la voix insolente d'un ennemi conscient de sa supériorité et fier de sa force.

Commencé à 7 heures du matin, le bombardement ne prendra fin que vers 21 heures. Pendant toute la durée de ce radieux dimanche, la garnison endure le supplice de ce fracas qui énerve, abrutit, fait mal au corps et engourdit l'âme.

Lorsque, peu à peu, la nuit camoufla Pontisse, les voûtes cessèrent de tressaillir et un lugubre silence enveloppa l'îlot de béton sur lequel s'était épuisée la rage des canons ennemis.

Chez l'autre voisin de Barchon.

L'autre voisin de Barchon, c'est Evegnée.

La brèche ouverte par la capitulation du premier fort va durement compliquer sa tâche, car l'ennemi n'aura de cesse qu'il ait agrandi la trouée. Tout l'effort des Allemands se concentre donc sur les secteurs nord et nord-est.

Malgré les refus essayés par ses parlementaires dans la journée du 7, von Emmich n'a pas renoncé à ses procédés d'intimidation. Est-ce parce qu'elle contredit les plus sûres de ses prévisions ? La résistance belge le déconcerte. Il garde l'espoir d'y mettre fin par de simples menaces. Onze forts sont encore intacts. Un seul est tombé. A ce train là, il est à prévoir que Liège tiendra encore longtemps. Or, il importe que les voies de communication du nord de la province soient rendues disponibles le plus tôt possible pour permettre à l'armée von Kluck d'opérer son large mouvement tournant à travers la moyenne Belgique.

Von Emmich ignore probablement que l'état-major allemand a résolu de recourir aux grands moyens et qu'une nouvelle armée va se mettre en marche vers Liège.

A 9 h. 30, un parlementaire, porteur d'un drapeau blanc, se présente à la poterne d'entrée d'Evegnée. Les hommes du corps de garde l'arrêtent, lui bandent les yeux et le conduisent auprès du commandant Genonceaux.

Entrevue très brève. Le parlementaire déclare qu'il est envoyé par le général von Emmich pour exiger la reddition du fort.

— Je suis en possession de tous mes moyens de défense et je résisterai jusqu'à leur complet épuisement, réplique le commandant Genonceaux. En outre, je désire qu'à l'avenir aucun parlementaire ne se présente plus au fort.

Offre est ensuite faite à l'émissaire de von Emmich de lui remettre, sans condition, des soldats allemands blessés. Le parlementaire remercie. Les blessés continueront à être soignés au fort.

On replace le bandeau sur les yeux de l'Allemand qui est ensuite reconduit jusqu'à bonne distance de l'ouvrage.

Renseigné sur tous les mouvements de l'adversaire par ses observateurs qui occupent le clocher de Tignée, le fort fait, avec une alerte vigueur, la police de son vaste rayon d'action. Grand'route, venelles, sentiers sont sous sa surveillance. Dès qu'une troupe ennemie s'y hasarde, il la balaie de ses fulgurantes rafales.

En communication téléphonique avec le clocher, le bureau de tir s'anime chaque fois que tinte la sonnerie d'appel. Les officiers se penchent sur la grande carte des points repérés, se font préciser les renseignements transmis, puis alertent le personnel des coupoles. Quelques secondes après, la voix rauque des canons résonne longuement dans tous les locaux du fort.

Dans l'après-midi, la route de La Bouxhe à Queue-du-Bois est à plusieurs reprises battue par des tirs meurtriers qui font refluer en plein désordre, les troupes et les convois tentant de pénétrer dans la ville par cette voie.

A partir de 16 h. 45, le téléphone devient brusquement muet. Une vive alerte a mis en émoi les observateurs. Tandis que, les jumelles à hauteur des yeux, ils font pour la centième fois le tour des horizons, un cri d'alarme retentit : « Voici les Allemands ! »

Vite, on charge les appareils sur les épaules, on dégringole échelle et escaliers et on se replie prestement sur le fort. Il était temps; une importante troupe ennemie est là, toute proche. Les observateurs l'ont échappé belle.

Les Allemands s'enhardissent. En se fauflant dans la zone non battue du fond d'Evegnée, ils ont réussi à prendre pied sur la crête en arrière du fort.

Des casques à pointe se démarquent derrière les haies. Les petits canons de 5 c. 7 se mettent à aboyer et les dispersent.

Sur ces entrefaites, une batterie ennemie ouvre le feu à cadence lente. On pressent des mouvements suspects tout autour du fort. Le soir tombe. Partout on guette, on épie l'adversaire. Tentera-t-il un assaut ? Evegnée est sur le qui-vive.

Fléron fait bonne garde.

Ayant appris, dès le matin, la chute de Barchon, le commandant de Fléron fait aussitôt braquer ses grosses pièces sur le fort occupé par l'ennemi.

Ne disposant plus de postes d'observation, il a constitué une équipe de guetteurs chargés de parcourir le pays à bicyclette et de dépister les mouvements de l'ennemi. L'un d'eux, le champion cycliste Dieudonné Gauthy, se distingue par son mépris du danger et de la mort.

C'est un solide gaillard à la mine éveillée et au regard droit. Gagnant du « Tour de Belgique » en 1913, il jouit d'une réelle célébrité dans le monde sportif. L'habitude de l'effort qu'il a acquise dans les rudes compétitions du sport, les belles qualités d'endurance et de courage qu'il y a révélées, le prédestinaient à un rôle héroïque dans la redoutable « épreuve » de la guerre.

Du matin au soir, Gauthy est sur sa bicyclette. Comme autrefois sur les routes blanches des étapes et des circuits,

il passe en trombe, tête au guidon. Maintenant, plus de peloton, plus de spectateurs enthousiastes au bord des chemins. Il est seul. La plupart des villages qu'il traverse sont déserts. La terreur y règne.

Une fois, deux fois, dix fois, des Allemands arrêtent ce cycliste isolé. Très débrouillard, Gauthy se tire de leurs griffes avec une extraordinaire adresse. Nulle difficulté ne le prend au dépourvu.

Ce 9 août vers midi, après une longue randonnée dans les intervalles, l'intrépide guetteur, nanti de précieux renseignements, revient vers le fort. Dès qu'il approche des glacis, l'homme ralentit son allure. Prudent, il regarde à droite, à gauche, se retourne, lorsque brusquement il fait demi-tour. Il a aperçu deux soldats gris couchés derrière la haie d'un verger tout proche. Dressé sur sa machine, Gauthy s'apprête à « démarrer » lorsqu'un autre Allemand surgit et tire un coup de revolver dans sa direction. La balle s'écrase sur le braquet du vélo.

Prompt comme un chat, le coureur cycliste lâche sa bécane, s'élançe vers le glacis, franchit les barbelés puis hop ! sans hésiter se jette dans le fossé de gorge profond de 7 mètres. Il se relève, se tâte, se précipite à l'intérieur du fort, conte sa mésaventure au commandant, se rend dare-dare sur le terre plein avec deux fantassins et, là, a la satisfaction de voir abattre l'Allemand qui l'a raté quelques minutes avant.

Grâce au dévouement de ces modestes « sans grades », le fort a d'invisibles antennes tendues dans toutes les directions et qui lui révèlent la présence de l'ennemi même dans les fonds et les couverts les mieux dissimulés. Aussi ses canons ne restent-ils pas longtemps silencieux.

Les colonnes ennemies dont, la veille, il a arrêté la progression sur la chaussée Liège-Aix-la-Chapelle tentent aujourd'hui de le contourner par le sud. Ce mouvement est facilité par les dépressions qui, en bordure du plateau de Herve, constituent de longs couloirs d'accès tout indiqués pour pénétrer dans la ville de Liège.

C'est ainsi que plusieurs unités de réserves du 35^e Fusiliers venues d'Allemagne le 8 août et qui ont été bloquées sur la chaussée par les tirs du fort, se sont orientées vers les profondeurs de Soumagne. Ayant renoncé à forcer l'intervalle Evignée-Fléron, elles vont tenter de traverser par ruse l'intervalle Fléron-Chaufontaine.

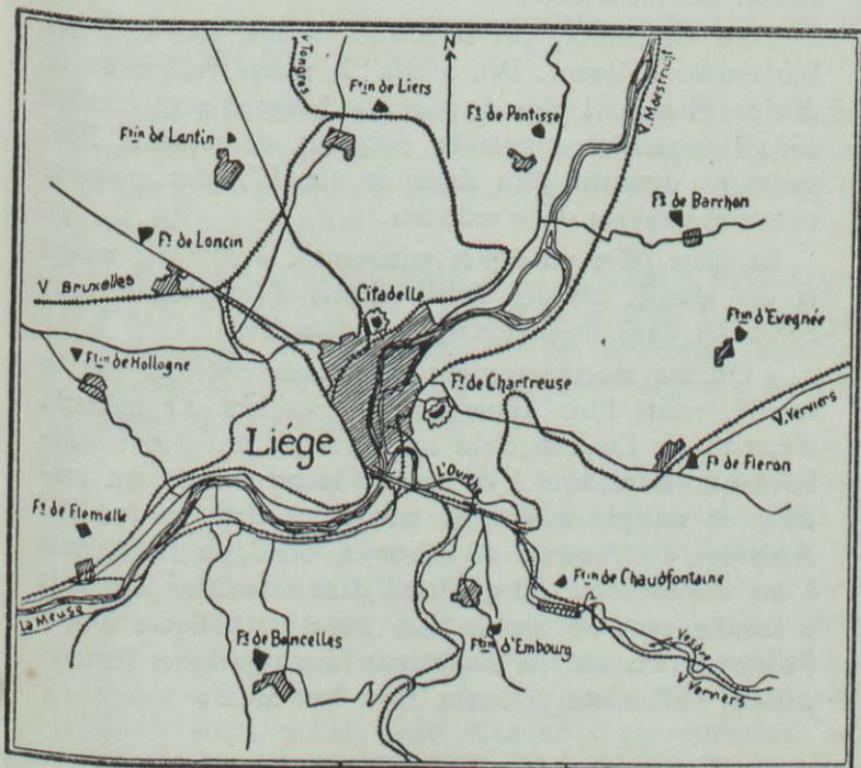
Leur colonne massive déroule son ruban gris sur les routes ensoleillées, pénètre dans le village de Soumagne où une halte rompt brusquement la symétrie des rangs. La masse grouillante se disperse dans les rues de la localité qu'elle remplit d'un long bourdonnement.

La population de Soumagne vit dans le deuil et la désolation. Cent vingt habitants ont été massacrés au cours des journées précédentes.

Sur la place du village, une foule compacte de feldgrauen est massée. Les hommes parlent, rient, plaisantent. Nul danger ne semble les menacer. Depuis qu'ils ont quitté l'Allemagne, ils n'ont pas encore vu un seul soldat belge.

De temps à autre, un coup de canon tiré au loin fait tinter les vitres.

Soudain, on entend un sourd grondement suivi d'un long sifflement puis un fracas épouvantable. Un énorme



Liège et sa ceinture fortifiée.

nuage noir strié d'éclairs s'est abattu sur la place, projetant de toutes parts de foudroyantes volées de mitraille. Fléron a tiré.

Tout est culbuté par ce souffle de feu. Des cris, des hurlements s'élèvent. Peu à peu, le nuage fuligineux se dissipe. Horreur ! plus de quarante hommes sont étendus dans la poussière, sanglants, défigurés, déchiquetés. Plusieurs ne donnent plus signe de vie. D'autres remuent encore et essayent de se redresser.

La place offre un aspect saisissant : à côté des morts et des blessés, casques, fusils, débris d'équipement sont éparpillés dans un indescriptible désordre.

« Quinze morts et vingt-six blessés restèrent sur le terrain, relate l'historique du 35^e Fusiliers. Le médecin d'état-major Dr Lengefeld eut à exercer une activité débordante. Il raconte à ce sujet : Heureusement un médecin et un pharmacien se trouvaient dans la localité. Assistant, instruments de chirurgie, bandages furent mis à ma disposition... Jusque tard dans la soirée, je réussis à bander tous les blessés. Les sœurs catholiques à qui l'école appartenait, les soignèrent bien. Quelques femmes parlant l'allemand prêtèrent aussi leur aide. »

Gloire à Brialmont.

Pendant toute la journée, la canonnade troubla la torpeur dominicale de ses rugissements rauques.

Minuit. Sur les villages, les champs, les bois, où, il y a quelques jours, se croisèrent les éclairs du premier combat, un silence mortel s'est appesanti. En plusieurs endroits, des ruines dessinent sur le ciel étoilé des silhouettes hallucinantes. Des ombres rôdent.

Le cauchemar de la guerre plane encore sur ces lieux que jalonnent des centaines de tombes fraîchement creusées. De temps à autre, un faisceau lumineux fait surgir de saisissants reliefs dans l'immense uniformité des ténèbres. Les forts veillent.

Isolés, encerclés, ces îlots de résistance ne sont défendus que par 4000 hommes. Grâce à cette poignée de braves, l'entrée du pays reste barrée, Liège résiste, l'honneur du peuple belge est sauf.

Pour contraindre à merci la Cité Ardente, l'Allemagne a déjà envoyé 50.000 hommes le 4 août, or voici que maintenant la superbe attitude des défenseurs des forts l'oblige à lancer contre la petite place belge une nouvelle armée de 120.000 hommes !

C'est à la lumière de ces faits qu'apparaît le prestigieux service rendu au pays par le génial créateur des forts de Liège : Brialmont. Sans doute, ses ouvrages bétonnés tels qu'il les a conçus n'ont plus en 1914 — l'a-t-on assez dit ! — le coefficient de résistance qu'ils avaient en 1889. On a négligé de renforcer leur armature, de compléter leur système d'aération, bref de les moderniser. Mais, tels qu'ils sont, malgré leur manque d'appropriation aux conditions techniques de la guerre moderne, ils vont permettre aux 4000 derniers défenseurs de Liège d'immobiliser les masses germaniques jusqu'au 16 août, déjouant ainsi les fallacieuses prévisions du grand quartier général allemand.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

Journée du 10 Août

Le corps de siège est constitué sous les ordres du général von Einem. Mal informé, le général en chef von Moltke croit que la position de Liège est entièrement aux mains des Allemands et donne des ordres en conséquence.

Journée
du 10 Août

Le 10 Août 1870, le jour de la bataille de Sedan, les Prussiens ont vaincu les Français. Cette journée est une des plus importantes de l'histoire de France. Elle a entraîné la chute de Napoléon III et le début de la Troisième République.

III.

La confusion créée en Allemagne par le faux communiqué du 8 Août, subsiste

Le courage de l'ennemi a été brisé, ses troupes se battirent mal... Les difficultés résidaient pour nous dans la nature du pays qui est montagneux et boisé ainsi que dans la participation de toute la population ,même des femmes, au combat....

Communiqué allemand du 10 août.

Un Homme embarrassé.

En ces jours mémorables d'août 1914, l'homme le plus embarrassé c'est, à coup sûr, le rédacteur du communiqué officiel allemand, le Generalquartiermeister von Stein. Le 8 août, sur la foi des renseignements qui lui sont parvenus, il a annoncé prématurément la nouvelle qu'attendait toute l'Allemagne : la chute de la forteresse de Liège. Cette première victoire, il l'a fait claironner aux quatre coins du pays. Elle répond si bien aux espoirs de toute la nation !

Après Liège, ce sera sans doute l'irrésistible progression vers la France, contre l'ennemi héréditaire. Le peuple allemand vit dans une atmosphère de fiévreuse impatience. Il lui faut de nouveaux bulletins de victoire. Or, pendant dix jours encore, il ne sera question que de Liège dans

les communiqués. C'est le 17 août seulement que von Stein dévoilera le « Geheimnis von Lüttich », le « secret de Liège. »

En attendant la chute de la place belge, il se garde bien de rectifier le communiqué du 8. La déception que provoquerait cette rectification serait un coup trop rude pour l'enthousiasme guerrier de ses compatriotes. Toutefois comme le communiqué à ses exigences, von Stein contraint de signaler les nouveaux envois de troupes contre Liège, les justifie par la nécessité de garder le terrain conquis.

Puis, pour entretenir dans les cœurs la fierté provoquée par la première « victoire » allemande, il revient sur les difficultés de l'entreprise et les détaille longuement.

Enfin, il donne libre cours à sa mauvaise humeur. « Ses troupes (belges) se battirent mal » lit-on dans le communiqué du 10. Les troupes c'est-à-dire les soldats, car les civils eux se battent comme des lions ! Des campagnards isolés attaquent des bataillons, des régiments, des brigades entières !! Les femmes, elles-mêmes, prennent part au combat ! Et, pour étoffer ses communiqués, von Stein jette en pâture à ses compatriotes affamés de nouvelles sensationnelles, la ridicule légende des francs-tireurs.

Des Ordres contradictoires.

Le croirait-on ? A la date du 10 août, ce n'est pas seulement le peuple allemand mais le chef de l'état-major général lui-même qui ignore la vérité sur les événements de Liège. Persuadé que la position a capitulé et que toutes les voies de communication qu'elle barrait sont devenues

disponibles, le général von Moltke, ce jour-là, ordonne la mise en place immédiate de l'armée von Kluck (1^{re} armée) à hauteur de Liège (rive ouest de la Meuse) et transmet le même ordre au commandant de la 2^e armée (von Bülow) en lui laissant un délai de deux jours pour l'exécuter.

Ces ordres étaient en contradiction avec les dispositions adoptées la veille par le général von Bülow lui-même. Après avoir pris connaissance du rapport de Ludendorff, ce dernier a immédiatement constitué un corps de siège chargé d'enlever le plus tôt possible les forts de Liège. Les ordres du grand quartier général étaient donc inexécutables. Il fallait d'abord rendre les routes libres avant de pouvoir en disposer. Il transmit un message dans ce sens au grand quartier général. « ...Suivant les rapports déjà renouvelés, annonce-t-il à von Moltke, tous les forts, à part Barchon, sont encore au pouvoir de l'ennemi. Aussi longtemps que les forts ne sont pas tombés, la traversée de Liège est inexécutable. »

Une formidable concentration de troupes.

Entretemps, la mobilisation allemande se poursuivait activement et les armées von Kluck et von Bülow qui devaient emprunter les voies de communication de la province de Liège, se concentraient rapidement dans leur zone respective.

La première, forte de 230.000 hommes, se masse le long de la frontière hollandaise entre Aix-la-Chapelle et Clèves. La seconde, groupant 300.000 hommes, se rassemble entre Aix-la-Chapelle et Malmédy.

Depuis le 6 août, des centaines, des milliers de trains ont amené dans ces régions environ un demi-million de soldats et un fabuleux matériel de guerre. Nuit et jour, les routes charrient l'obsédant bourdonnement des colonnes de marche.

A la 2^e armée, les VII^e, IX^e et X^e corps désignés pour contraindre à la capitulation la place forte de Liège, sont, dès leur débarquement, dirigés vers la frontière belge. Les opérations comportaient donc trois phases : le coup de main de von Emmich, la constitution du corps de siège von Einem et, après la chute définitive de Liège, la mise en mouvement des armées von Kluck et von Bülow constituant l'aile marchante des sept armées qui vont s'abattre sur la France.

Le sérieux mécompte que leur a valu l'échec du coup de main de von Emmich incite les Allemands à faire preuve d'une extraordinaire célérité et à mettre en œuvre leurs plus puissants moyens d'attaque contre Liège. « J'attache la plus grande importance à la mise en batterie la plus prompte des gros mortiers de côte, quelles que soient les circonstances, parce que cet engin d'attaque seul garantit des résultats absolument décisifs, écrit le général von Bülow. Ce serait une lourde faute que de renoncer à leur emploi, sous prétexte de soi-disant difficultés à surmonter. »

Le fort de Pontisse tenant sous le feu de ses canons les routes nécessaires à la mise en marche de l'armée von Kluck, l'artillerie ennemie ne lui laisse nul répit et les tirs de destruction qu'il subit deviennent de plus en plus violents.

Dans les souterrains de Pontisse.

A l'aube, le commandant Speesen et ses collaborateurs sont sortis du fort et ont examiné les dégâts produits par le bombardement des jours précédents. Cet examen leur a réservé une bien désagréable surprise.

Ils s'attendaient certes à trouver des entailles et des brèches dans le béton et l'acier des superstructures, mais ce qui s'offre à leurs yeux c'est un bouleversement inimaginable. L'ouvrage n'a plus de forme; ce n'est plus qu'un lambeau de terre lunaire criblée d'énormes cratères.

Tout un fossé est comblé par des éboulis. Quant au glacis, il a été éventré et une partie du réseau de barbelés qui le recouvrait a disparu.

On ne voit plus les coupoles. Elles sont recouvertes de gravats. Les officiers les examinent longuement. Toutes portent des atteintes. Les obus ont égratigné leur calotte sphérique et y ont laissé les traces de leurs griffes de feu. Un canon de 15 c. a la gueule enlevée en biseau, un autre est immobilisé dans son embrasure.

Mais voilà qui est plus grave : l'épais anneau de béton protégeant les coupoles de 12 c. et de 15 c. a été mis en pièces de sorte que, déchaussées et décentrées, les lourdes tourelles métalliques oscillent dans leur gaine. Le tir des pièces qu'elles abritent ne pourra plus être réglé.

Sous la carapace bosselée du fort, 380 hommes répartis à tous les postes de combat suppléent par d'héroïques résolutions aux premières défaillances du matériel. Enfermés depuis plus de dix jours dans leur vaste souterrain, ils savent que de sinistres présages ont marqué leur destin.

Pour eux, la bataille ne comporte plus qu'une issue : la captivité ou la mort.

Huit heures de service, huit heures de repos, huit heures de garde... La vie de la petite collectivité, malgré son atmosphère de drame, se déroule dans la parfaite harmonie de l'ordre.

Pendant toute la nuit, le silence n'a été troublé que par le vrombissement de la salle des machines. Brusquement à 5 h. 30, un premier craquement sur les superstructures annonce la reprise du bombardement. D'autres suivent. Ce n'est que le prélude. Bientôt cinq, six, huit, dix canons alternent leurs longs abois en un infernal tintamarre qui va se prolonger jusqu'à 22 h. 30. « L'enfer ! » écrit le commandant Speesen.

C'est dans les coupoles qu'on perçoit le mieux la stridente cacophonie du vacarme extérieur. Voici une de ces hautes tourelles de béton dans laquelle est encastrée une coupole cylindrique de 12 c. De l'étage inférieur, on accède par une échelle en fer à l'étage intermédiaire. Là, se tient le maréchal des logis sous-chef de coupole qui, au moyen d'un volant, commande le mouvement giratoire de la masse métallique, l'accélère, le ralentit, manie le curseur et lit à haute voix l'angle d'orientation. Le plafond est très bas. Une trappe permet de se hisser dans la chambre à canon.

Eclairée à l'électricité, la chambre à canon apparaît très exiguë sous son épais dôme d'acier. Deux canons aux culasses luisantes s'y dressent l'un à côté de l'autre. Leur gueule invisible disparaît dans la double embrasure pratiquée dans la cuirasse de la coupole.

Huit hommes sont là autour des deux pièces : le chef de coupole, le chef de pièce et six servants. De la main ils peuvent toucher l'épaisse voûte de 22 cm. qui les sépare de l'extérieur. Emprisonnés dans ce réduit circulaire, assis, accroupis, les hommes attendent, depuis plus de deux heures, que le téléphone haut-parleur qui les relie au bureau de tir, leur transmette l'ordre de charger les pièces.

Boum, boum. Voici qu'au loin retentit le signal annonciateur du bombardement. Bientôt des bolides tombent des hauteurs du ciel et viennent s'écraser autour de la coupole.

Les coups se rapprochent. Soudain un terrible fracas fait sursauter les huit hommes. La tourelle se déplace, vibre. Un obus l'a frappée de plein fouet.

Pendant que le chef de coupole regarde si les jointures de la cuirasse n'ont pas cédé, un second choc titanesque jette les hommes les uns sur les autres. Blêmes, les dents serrées, ceux-ci sont à peine remis de leur émoi qu'une nouvelle explosion fait grincer toute la carcasse de la coupole.

Elle est si proche qu'elle produit l'effet d'une décharge de tonnerre. On a l'impression d'être pris soudainement dans un tourbillon de feu et d'être rejeté brutalement sur le parquet d'acier.

Mais qu'est-ce ? Une voix résonne dans le téléphone. Le vacarme du bombardement ne laisse filtrer que des syllabes incompréhensibles. Vite le chef de coupole fait répéter les ordres communiqués. Il les transmet au sous-chef de coupole. A tous les étages, les voix d'hommes

s'efforcent de dominer le tintamarre des explosions. Des mots se détachent : orientation, inclinaison... La tourelle se meut lentement... Les servants sont debout autour du canon de droite. L'autre est hors service. Le premier manie le volant de l'appareil de pointage en hauteur et le frein d'arrêt de rotation. Les autres graissent l'anneau, le plateau obturateur, le cylindre de chargement. Le projectile et la charge disparaissent prestement dans l'âme de la pièce. Un homme saisit le refouloir, un autre, le tire-feu.

Encore un dernier ordre :

— Pièce, feu...

Le canon s'est rejeté en arrière puis a bondi comme s'il allait s'élancer au dehors par l'embrasure. Sous le choc de la détonation, la coupole tressaute et s'emplit de fumée. A l'étage inférieur, un homme manœuvre la manivelle du ventilateur.

Dix, quinze, vingt, trente fois, les canonniers recommencent les mêmes manœuvres et, autant de fois, la pièce mêle ses rauques abois au vacarme extérieur.

Si les hommes de service dans les coupoles ne voient rien et en sont réduits à des conjectures sur les objectifs de leurs tirs, d'autres sont en contact continu avec l'ennemi. Ce sont les éclaireurs. De grand matin, ils quittent l'ouvrage et se mettent en campagne. Ils ne s'attardent guère aux abords immédiats du fort, ils fouillent la vallée puis gagnent les hauteurs de la rive droite et surveillent l'ancien rayon d'action de Barchon. Ce 10 août, ils réussissent à signaler d'importants rassemblements ennemis dans les environs de Visé et en particulier à

Dalhem. Les Allemands croyant Pontisse complètement aveuglé sont déconcertés par la violence et la précision de ses tirs. « De 6 h. 30 à 8 de l'avant-midi, l'artillerie ennemie du fort de Pontisse bombarde le village de Dalhem, relate l'historique de l'Infanterie-Regiment Hamburg (2 Hanseatischen) N° 76... La présence du régiment a probablement été signalée au fort au moyen de messages transmis par des pigeons qui abondent ici. »

Dans le cours de l'après-midi, une batterie de 21 c. installée sur la route Visé-Warsage tombe à son tour sous le feu de Pontisse et est réduite au silence. « L'effet moral fut considérable tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du fort » écrit le lieutenant Van Roy.

Peu à peu cependant, les ripostes de Pontisse perdent de leur vigueur. Le 76° régiment d'infanterie allemande chargé de l'investir a occupé Wandre. La tâche des patrouilleurs devient plus périlleuse. Il faut attendre la nuit pour rentrer au fort. De ce fait, le service de renseignements fonctionne avec moins de régularité.

Sous les coups répétés du bombardement, les organes vitaux se délabrent de plus en plus. La plupart des coupes enterrées sous des débris de béton ne tournent plus. En tirant, les gueules des canons poussent le béton devant elles, provoquant ainsi des éclatements prématurés.

Le séjour dans les chambres à canon est à présent un véritable supplice. Les jointures de la calotte sphérique cèdent, livrant passage à de longues flammes qui brûlent les canonniers.

Les coupes de 21 c. offrent moins de protection encore aux servants de l'obusier. Le choc des explosions

cisaille avec une extraordinaire violence et projette sur les hommes les tire-fonds à têtes boulonnées reliant les segments de la tôlerie intérieure. À chaque coup, les malheureux canonniers se courbent, se couchent, se protègent de leurs bras la nuque et la tête, mais les débris de fer giclent dans tous les sens et les blessent comme des balles.

Les officiers vont d'une coupole à l'autre, font évacuer celles qui sont devenues intenables, réconfortent les blessés et rallument la confiance dans les cœurs. Dans tous les locaux, dans toutes les galeries, des hommes souffrent en silence. On souffre, mais on tient. « Voilà quinze jours que nous n'avons plus un instant de répit, presque plus de repos, on ne mange plus que des biscuits et du « singe » abreuvés d'eau fangeuse », raconte le commandant Speesen.

Cependant vers 6 heures, au moment où toute la garnison abattue, stoïquement résignée à son sort, subit passivement le roulement abrutissant du bombardement ennemi, une bonne nouvelle la redresse dans un frisson de fierté. Le commandant vient de recevoir un message du général Leman. Aussitôt, il a rassemblé ses hommes et leur en a donné lecture :

Fort de Loncin, le 10 août 1914.

Quartier-Général de la Position,

Je suis très satisfait de la résistance du fort de Pontisse et j'ai appris avec plaisir que l'attitude et le moral de la garnison sont excellents.

J'exhorte à nouveau ce fort à tenir jusqu'à la dernière extrémité, le salut de la Patrie en dépend. J'ai nommé

aujourd'hui, maréchal des logis, le brigadier Emile Callemyn de la 11^e Batterie, pour le récompenser des services qu'il a rendus à la défense de la Position.

Le Lieutenant Général

Commandant la Position fortifiée,

(s) Leman.

Pendant la lecture de ce message, le commandant observe les figures non rasées souillées de poussière et de poudre qui l'entourent : une magnifique expression de confiance les détend, les illumine. « Toutes les peines sont oubliées, écrit-il, si on pouvait venir nous aider ! Il serait » temps, car la maison est bien près de crouler. »

Evegnée est durement secoué par les 21 C.

A l'autre extrémité de la brèche que Barchon a ouverte dans la ceinture fortifiée, le petit fort d'Evegnée, gravement mis à mal, lui aussi, est, depuis le matin, la cible d'une batterie de 21 c. et de plusieurs batteries de campagne.

Les obus cognent avec fureur sur les surfaces arrondies de béton, en font jaillir d'épais nuages de fumée grise qui s'évanouissent dans la légère brume matinale. Autour de l'ouvrage, sur les routes, dans les vergers et les champs, toute vie a disparu. Hommes et bêtes ont fui ces lieux où retentissent sans arrêt les abois de monstres invisibles.

Depuis l'aube, le fort martelé, secoué, mordu par le feu des projectiles semble frappé à mort. Il ne réagit

pas. Une heure, deux heures passent. Ses coupoles restent immobiles et silencieuses. Sous les lourds nuages de fumée qui l'enrobent, il n'est plus qu'une masse inerte. Serait-il au terme de sa résistance ? Non, il lui reste à en vivre la phase la plus dramatique : celle de l'agonie.

Vers huit heures, un groupe de soldats, carabine à la main, sortent du fort. Ils inspectent prudemment les environs puis, en longeant une haie, se dirigent vers le village de Tignée. L'un d'eux porte un panier de pigeons. Bientôt, ils sont dans le clocher de la petite église rustique et, les jumelles braquées sur l'immense panorama verdoyant, cherchent fiévreusement l'emplacement des canons ennemis qui, sans répit, font trembler la terre de leurs longs rugissements.

Tous les couverts, bois, bosquets, villages, surgissent tour à tour en images nettes dans les verres des lunettes d'approche, mais sans révéler le moindre indice d'une batterie en action.

Déconcertés, les observateurs échangent leurs impressions. Là-bas, sur la carapace du fort, la fumée noire des obus forme un large écran mouvant. On écoute les coups de départ... une, deux, trois secondes s'écoulent et les projectiles viennent s'écraser sur le béton et l'acier de l'ouvrage.

Au bureau de tir, devant leurs cartes déployées sur la table, les officiers de service se morfondent dans l'attente des renseignements qui leur permettront de répondre à coups de canon aux humiliants défis de l'ennemi.

Enfin, voici que la voix lointaine d'un observateur résonne dans le téléphone :

— Batterie allemande en position derrière le château de Cerexhe-Heuseux.

Aussitôt, alerte dans les coupoles. Le fort secoue sa torpeur. Tir progressif avec un canon de 15 c. et le mortier de 21 c., les deux seules pièces qui soient encore en état de tirer. Tel un fauve blessé, Evegnée rugit longuement. Sa rude voix se mêle, en un colloque sauvage, à celle des obusiers allemands qui s'acharnent à sa ruine.

Du haut du clocher de Tignée, les observateurs assistent au duel. Dans tous les esprits, une pensée, un espoir : assister au musellement de la batterie allemande. Quelle joie ! Voici que celle-ci semble espacer ses rauques hurlements, puis se tait.

Pas pour longtemps hélas ! Un quart d'heure après, elle se réveille brusquement. Elle a changé d'emplacement.

Au bureau de tir à présent, plus de renseignements, la ligne téléphonique le reliant au clocher de Tignée est coupée. Décidément, tout s'acharne à éliminer de la situation les derniers espoirs qu'elle comporte. Tandis que les canons du fort sont devenus muets, ceux de l'ennemi donnent de la voix à qui mieux mieux. Certains d'entre eux qui viennent d'ouvrir le feu sont postés du côté de la ville et battent la gorge de l'ouvrage.

A 10 h. 35, les observateurs de Tignée transmettent par pigeon le message suivant : « Des batteries semblent se trouver dans les grands carrés 4571 et 4572. »

Quelques minutes après, les grands carrés signalés sont balayés en tous sens par des rafales de feu. Cependant, le bombardement ne perd en rien de sa violence. Les assourdissantes déflagrations qui font trembler les voûtes

des galeries et des casemates, font présager une catastrophe.

Rien de plus déprimant que l'inaction. Pour inspirer confiance à ses hommes, le commandant Genonceaux donne l'ordre de tirer sur des emplacements présumés de batteries.

Une de celles-ci semble tapie dans les dépressions qui entourent Barchon. Le fort braque ses deux canons disponibles dans cette direction.

Mais toutes ses tentatives en vue de faire pièce à l'adversaire restent sans résultat. Le matériel se délabre de plus en plus : la coupole de 15 c. se cale, celle de 5 c. 7 du saillant III est mise hors de service.

A 12 h. 30, la meute des canons ennemis se tait brusquement. Accalmie. Le commandant monte aussitôt sur le fort et constate les effets du bombardement. Partout, des brèches et des entonnoirs. Le béton du front I-II a particulièrement souffert.

Une demi-heure plus tard, le bombardement recommence, plus violent que l'avant-midi. Plus précis aussi. Le massif central — énorme dôme de béton — est comme une cime battue par la foudre. Des débris de béton s'en détachent, s'effritent, sont projetés au loin en pluie de cailloux.

Le front de gorge est durement martelé.

Le fort est comme un navire en perdition. Partout, on veille à prolonger son existence par des moyens de fortune. Les blindages défoncés des fenêtres sont remplacés par d'épaisses couches de matelas.

L'adjudant du matériel et ses aides s'exténuent à remettre en mouvement les coupoles calées. Travail pénible. Pendant que, le torse nu, ruisselants de sueur, ils s'acharment sur les lourdes masses métalliques, l'orage qui gronde au-dessus de leurs têtes les secoue, les assourdit. Parfois, une décharge plus rapprochée projette de longues flammes à travers les fentes à l'intérieur de la coupole : on entend alors des cris, des hurlements. Des hommes brûlés se tordent de douleur. Un coup de plein fouet brise l'avant cuirasse de la coupole de 15 c.

Pendant ce temps, l'obusier de 21 c. met sa note grave dans le fracassant tintamarre du bombardement. Les observateurs ont signalé une batterie à gauche du château de Cerexhe et des rassemblements de troupes au point repéré 3119. Avec l'unique pièce à longue portée qui lui reste, Evegnée tient à montrer à l'adversaire qu'il n'est pas encore hors de combat.

Dans le courant de l'après-midi, les Allemands tentent de s'emparer du poste d'observation de Tignée. Une de leurs patrouilles est dispersée par des renforts envoyés en toute hâte. Deux Allemands sont faits prisonniers. A 19 h. 10, les observateurs sont contraints de quitter précipitamment le clocher : une importante troupe ennemie menaçant de leur couper la retraite.

Cette fois, Evegnée est tout à fait aveuglé. En effet, l'ennemi a pris la précaution d'empêcher toute observation par les « trous d'hommes » des coupoles : au moindre mouvement des calottes métalliques, la mitraille des shrapnels les cingle avec violence.

Dans la soirée, la situation s'aggrave. Gaz et fumées envahissent les longues galeries souterraines. Plus moyen

de pénétrer dans les locaux du front de gorge où sont installées les batteries. Une odeur immonde se répand peu à peu partout.

Extérieurement, le fort n'est plus qu'un monceau de ruines. Les observateurs allemands ont l'impression que sa destruction est assez avancée pour pouvoir exiger de son commandant une capitulation immédiate. Avant la tombée du soir, un parlementaire se présente à la poterne d'entrée du fort. Le commandant Genonceaux refuse de le recevoir. Pendant la nuit, le bombardement continue à cadence ralentie.

Fléron aux aguets.

Nuit et jour, Fléron veille. Sous les coupoles, sur le terre-plein, à toute heure, des hommes scrutent inlassablement le terrain. Hélas ! aux abords immédiats de l'ouvrage, nul mouvement suspect. Tout reste désespérément calme. La large chaussée toute proche sur laquelle les petits canons sont braqués, est déserte. L'ennemi qui s'est fait échauder plusieurs fois dans le rayon de tir du fort, est à présent d'une prudence extrême. Il se tient à bonne distance et dissimule soigneusement ses batteries.

Bien qu'en cette journée, l'artillerie allemande ne le prenne pas à partie, Fléron est en action de grand matin. Il se pique de ne laisser nul répit aux occupants du fort de Barchon qu'il harcèle pendant de longues heures.

Mais voici que s'offre l'occasion d'intervenir plus efficacement encore dans la grande bagarre : Evignée est rudement malmené par l'artillerie adverse, on va lui porter aide. Les observateurs découvrent une batterie en position

à Parfondvaux, 800 mètres Est de Bellaire. Toutes les grosses pièces prennent immédiatement l'emplacement repéré sous leurs feux concentrés. Le résultat ne se fait pas attendre. Les canons ennemis deviennent subitement muets. Ils changent d'emplacement. Fléron essaie encore de les atteindre, mais en vain cette fois.

Il est plus heureux du côté de Barchon où une batterie, qui bombardait le fossé de gorge d'Evègnée, s'effondre sous ses coups bien ajustés. D'autres interventions non moins vigoureuses, particulièrement contre des troupes signalées sur la route Saive-Barchon, exaltent la confiance et le moral de la garnison.

« Les pièces allemandes qui bombardaient Evègnée furent énergiquement contrebattues par les forts voisins de gauche à droite : Pontisse et Fléron », rapporte l'historique de l'Infanterie-Regiment von Lutzow N° 25.

Vers 3 heures, le personnel de garde à la poterne d'entrée voit une forme humaine se glisser lentement dans une des rigoles de la rampe d'accès. C'est, dirait-on, un mendiant loqueteux. Il approche en rampant. De l'intérieur, les hommes lui crient :

— Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ?

— J'apporte un message.

— D'où venez-vous ?

— De Loncin. Je suis envoyé par le général Leman.

Vite, on abaisse le tablier du pont, on ouvre la grille et l'homme entre. Il fait peine à voir. Couvert de poussière, à bout de forces, il demande à être conduit auprès du commandant, à qui il révèle son identité.

C'est le maréchal des logis Joseph Krantz. Attaché au quartier-général de la position en qualité d'agent de renseignements, c'est lui qui assure la liaison entre Leman et les commandants de forts. Mission extrêmement périlleuse. Arrêté plusieurs fois au cours de ses randonnées, Krantz se tire d'affaire grâce à son prodigieux sang-froid et à sa connaissance approfondie de la langue allemande.

Maintenant il vient de Chaudfontaine. Par quel miracle d'astuce et d'énergie a-t-il réussi à traverser les lignes allemandes ?

Le message dont il est porteur est réconfortant.

Le général communique que tout va bien, qu'il faut avoir confiance et tenir ferme.

Le commandant félicite le brave messager de son audace, le fait restaurer, puis le charge d'annoncer au général Leman que Fléron attend l'ennemi de pied ferme et qu'il remplira sa mission jusqu'au bout.

L'homme quitte le fort et disparaît...

Avions ennemis.

Si la plupart des routes terrestres entourant Liège restent interdites à l'envahisseur, les routes du ciel sont libres; aussi les avions allemands les sillonnent-ils sans arrêt.

De là-haut, la position fortifiée révèle tous les détails de sa configuration. Elle est scindée en deux par la Meuse.

Les versants sont en pente douce et recouverts d'un extraordinaire foisonnement d'immeubles que dominent çà et là les pyramides noires des « terrils ».

Aux extrémités nord et sud de la place, de nombreuses cheminées d'usines se dressent dans l'incolore fouillis des toitures.

Au-delà des versants, sur les hauteurs de la rive droite et de la rive gauche, on distingue les deux hémicycles fortifiés, créés par Brialmont. Chacun comporte six forts. Situés sur les principaux points culminants, ils représentent chacun, avec leur champ de tir rasé, une superficie de plus de cinquante hectares.

Les aviateurs ennemis les repèrent facilement l'un après l'autre. Rien ne les camoufle. Ce sont des objectifs fixes sur lesquels c'est un jeu de régler un tir : leur fixité, en effet, permet aux artilleurs allemands de conserver invariablement les données de longitude et de latitude du premier coup « but ».

Ceux qui n'ont pas encore été bombardés apparaissent aux observateurs qui les survolent comme de belles surfaces noires, triangulaires ou trapézoïdales. Les autres, ceux qui ont subi les morsures de feu des obus, sont gris de gravats et de béton effrité.

L'un d'eux — Barchon — arbore le pavillon de l'envahisseur, tandis que ses deux voisins, Pontisse et Evegnée, bombardés avec violence, disparaissent sous de lourds nuages de fumée.

Sur la rive gauche, le terrain est plat, légèrement vallonné, mais sur la rive droite les intervalles sont couverts de bois ou entrecoupés de ravins et de vallées qui offrent des abris sûrs aux batteries allemandes.

Rangés dans la belle symétrie d'un cercle, les forts sont comme les bâtiments d'une escadre en ordre de bataille, une escadre immobilisée, aveuglée, que l'adversaire peut harceler sans qu'elle puisse manœuvrer pour mieux ajuster ses coups ou échapper à ceux qui l'assaillent.

Journée du 11 Août

Une nouvelle invasion : sept jours après
l'armée von Emmich, l'armée von Einem
marche sur Liège.

Journées
de l'Asie

Les nouvelles nouvelles : les journaux
de l'Asie, les journaux de l'Asie
de l'Asie, les journaux de l'Asie

IV.

Plus de 120.000 hommes contre..... 4000 !

La puissance des forces amenées devant Liège sera telle que le diable lui-même ne pourra reprendre le terrain conquis.

Generalquartiermeister von Stein.

L'armée von Einem constituée par von Bülow en vue de mettre rapidement fin à la résistance de Liège, a quitté sa zone de concentration dès l'aube et se dirige à marches forcées vers la ville belge. Elle comprend 3 corps d'armée : le IX C.A. (Général von Quast), le VII C.A. (Général von dem Borne) et le X C.A.

Avec son artillerie, ses convois de munitions, ses grands bagages, un corps d'armée comporte 41.000 hommes, 14.000 chevaux, 2400 voitures (y compris canons et caissons). Echelonnée sur une route, elle forme une colonne de 49 kilomètres de profondeur. Trois de ces interminables colonnes s'étirent de la frontière allemande dans la direction de l'ouest.

Ce n'est pas tout. À chacun de ces corps d'armée ont été adjointes de puissantes formations d'artillerie lourde. Canons, obusiers, lance-mines, mortiers, tous les engins de destruction les plus récents et les plus efficaces, ceux

que les usines Krupp ont fabriqués en grand mystère et qui sont destinés à écraser les cuirasses métalliques et bétonnées les plus résistantes.

Dans ces immenses convois trépidants, il y a des pièces de toutes formes et de tous calibres, depuis le canon de 7 c. 7 au profil peu compliqué jusqu'aux obusiers de 21 c., de 28 c. et de 30 c. 5, mastodontes d'acier menaçant le ciel de leurs gueules énormes. Et cependant ce n'est pas encore cela la grosse surprise du siège de Liège. On va bientôt en avoir la révélation...

Tout ce matériel de guerre ne porte nulle trace d'usure, mais semble sortir d'un arsenal. Tandis que les Belges ont conservé dans leur artillerie de vieux engins inutilisables comme le canon de 12 c. de 1862 et le canon de 15 c. en fonte, les Allemands partent en guerre avec les armements ultra-modernes.

Voilà qui donne à cette seconde invasion un aspect bien plus formidable que celle du 4 août, c'est cette longue succession de monstres trapus, tirés par des attelages de douze, seize et même vingt-quatre chevaux. Ils défilent dans un assourdissant tintamarre de ferraille qui se répercute longuement dans les combes et les vallées.

Tout vibre, tout tremble sur leur passage. Leur cheminement lent et régulier évoque l'idée d'une inexorable force d'écrasement et de nivellement devant quoi tout cédera.

Les hommes qui les accompagnent — conducteurs et canonniers — prennent plaisir à voir l'ébahissement des civils belges qui assistent à cet impressionnant spectacle.

Comme le 4 août, un soleil radieux fait scintiller l'acier des armes, dore les remous de poussière enveloppant les

colonnes et entretien l'illusion de la joie dans cette catastrophe atmosphère de guerre. Les bêtes des attelages sont toutes ruisselantes de sueur.

Bien alignés, en rangs par quatre, les fantassins passent en grouillantes théories. Pendant des heures et des heures, les compagnies succèdent aux compagnies, toujours dans le même ordre et à la même cadence. Un obsédant bruit de bottes court au loin sur toutes les routes de l'est.

Raides comme des automates sous leur casque pointu, les feldgrauen abattent avec un remarquable allant leur première étape en territoire ennemi. L'angoisse de la guerre se lit sur la plupart des physionomies qui sont graves et soucieuses. C'est que la terre belge avec laquelle ils ont pris contact n'offre à leurs yeux que de sinistres images de destruction et de mort.

A peine ont-ils franchi la frontière qu'apparaissent des villages déserts, partiellement incendiés ou entièrement transformés en monceaux de ruines, autour desquels rôdent des animaux affamés. Terrorisés par les affreux forfaits des envahisseurs, les habitants ont fui bien loin pour échapper au cauchemar qui s'est abattu sur leur région.

Un officier allemand écrit : « Le premier village belge, Henri-Chapelle, était abandonné par ses habitants... Battue et Herve avaient dû être réduits en cendres par les troupes allemandes à la suite de représailles provoquées par le massacre des patrouilles allemandes par les francs-tireurs. Ainsi, le premier jour, nous avions la guerre sous son aspect le plus cruel et nous formions le vœu que

notre patrie restât préservée d'un tel destin. » (H.E. Henning. Feldartillerie Regiment Generalfeldmarschall Graf Waldersee N^o 9).

Un autre combattant d'outre-Rhin raconte : « Les impressions de guerre ne se firent pas longtemps attendre. Maisons incendiées et même encore fumantes, fenêtres et portes démolies, meubles et ustensiles mis en pièces, racontaient la petite guerre de la population civile et les inévitables mesures de répression. Presque partout, la population s'était enfuie. Dans les étables et dans les prairies, le bétail abandonné mugissait. Les images de destruction se suivaient. Bien que souvent, dans la suite, les soldats du 86^e aient subi l'horreur de destructions pires encore, jamais l'impression ressentie ne fut plus profonde qu'au moment où ils sortaient du pays de la paix et de l'ordre. Ces images étaient un contraste affligeant avec le magnifique paysage que le régiment traversait... Ce pays est beau et agréable comme un jardin. De Henri-Chapelle, on se dirigea vers Battice. Dans cette villette qui, à quelques maisons près, est incendiée, les images de la destruction sont particulièrement effroyables. » (W. Furgensen. Das Fusilier-Regiment « Königin ». N^o 86 im Weltkrieg.)

« A Berneau, lisons-nous dans l'historique du Holsteinisches Feldartillerie-Regiment N^o 24, le spectacle est affreux. Le village n'est pas entièrement incendié, mais les cadavres qui gisent çà et là, les maisons saccagées, le bétail abandonné, les chiens, les chats, les poules et les porcs errant dans la localité, produisent une impression plus navrante encore que les villages de Herve et de Battice qui sont réduits en cendres. »

Comme une traînée de poudre la légende des francs-tireurs s'est répandue dans toute l'armée allemande. « Déjà à Aix-la-Chapelle, écrit le Hauptmann A.D. Pflieger, nous avons appris que les francs-tireurs de 1870 revivaient parmi la population civile belge. Des rumeurs sur d'effroyables mutilations de patrouilleurs allemands circulaient de bouche en bouche et des ordres sévères défendirent d'envoyer des hommes isolés devant la troupe. »

Les chefs prennent d'extraordinaires mesures de précaution. C'est ainsi qu'à Dolhain, deux bataillons du 158^e régiment d'infanterie sont chargés « de protéger les troupes qui passent contre les attaques des habitants. » (Paderborner Infanterie-Regiment N^o 158).

Convaincus qu'aucune mesure de sécurité ne saurait les protéger contre les agressions traîtresses de civils embusqués, les soldats de von Einem, comme ceux de von Emmich, sont sujets à de dangereux accès d'affolement et de panique. Un seul coup de fusil tiré par une sentinelle énervée, par un soldat imprudent, suffit à déclencher des pétarades désordonnées. Se croyant assaillis, les feldgrauen ripostent au hasard et s'entretuent.

Le 158^e régiment d'infanterie subit ses premières pertes à Dolhain à la suite d'une de ces méprises attribuées évidemment aux « habitants qui, dans l'obscurité, avaient tiré sur le régiment en marche. » (Historique du 158^e).

L'historique du 86^e R.I. relate également : « Pendant la nuit, les grands bagages furent mitraillés dans l'obscurité et au II^e bataillon, il y eut une tirailleurie d'avant-poste avec des civils, au cours de laquelle un agent de liaison tomba en victime. »

La criante invraisemblance de ces « attaques de civils » nous dispense d'insister.

Evegnée succombe.

Pendant que ces lourdes masses d'hommes et de matériel se meuvent vers Liège, les batteries amenées le 4 août par l'armée von Emmich ne restent pas inactives. Les bombardements auxquels les forts de Pontisse et d'Evegnée ont été soumis les jours précédents n'ayant pas donné les résultats escomptés, d'autres dispositions d'attaque sont prises pour la journée du 11.

Plus qu'un seul objectif pour cette journée : quelque répit est laissé à Pontisse et toute l'artillerie disponible reçoit l'ordre de concentrer ses feux sur Evegnée.

Depuis le 4 août, ce petit fort est en action ; l'ennemi connaît la précision et la vigueur de ses ripostes. Aussi, pour l'aveugler complètement et le réduire à une passivité absolue, tout un régiment — le 25^e — est chargé de l'investir.

Commencées pendant la nuit, les manœuvres d'investissement ne sont pas terminées à l'aube. Dès que point le jour, les observateurs du fort aux aguets aperçoivent des tirailleurs ennemis près de la ferme Fawetay, le long de la route militaire et dans un chemin creux tout proche. « Les récoltes aux abords du fort sont remplies de troupes ennemies », note le général Genonceaux.

Ordre d'ouvrir le feu : les petites coupoles de 5 c. 7 se soulèvent, aboient rageusement et épandent de larges nappes de mitraille tout autour de l'ouvrage. La piétaille

grise est dispersée et se réfugie dans les chemins creux et les dépressions de terrain.

Alors le bombardement commença. La violence des premiers chocs de feu qui ébranlent l'ouvrage, impressionne les plus braves. Les obus accourent de tous les points de l'horizon, s'acharnent sur toutes les faces de l'ouvrage. Dans les fossés, sur le béton et l'acier des superstructures, les éclatements se suivent en un roulement infernal.

L'excellent écrivain belge, Abel Lurkin, qui, soldat de la garnison d'Evegnée, vécut ces heures tragiques, écrit : « Les détonations des pièces lointaines tonnent, sourdes et régulières. Le vrombissement approche, halète, mugit et crève dans un craquement pierreux. La sonorité du choc participe du déchirement et du broiement. La carcasse du fort tressaille et vibre; les boulons giclent dans la carapace d'acier des tourelles; des éclaboussures de ciment jaillissent des voûtes bourdonnantes. Sur les murs intacts, on écoute crépiter la rafale des moellons. Suffocante, une odeur de soufre pénètre par le pertuis de l'entrée, s'enfonce dans l'obscurité fumeuse des corridors où des hommes guettent, l'oreille tendue.

« Seul l'aboi prolongé de l'unique canon vivant répond par à-coups. Anxieux, nous entendons le bruit assourdi de l'éclatement lointain. Mais les autres se hâtent, accélèrent leur tir, accumulent les obus qui, depuis trois jours, trois jours longs comme des semaines, choient sans répit, fracassant, émiettant avec une violence perfide et aveugle. »

Bien que la supériorité de l'artillerie ennemie s'avère écrasante, le commandant Genonceaux qui n'a plus qu'une

seule grosse pièce en état de tirer, ne songe qu'à une chose : se défendre, riposter aux coups fracassants de l'adversaire. Pour se défendre, il faut voir. D'où nécessité de rétablir à tout prix le poste d'observation de Tignée.

Une poignée d'hommes résolus sortent du fort et pour la toute dernière fois se dirigent vers le petit clocher, dont on aperçoit la pointe là-bas à quelques centaines de mètres au-dessus des arbres du hameau. Les hardis gars réussissent à le réoccuper.

Ils n'y restent pas longtemps. Après vingt minutes, branle-bas dans la tour. Les fantassins qui protègent le poste et surveillent les issues de Tignée ont jeté l'alarme. D'importantes forces ennemies s'approchent de la localité. Vite en retraite sur le fort. Des coups de feu claquent.

Les hommes d'Evegnée se replient en tenant l'ennemi à distance et, poursuivis par une fusillade drue, rentrent dans l'ouvrage. Quelques-uns sont blessés.

Pendant ce temps, le bombardement dont la violence s'exaspère d'heure en heure, fait craquer le fort comme s'il allait s'abîmer dans un effroyable écroulement. Les hommes ont maintenant la déprimante certitude que la lourde carapace de béton qui les protège n'est pas invulnérable. Elle se fissure et se désagrège. Des débris de béton tombent des voûtes. « Des pierres sont projetées à l'intérieur du bureau de tir », écrit le commandant Genonceaux.

Les coupoles tressautent et grincent dans leur gaine de béton. Les explosions corrodent leur acier qui cède aux jointures, livrant passage aux flammes. Les hommes qui y sont de service sont secoués, ballottés par la tempête de

feu qui gronde au dehors. Blessés par des boulons qui se détachent avec force de la cuirasse, brûlés par des jets de feu, plusieurs sont transportés à l'infirmerie.

La coupole du 21 c. est calée et complètement déchaussée; d'énormes flammes y pénètrent. Leur lueur rouge éclaire sinistrement la galerie toute proche. Le commandant Genonceaux est brûlé à la jambe droite par l'une d'elles.

Les dégâts s'aggravent partout : presque toutes les coupoles, grosses et petites, sont hors de service. Un seul canon de 15 c. est encore en état de tirer, mais comme l'avant-cuirasse de la coupole est brisée, il est difficile d'en régler le tir avec précision.

Cependant, avec une admirable obstination, officiers et gradés poursuivent la lutte. Sous la conduite du maréchal des logis Baudoux, une équipe d'élite tente une dernière fois de réoccuper le poste de Tignée. Mais c'est folie de vouloir sortir du fort sous la pluie de feu qui l'assaille : à peine ont-ils franchi la grille qu'un de ces braves s'abat, tué net.

Que faire ? S'avouer vaincus ? Pas encore. Le fort n'a plus qu'un canon : on y enfourne projectile sur projectile et on tire vers Cerexhe-Heuseux, vers Mortier, vers Julémont. On tire sans grand espoir d'atteindre l'ennemi mais pour la satisfaction de lui montrer qu'on n'a pas encore reçu le coup fatal et qu'on tient bon quand même.

A midi, court entr'acte. Pendant vingt minutes, le terrifiant tintamarre fait place à un lourd silence. Vite les officiers sortent pour examiner l'état extérieur de

l'ouvrage. Le surveillant du génie fait constater au commandant qu'en certains endroits le béton, rongé par les projectiles, n'a plus que 30 centimètres d'épaisseur.

La reprise du bombardement est marquée par des salves impressionnantes de quatre coups qui font vibrer le fort jusque dans ses fondements. Puis les craquements se suivent à une cadence saccadée et se confondent en un vacarme d'enfer.

Le béton vole en éclats et retombe en pluie crépitante sur la calotte sonore des coupoles. Tout l'ouvrage fume comme s'il avait pris feu. D'épaisses fumées couvrent ses brèches, se traînent dans les fossés et s'infiltrent dans les longs couloirs obscurs.

Evegnée n'est plus qu'une immense caverne enfumée, empestée et menacée d'effondrement. Maintenant plus d'espoir. Le dernier canon s'est tu. Pour toujours. Les équipes de travailleurs qui s'acharnaient à remettre les coupoles en état, en ont été chassées par les souffles de feu et les éclats d'acier qui y pénètrent.

Tout tremble, grince, craque. Les 380 hommes de la garnison ont évacué tous les locaux et les galeries de la périphérie et se sont massés au cœur de l'ouvrage, dans la galerie centrale. Ils savent que la partie est définitivement perdue. Leurs pauvres figures hâves ont une émouvante expression de résignation.

Nulle plainte, nulle récrimination. Et cependant, à mesure que les heures passent, ils sentent que le dénouement de la tragédie approche. Que peut-il être sinon l'anéantissement de l'ouvrage et de ses occupants ?

« Le danger nous enveloppe, énorme, insaisissable, écrit Abel Lurkin. Il déchaîne une force terrible, traîtresse, presque occulte. Nous en vérifions la puissance, nous apprécions la précarité de notre sort, l'infime parcelle humaine que nous représentons en face de la tourmente.

« Les brancardiers passent, suivis de docteurs affolés; ils portent des corps sur des civières grises tiquetées de rouge. Notre œil trouble les suit. Dans notre cerveau creux où il n'y a plus de force pour une pensée, il y a place pour le sentiment de notre faiblesse, de notre infirmité. Devant la mort, l'homme se fait tout petit et ce n'est pas par habitude. Et nous, qui aimons la vie, nous regardons la mort parce que le vent de sa course nous frappe au visage et nous n'avons même plus le désir de la craindre ou l'envie de l'éviter.

« Nous restons cois, mornes, les tempes bruissantes, enfermés sous une cloche pneumatique qu'un génie mal-faisant flagelle de coups de baguette. Une ventouse invisible a pompé notre vigueur. Le choc de l'acier sur le béton ne nous arrache ni sursaut, ni frisson.

« Il y a des siècles que nous veillons dans la nuit factice. Sur le ciment, des pas graves sonnent un glas monotone. On voudrait dormir, dormir n'importe où, fût-ce sous l'enchevêtrement titanesque du fort écroulé, dormir. »

De plus en plus, le fort aspire les gaz et les fumées du dehors. Une angoisse étreint le cœur des chefs. On va périr asphyxiés. Déjà des hommes s'évanouissent. Au corps de garde, on étouffe : le personnel qui y est de service appelle à l'aide.

A l'infirmierie, les secousses sont d'une telle violence que le local semble se déplacer. Instruments de chirurgie et flacons pharmaceutiques dégringolent des étagères. Les fenêtres blindées, capitonnées de matelas, menacent à chaque coup de voler en éclats. Elles laissent filtrer une épaisse fumée qui saisit les blessés à la gorge.

Couchés sur leur lit, les pauvres gars sont en proie à un cauchemar hallucinant. Les dents serrées, ils écoutent les hurlements des monstres d'acier qui encerclent le fort. La fièvre emplit leur cerveau de visions torturantes. D'un moment à l'autre, la voûte du local va brusquement s'effondrer.... et les broyer vifs. Mais qu'est-ce ? Elle bouge.... Horreur !

Tremblant de terreur, un malheureux s'est levé sur son séant et a poussé un long cri strident. Les infirmiers se précipitent. Mais voici que d'autres blessés s'agitent et appellent à l'aide. Scène d'hallucination collective. Des hurlements, des lamentations fusent de toutes parts. On veut fuir cette caverne infernale où la mort va faire irruption.

Le commandant Genonceaux et ses auxiliaires, le lieutenant Paix, les sous-lieutenants Hardenne et Simon se prodiguent partout aux endroits les plus menacés. La calme résignation de leurs hommes dans cette atmosphère de catastrophe les émeut profondément. A présent, tout espoir de prolonger la résistance s'est évanoui. Non seulement on ne peut plus se défendre, mais on va périr dans la fumée, dans les éboulis. Faut-il laisser se consommer le sacrifice de ces 380 braves qui, depuis le 4 août, n'ont jamais faibli ni devant les risques, ni devant la souffrance, ni devant la mort ?

C'est à cette angoissante question qu'à 3 h. 50 tous les officiers réunis en conseil de guerre sont conviés à répondre. En effet, un officier allemand, accompagné d'un interprète, vient de se présenter à la poterne d'entrée, muni d'un écrit du commandant des troupes devant Evegnée, ainsi conçu : « Le commandant des troupes devant Evegnée prie le commandant, brave défenseur de ce fort, de se rendre. ».

A l'unanimité, les membres du conseil estiment qu'il est humainement impossible de continuer la résistance.

Après la mise hors de service de ce qui fonctionne encore et la destruction de tous les documents, la garnison est faite prisonnière avec les honneurs militaires. Les officiers conservent leur sabre.

A la sortie du fort, le commandant allemand salue le commandant Genonceaux, lui serre la main et lui dit : « Vous êtes un brave soldat. »

Les Allemands sont très étonnés de voir si peu d'officiers parmi la garnison. Ils examinent avec une visible satisfaction les ravages de leur artillerie. « Le bétonnage du massif central avait été fort abîmé; les obus allemands y avaient creusé d'énormes entonnoirs », écrit von Bieberstein.

Encore des parlementaires.

Par suite de la chute de Barchon et d'Evegnée, l'hémicycle fortifié de la rive droite est à présent réduit à quatre forts et les routes du nord ne sont plus barrées que par Pontisse, placé sur la rive gauche à environ dix kilomètres de la frontière hollandaise.

C'est à ce moment que l'armée von Einem, traînant le tonnerre roulant de ses innombrables pièces lourdes, arrive devant Liège.

Cependant, malgré les forces massives dont ils disposent, malgré la formidable puissance de leur matériel d'artillerie, les Allemands s'obstinent à recourir à des procédés d'intimidation pour obtenir la capitulation immédiate des ouvrages qui résistent encore. Tout comme von Emmich, von Einem croit qu'il suffira de démontrer aux derniers défenseurs de Liège, l'inutilité de leur résistance et l'effroyable risque d'anéantissement auquel elle les expose, pour qu'ils cèdent au découragement. On avait tant répété en Allemagne que l'armée belge était dénuée de tout esprit militaire !

En cet après-midi du 11, le fort qui contrarie le plus les plans du commandant allemand c'est Fléron. Tant par sa situation que par son activité. Placé au centre de l'hémicycle, tout contre la grand'route Liège-Aix la Chapelle il bloque les masses d'hommes du IX^e corps qui affluent d'Allemagne et encombrent Herve et les environs.

Grâce à l'audace de ses guetteurs, Fléron voit clair et voit loin. Il sait qu'une fantastique marée de soldats gris déferle sur le territoire belge, qu'elle se renforce d'heure en heure, qu'elle cherche des issues, des voies de communication pour se répandre dans toute la région qu'il surveille.

Successivement, des troupes ennemies sont signalées à Julémont, La Xhavée, Ayeneux, Magnée, Romsée, Micheroux, Retinne. Fléron ajuste sur elles le tir de ses grosses pièces, les disperse, les contraint à fuir la zone confiée à son infatigable vigilance.

Un orage incessant emplît le ciel de ses éclairs et de ses grondements. Avec la soudaineté de la foudre, obus et shrapnels volent d'un bout à l'autre de la contrée, abattent hommes et bêtes, culbutent véhicules et canons, sèment l'énerverment et la panique parmi les envahisseurs qui en sont réduits à se terrer et à dissimuler leurs moindres mouvements.

La fougueuse combativité du fort étonne et inquiète le commandant des troupes cantonnées à Herve. Ces malheureux Belges ignorent donc le sort qui les attend s'ils s'obstinent à résister ? On va les en prévenir...

À 15 h. 30, on voit arriver sur la grand'route, venant de Micheroux, un cavalier allemand portant un fanion blanc. Il est encadré par deux trompettes et précède, d'une vingtaine de mètres, une automobile roulant très lentement. Sur chaque marche-pied de la voiture, se tient un soldat, fusil à la main.

Dès que les sentinelles extérieures ont aperçu les cavaliers ennemis, elles les somment de s'arrêter. Le petit groupe et l'automobile qui le suit font halte. De la voiture descendent un officier allemand et M. de Franquen, juge de paix de Herve.

Les soldats belges se portent à la rencontre des Allemands. Ceux-ci demandent de pouvoir parler au commandant du fort : ils ont une communication très importante à lui faire. On les autorise à s'avancer jusqu'au saillant I de l'ouvrage.

Peu de temps après, le commandant Mozin, qui a été prévenu, arrive, escorté de quelques-uns de ses hommes, baïonnette au canon.

Les deux officiers se saluent. Aussitôt le parlementaire allemand, un hussard de la mort, prend la parole :

— Je suis envoyé par le général commandant la division cantonnée à Herve et au-delà, dit-il.

Puis, dépliant une feuille qu'il tient en main, il se met en devoir de lire une note de son chef, rédigée en français. Ce n'est qu'une longue suite de menaces : une division et demie vient d'arriver à Herve, trente batteries, dont de l'artillerie lourde et d'un calibre inconnu jusqu'à ce jour, vont ouvrir le feu sur Fléron et l'anéantir.

Le civil a été amené pour confirmer ces renseignements. Le commandant Mozin le regarde :

— Et vous vous prêtez à cette vile besogne, lui dit-il.

— Que voulez-vous, mon commandant, je suis venu contre mon gré. Ils m'ont emmené de force.

L'officier allemand continue : « Résister serait inutile, d'autant plus que le fort d'Evegnée vient de se rendre. »

Ça, la chute d'Evegnée, c'est une grosse surprise, l'argument décisif, semble-t-il...

Mais le commandant Mozin n'a pas bronché. Pendant toute la durée de l'entrevue, ses hommes l'observent. Petit de taille, il apparaît tout menu dans sa tenue de service, devant son grand et solennel interlocuteur. Mais quelle assurance dans son attitude, quelle fermeté dans son regard !

A peine l'Allemand a-t-il terminé la lecture de sa note, qu'il lui dit d'un ton sec :

— Bref, c'est une capitulation que vous demandez ?

— Oui.

— Eh bien, vous direz à votre général que je réponds : Non !... Vous pouvez disposer...

L'officier ennemi salue et se retire... Un quart d'heure après, il rend compte de sa mission au général von Klüge qui n'en peut croire ses oreilles et... décide de renouveler la démarche. Le commandant de Fléron ne sait sans doute pas qu'Evegnée a capitulé. On va le lui prouver. D'autre part il faut qu'il sache que le « calibre inconnu jusqu'à ce jour » est le 42 c. !

Cette fois, la mission d'aller le convaincre de l'inutilité de sa résistance, est confiée au Hauptmann Hüttmann, de l'Infanterie Regiment von Lützow N° 25. Celui-ci fait monter le commandant d'Evegnée dans son auto, sans toutefois le prévenir de la destination.

« A 17 heures, raconte le commandant Mozin, un nouveau parlementaire se présente, cette fois par le carrefour de La Clef, et accompagné d'un officier belge, le commandant du fort d'Evegnée, prisonnier. Sans cette dernière circonstance, nous aurions fait renvoyer ce parlementaire, car il y avait, décidément, abus. Nous nous rendons sur la route, au saillant III, et entendons le même discours qu'une heure plus tôt, avec la seule différence que le bombardement est annoncé pour le lendemain matin. Nos regards se croisent avec ceux du commandant du fort d'Evegnée :

— Nous avons beaucoup souffert, nous dit-il. »

Au sujet de cette entrevue, l'historique de l'Infanterie Régiment von Lützow N° 25 rapporte : « Le commandant de Fléron, petit et mince, déclara au commandant Hüttmann, qui lui demandait sa reddition sous menace que le fort serait bombardé avec du mortier de 42 c. : « Monsieur, je suis soldat. Ma réponse est : Non . » Malgré de plus longs pourparlers, il ne fut pas possible

de le faire déborder de son point de vue de soldat, qui était le bon. »

A l'état-major du général von Klüge, l'échec de cette seconde tentative d'intimidation « provoqua une véritable fureur », écrivent MM. de Thier et Gilbert. « Les officiers de l'état-major entamèrent avec le juge (qui avait accompagné le premier parlementaire) et le vicaire, une conversation très animée au cours de laquelle ils critiquèrent l'attitude du gouvernement belge qui, selon eux, s'était livré pieds et poings liés, aux Français et aux Anglais.

« Le duc de Schleswig-Holstein prit également part à la discussion et déclara :

— Pauvre Belgique ! Je connais très bien votre Roi et j'ai beaucoup d'amis à Bruxelles. Pauvre Belgique !

« Un médecin dit au vicaire Triron :

— Oui, oui, la Belgique devait faire respecter sa neutralité ! Vous avez fait ce que vous deviez faire. Mais maintenant continuer à résister, ce serait folie ; ce serait faire massacrer inutilement des hommes. Nous devons passer et vous savez bien que nous passerons.

— Nous ne pouvons vous répondre, fit le vicaire.

— Comme prêtre, vous devez être de notre avis. Une lutte inutile et inhumaine est un crime.

— Etant prêtre, je connais mon devoir de prêtre. Le commandant de Fléron est soldat et il connaît son devoir de soldat !

« Sur ces mots, tous les officiers joignirent les talons et portèrent la main au képi en s'inclinant.

— Oui, conclut le médecin, ce sont de beaux sentiments, mais ce ne sont que des sentiments. »

Journée

du 12 Août

La plus formidable pièce d'artillerie, le fameux mortier de 42 c., tire ses premiers obus sur le fort de Pontisse.

Journe

du 12 Août

V.

Un matériel de guerre comme on n'en avait jamais vu...

Deux choses caractérisaient ces nouveaux mortiers de 42 c. : une précision fabuleuse et une efficacité sans précédent.

Ce fut la première grosse surprise de cette guerre mondiale si riche en imprévus.

von Bieberstein.

Plan d'attaque soigneusement mis au point, armée richement équipée, matériel de guerre ultra-moderne : tels apparurent, dès les premiers jours des hostilités, les facteurs de supériorité technique que l'Allemagne s'était assurés par sa longue préméditation du coup de 1914.

Depuis des années, l'artillerie lourde avait été l'objet d'un effort continu de perfectionnement et se trouvait de ce fait dotée d'engins secrets dont l'extraordinaire puissance de destruction allait provoquer une véritable stupeur dans le monde entier. Ils étaient destinés à écraser les « puissantes fortifications de la frontière française » (Th. Spiess).

Leur emploi contre la place forte de Liège n'avait pas été prévu. C'est la belle tenue des garnisons des forts qui

obligea l'état-major à envisager leur mise en action devant la cité wallonne, parce que seuls, comme le déclarait von Bülow, ils garantissaient des résultats *absolument décisifs*.

Histoire de la « dicke Bertha ».

Parmi ces engins, il en est un dont les Allemands sont particulièrement fiers d'avoir pu dissimuler l'existence avant l'ouverture des hostilités, c'est le mortier gigantesque dénommé « mortier de côte » et que, dans leur langage imagé, les feldgrauen baptisèrent « grosse Bertha ».

Cette pièce monstrueuse avait été fabriquée dans le plus grand mystère par les usines Krupp.

D'après l'Oberleutnant Schindler, c'est à la fin du siècle dernier que les services techniques du grand état-major allemand s'appliquèrent à constituer une artillerie lourde, capable de détruire rapidement les fortifications de l'adversaire.

Après quelques essais, vers 1900, sortit des usines Krupp un obusier d'un calibre de 30 c. 5, d'une portée de 6000 mètres et tirant un projectile de 400 kg. N'étant pas transportable sur route, cette pièce était démontable.

Le matériel d'artillerie lourde n'allait pas tarder de se moderniser. En effet, la découverte d'un nouveau principe balistique : le glissement du canon vers l'arrière, permit d'augmenter la puissance des pièces sans en augmenter le poids.

En 1906, on construit chez Krupp un nouveau type d'obusier qui lance un projectile de 450 kg. à 10.000 mètres. Cette pièce est conçue de façon à être démontée pour

faciliter son transport par voie ferrée ou par locomotive routière.

Depuis cette année, la forme extérieure des obusiers n'a guère changé. Le seul progrès réalisé vers 1909 consiste à placer sur roues l'affût de ces formidables engins. C'est vers cette époque que fut construit le premier mortier de 42 c. tirant un obus de 900 kg. à une distance de 14.000 mètres.

Toutefois, ce mastodonte d'acier, dont l'Allemagne possédait cinq exemplaires en 1914, paraissait peu approprié à la guerre offensive du fait qu'il ne pouvait être véhiculé que sur voie ferrée.

De 1909 à 1913, les recherches des services techniques de l'état-major allemand visèrent donc à le rendre transportable sur route. Elles furent couronnées de succès. En 1914, l'armée allemande était dotée d'une batterie de deux de ces mortiers adaptés à une traction motrice indépendante des voies ferrées. C'est ce qui, dès le début de la guerre, en facilita l'emploi immédiat.

La « grosse Bertha » s'avance vers Liège.

En février 1914, des essais, comportant des exercices de mise en batterie, de tir et de déplacement, avaient eu lieu au polygone de Kummersdorf en présence de l'empereur. Ils avaient donné des résultats très satisfaisants. Dans l'allocution qu'il prononça à cette occasion, Guillaume II déclara : « Maintenant, je sais que je puis avoir une confiance absolue dans mon artillerie lourde. »

Quelques perfectionnements de détail ayant encore été jugés nécessaires, il fut décidé que les deux pièces resteraient à Essen. Elles devaient être mises au point et livrées en cas de mobilisation au plus tard le 1^{er} octobre 1914.

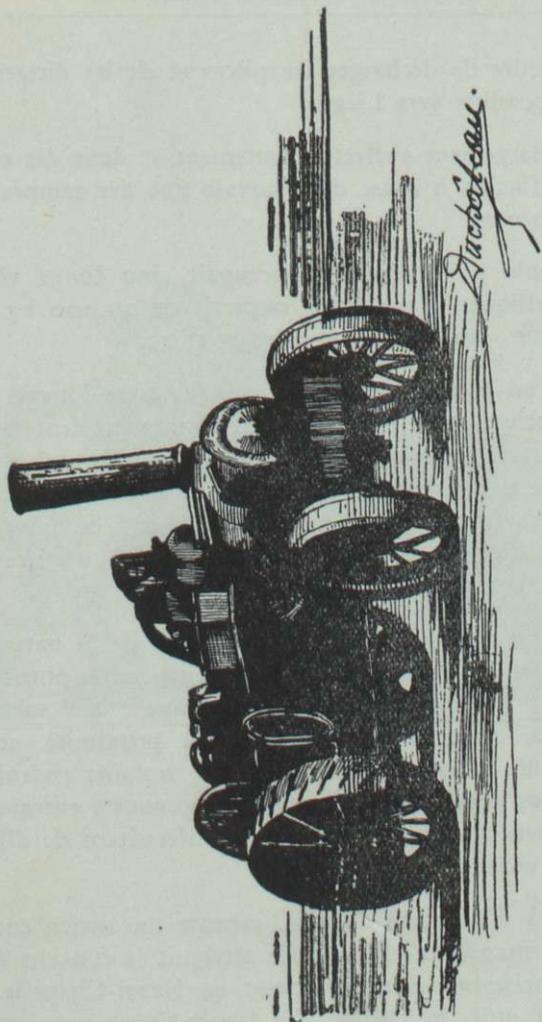
Le 2 août, les deux mortiers furent rattachés à la « Kurze Marine-Kanonen Batterie N^o 3 » et placés sous le commandement du Hauptmann Erdmann. L'état-major général ayant donné l'ordre de mettre les pièces en état d'être transportées sur un terrain d'opérations qui serait fixé ultérieurement, on travailla nuit et jour pour que tout fût au point dans le plus bref délai possible. En vue de familiariser le personnel de la batterie — environ 300 hommes — avec le mécanisme compliqué de ce nouvel engin, on procéda en outre à de nombreux exercices de montage et de démontage.

Ensuite les deux mortiers démontés furent chargés sur des wagons-plates-formes d'un long train de 120 essieux et, le 10 août à 1 h. 44, sur ordre télégraphique du commandement supérieur, l'étrange convoi quitta la gare d'Essen.

Par Duisburg, Crefeld, Rheydt, Aix-la-Chapelle, il se dirigea vers la frontière belge « salué par les habitants dont aucun », écrit le major Wesener, « ne savait quels puissants canons nous emmenions avec nous. »

A Herbesthal, il fallut faire halte, la partie du tunnel qui se trouve en territoire belge obstruée par plusieurs locomotives lancées les unes sur les autres.

Le lendemain matin, le général Steinmetz investi du commandement de toutes les formations d'artillerie,



Locomotive routière ayant servi à la traction des véhicules qui transportaient les différentes pièces du 42 c. démonté.

donna l'ordre de décharger les pièces et de les diriger le plus tôt possible vers Liège.

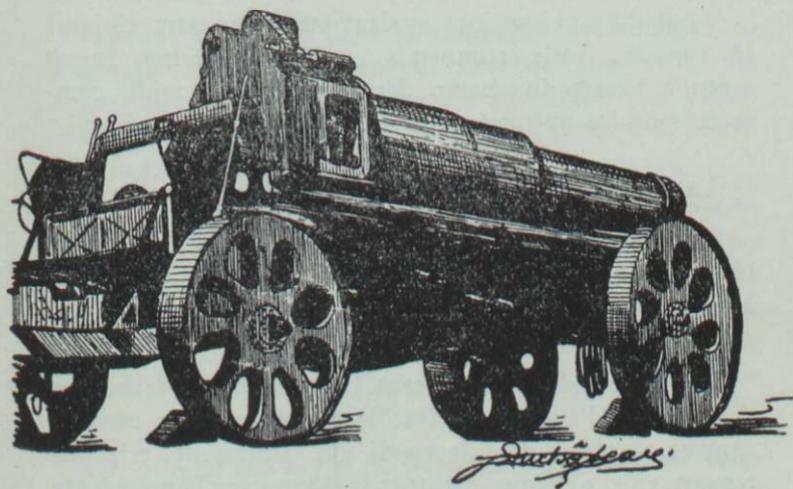
Le déchargement s'effectua lentement et dans des conditions difficiles, à cause du mauvais état des rampes. Il dura six heures.

Une seule pièce démontée occupait cinq longs véhicules métalliques, d'un poids respectif de 17.000 kg. et tirés, chacun, par une locomotive routière.

C'était un bien curieux spectacle que cette longue file de locomotives et de véhicules qui avançaient lentement dans un bruit grinçant et saccadé de ferraille, cahotant lourdement sur les routes de campagne comme un train déraillé. Les fantassins en marche vers Liège et qui passaient en colonnes serrées, regardaient avec curiosité ce mystérieux équipage de siège.

Devant, derrière, trottaient les servants de la batterie, l'arme en bandoulière et tout gris de poussière. À plusieurs reprises, les locomotives restent en panne : des soldats d'infanterie, dont la colonne s'étire à proximité, sont réquisitionnés et prêtent leur aide. En certains endroits, des rues trop étroites et des virages trop courts entravent le mouvement des lourds véhicules et nécessitent de difficiles manœuvres.

« C'est à dix heures du soir, raconte un ancien combattant allemand, que la batterie atteint le couvent des sœurs Franciscaines situé à l'ouest de Henri-Chapelle. » Pendant la nuit, la hantise des francs-tireurs provoqua de multiples alarmes qui empêchèrent les hommes de dormir.



Un des cinq véhicules destinés au transport du mortier 42 c. démonté.

Le lendemain, le trépidant convoi s'ébranla de grand matin et se dirigea vers Battice; de là, il gagna Julémont et fit halte dans la campagne de Mortier, localité de 896 habitants, située à 4 km. du fort de Barchon. C'est à 500 m. nord-est de cette petite localité que le mortier de 42 c. allait bientôt dresser sa menaçante silhouette.

Toutes les précautions avaient été prises pour éloigner les curieux. Amis et ennemis, civils et militaires, furent tenus à l'écart du champ dans lequel, vers midi, commencèrent les opérations de montage des deux pièces.

La première mise en batterie de la « Grosse Bertha ».

Chaque pièce avait son emplacement réservé. De chaque côté, on fit avancer le premier véhicule chargé de l'outillage nécessaire au montage et l'on dressa un énorme treuil métallique, haut de plus de 5 mètres.

Les autres véhicules portant la plate-forme, le berceau de la pièce, l'éperon, l'affût, le canon, vinrent successivement se placer sous le treuil qui, lentement, très lentement, enleva chaque charge et la déposa sur la précédente.

Ces différentes manœuvres s'effectuent avec ordre et sans hâte : un seul faux mouvement retarderait le travail de plusieurs heures. Les hommes qui s'affairent autour des lourdes masses d'acier ont chacun un rôle bien défini. Aussi, nul contretemps, nul à-coup. Au demeurant, rien ne contrarie la tâche des artilleurs-techniciens; ici à Mortier, on est hors de la portée des forts et d'autre part seuls des avions allemands rôdent dans le ciel.

Après cinq heures d'efforts, les deux monstres d'acier prennent peu à peu forme; une vingtaine d'hommes

agrippés à leurs flancs en fixent, vissent et boulonnent toutes les parties.

Il est environ six heures, lorsque, solidement stabilisés sur leur plate-forme, rivés au sol par un éperon profondément enfoncé dans la terre, ils apparaissent dans toute leur impressionnante membrure.

Pendant ce temps, dans la campagne avoisinante, on a installé une double ligne de rails qui amèneront les projectiles sur wagonnets jusqu'à proximité des pièces. Ces obus ont à peu près la hauteur d'un homme et pèsent 796 kgs.

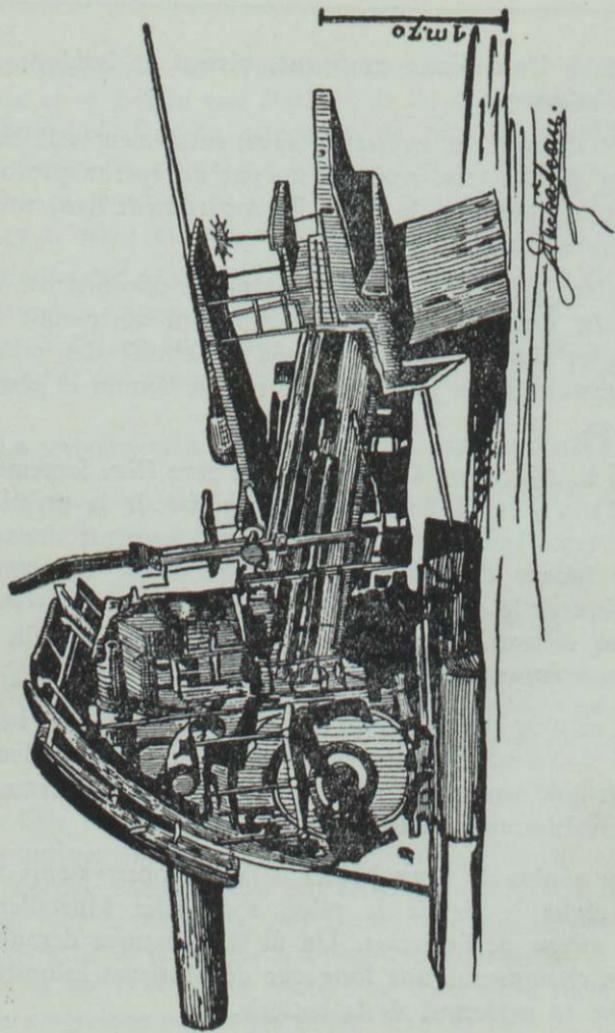
A 6 h. 15, (heure allemande) une grue élève lentement l'un d'eux jusqu'à hauteur de la culasse de la première pièce ; trois hommes le font glisser doucement dans la gueule béante du mastodonte. Grincements, tintements métalliques : le 42 c. est chargé ! L'énorme canon — long de cinq mètres — qui était en position horizontale, se redresse comme pour menacer le ciel.

Or, ce n'est pas le ciel qu'il menace, mais un fort belge perché là-bas sur les hauteurs de l'autre rive de la Meuse, un fort qui, depuis le 4 août, entrave tous les mouvements de l'envahisseur : Pontisse.

Il y a plus de deux heures déjà, les observateurs qui vont régler le tir de la pièce, sont allés s'installer à 1500 mètres de l'ouvrage. Un fil téléphonique déroulé à travers champs sur une longueur de plusieurs kilomètres les relie au personnel de la batterie.

A 6 h. 35, le Hauptmann Erdmann communique :

— Achtung ! Attention, nous allons tirer....



Mortier de 42 c. complètement monté.

Le vide s'est fait autour de la pièce, le personnel s'est écarté... Un ordre : Feuer !

De la gueule du monstre, un long jet de feu rouge a jailli. La terre tremble au loin. Le premier coup est parti... Une vertigineuse colonne de fumée monte dans le ciel bleu.

« Le hurra cent fois répété de nos braves artilleurs salua le départ du premier obus, qui, hurlant, ronflant, prit, en une vaste courbe, sa course vers l'objectif, raconte le major Wesener... Soixante secondes anxieuses — c'était la durée de la trajectoire du projectile lancé à une altitude de plus de 4000 mètres — passèrent et chacun attendit la communication téléphonique du chef de batterie qui avait installé son poste d'observation à 1500 mètres du fort. »

Quelques légères corrections de longitude et de latitude seulement furent nécessaires pour mettre dans le plein au huitième coup.

Pendant ce temps à Pontisse...

Pontisse menacé d'écrasement.

Rudement pris à partie par l'artillerie allemande depuis le 5 août, Pontisse porte sur toute sa carapace noire les traces des coups reçus. Presque plus de surface lisse, partout la rocaille grise du béton a été mise à nu.

Le fort n'a connu quelque répit que pendant la journée du 11. « Nous en profitons pour panser nos plaies », écrit le commandant Speesen.

Le 12, l'ouvrage est investi, au nord par le 90^e fusiliers, au sud par l'Infanterie-Regiment Hamburg N^o 76.

Pendant toute la nuit, des patrouilles ont rôdé autour de la forteresse et ont tenté de cisailer les réseaux restés intacts sur les glacis.

C'est un jeu de s'en approcher en se glissant dans les zones non battues qui l'entourent. Il y a là d'immenses versants escarpés permettant d'accéder aux avant-glacis sans se faire écharper par les petites coupoles de 5 c. 7. Pendant la nuit, les risques sont encore moindres; le phare du fort, en effet, ne fonctionne plus; il a été mis hors de service par une rafale de mitrailleuse.

A l'aube du 12, une dizaine de fantassins allemands sont là agrippés aux contreforts de l'ouvrage. Ils essaient d'incendier les abatis et les pieux en bois des réseaux de barbelés, mais ils ont beau les asperger de pétrole, après une courte flambée, le feu s'éteint. Un officier s'est écarté de leur groupe et, en rampant, s'est approché très près du fort. Couché à plat ventre, il examine attentivement l'énorme carapace mutilée et prend des notes.

A ce moment, un piotte armé jusqu'aux dents sort du fort. C'est un grand gaillard résolu. Tous les jours, il demande au commandant la permission d'aller faire sa petite randonnée solitaire dans les environs. A son retour, il rapporte des renseignements du plus haut intérêt. Mais quelle imprudence de sortir seul ! Manie de braconnier ayant le flair des bonnes pistes, sûr de lui-même et non des autres. Au demeurant, le plus audacieux et le plus intelligent des patrouilleurs.

Arrivé au bout de la rampe d'accès, l'homme regarde prudemment autour de lui, puis se dispose à faire le tour du fort. Fusil à la main, le dos courbé, il marche avec précaution, s'arrête, prête l'oreille, va hardiment de l'avant.

La campagne environnante est calme. Là-bas, de l'autre côté de la Meuse, on aperçoit le versant boisé de la rive droite. Le soleil donne aux choses un air de fête.

Soudain, à l'instant même où il s'engage dans le sentier qui conduit au fond de la vallée, le piotte s'immobilise et se couche... Il a aperçu l'officier allemand... Vite il épaula son mauser, vise lentement... Clac ! Le coup part. La tempe trouée, l'Allemand se raidit, se retourne sur le dos et reste étendu dans l'herbe.

Le piotte se précipite, s'empare des papiers, des armes de sa victime et les rapporte triomphalement à son commandant. Celui-ci examine le papier crayonné sur lequel l'officier ennemi était en train d'écrire des notes lorsque la mort glaça brusquement sa main. C'est un bulletin de renseignements portant, au verso, un croquis du fort (avec ses destructions) et de ses abords. Au recto, figure au crayon le texte ci-après : « Le fort est fortement endommagé par l'artillerie; de faibles postes d'infanterie aux parapets de contre-garde se sont retirés en courant à l'arrivée de notre patrouille. Nous avons essayé aujourd'hui matin d'incendier au moyen de pétrole les abatis, les réseaux de barbelés et les cordeaux de mines. (s) Capitaine von Nérée. »

L'activité des patrouilles ennemies autour du fort fait prévoir un assaut. Le commandant Speesen prend aussitôt ses dispositions pour l'enrayer : le personnel de garde est renforcé et le lieutenant Couvreur se tient prêt à conduire ses fusiliers à leurs postes de combat sur le terre-plein.

Mais voici que le bombardement qui a recommencé à 8 heures croît en violence d'instant en instant. Les voûtes

fissurées se remettent à tressauter sous le choc des projectiles. Le diapason du vacarme extérieur monte, monte... On ne s'entend plus. Officiers et gradés sont obligés de hurler leurs ordres.

Toute l'armature cuirassée du fort est en piteux état. Dans les coupoles calées, désaxées, déchaussées, le chef du service du génie et ses hommes font des efforts surhumains pour réparer les avaries, mais le mécanisme des lourdes tourelles, constamment secouées par les explosions, est faussé et ne se prête plus à aucune manœuvre. Cependant, malgré tout, les ouvriers s'acharnent... Le maréchal des logis Salomez et ses deux hommes n'hésitent même pas à monter sur le massif central pour transporter des sommiers dans une brèche de la coupole de 15 c.

Pendant tout l'après-midi, un avion survole le fort et règle le tir des batteries qui devient de plus en plus précis. Plusieurs pièces battent sans répit le front de gorge, c'est-à-dire la partie la plus vulnérable de l'ouvrage, celle qui, d'après les prévisions de Brialmont, ne devait pas être bombardée puisqu'elle est tournée du côté de la ville. C'est dans le fossé de gorge que se trouvent toutes les issues : poterne d'accès à la galerie centrale et fenêtres des locaux d'habitation. La poterne n'a pas de portes, elle est barrée par des grilles auxquelles on a attaché des sommiers de couchage pour empêcher l'infiltration des fumées et des gaz.

Sous les coups répétés des gros obus, les blindages cèdent, les sommiers se déchiquettent et l'inévitable se produit : par les fissures, les brèches, par toutes les issues, le vaste labyrinthe aspire jusque dans les locaux les plus éloignés, les épais nuages qui traînent dans les fossés.

Les water-closets dans l'escarpe sont devenus inutilisables, et il y a là dans les longs couloirs du souterrain 380 hommes... Chargé de gaz, de fumées, de poussière de béton, d'odeurs immondes, l'air qu'on respire picote les yeux, oppresse les poitrines, donne des nausées.

Dans les fossés, les entonnoirs creusés par les projectiles deviennent de plus en plus profonds. Tout à coup, des obus y crèvent les canalisations d'évacuation des W.C., d'infests geysers jaillissent dans les couloirs, les inondent d'immondices, répandant partout une puanteur sans nom.

Peu de temps après, les citernes sont crevées et toute la réserve d'eau qu'elles contiennent se déverse dans les locaux avoisinants. A l'infirmerie, médecins et garde-malades pataugent dans l'eau jusqu'aux mollets.

Le bombardement sévit toujours et la situation devient de plus en plus tragique... Sous la danse frénétique des obus, le béton des voûtes se disloque, s'effrite, les fils électriques s'en détachent et les ampoules se fracassent sur le sol.

Plus de lumière... Le fort est devenu une vaste caverne ténébreuse, secouée par des souffles titanesques et empestée par des odeurs âcres, étouffantes. Ça et là, on allume des lanternes-tempêtes. Leur faible lueur qui erre dans les longs couloirs obscurs lèche voûtes et murs, donne aux choses un aspect mortuaire et sinistre.

Une atmosphère de catastrophe se crée insensiblement. Assis, accroupis, couchés dans les coins pleins d'ombres, les hommes sont devenus silencieux. Ils sentent rôder la mort autour d'eux.

C'est à ce moment, vers 5 h. 30 (heure belge) que là-bas, sur l'autre rive de la Meuse, un des deux mortiers de 42 c. tira son premier obus...

Le sous-lieutenant Couvreur qui est de garde a nettement perçu dans le vacarme du bombardement le bruit d'une formidable déflagration. Quelques secondes après, sur le contrefort Est, il a vu monter vers le ciel, en un bouillonnement fantastique, une épaisse colonne de fumée noire.

Un quart d'heure s'écoule... Soudain, nouvelle secousse et nouvelle trombe de fumée, tout comme si le versant qui dévale vers la Meuse venait de s'entr'ouvrir sous une poussée volcanique. Une troisième et une quatrième fois, l'écran bleu du ciel est souillé par cette vertigineuse éruption de suie.

Le lieutenant en avertit le commandant Speesen.

— C'est bien simple, dit celui-ci, nous sommes attaqués à la mine. Il y a dans cette direction une ancienne houillère, ils vont en utiliser les galeries pour nous faire sauter.

L'officier d'infanterie retourne à son poste d'observation. À peine y est-il installé que l'inquiétant phénomène se reproduit. Mais cette fois, l'ébranlement est plus violent et le geyser noir qui a jailli des entrailles de la terre, semble se rapprocher.

À trois reprises encore, le fort tremble sur ses bases comme un bâtiment qui a heurté un récif et, vision hallucinante, les nuages fuligineux sont maintenant tout proches, ils déroulent leurs énormes volutes au-dessus du glacis dominant la vallée.

Les indications communiquées par les observateurs allemands ont permis de rectifier progressivement le tir des 42 c. qui était trop court. Le lendemain, le premier obus frappera en plein l'objectif.

La nuit tombe lentement. Le jour qui filtrait à travers les fissures des coupoles fendues, s'obscurcit. Alors, peu à peu, le bombardement s'apaise, les coups s'espacent. On dirait que les monstres d'acier qui, depuis le matin, craquent du feu sur le fort sont à présent à bout de souffle.

Dans le dédale ténébreux de Pontisse, les feux-follets des lampes-tempêtes vont et viennent. Les nouvelles qui circulent parmi les hommes ne laissent nulle place dans les cœurs au moindre espoir. Il n'est question que de coupoles calées, de brèches, de dégâts. Une certitude : le fort se délabre de façon inquiétante. Quelle tragique surprise réserve le lendemain ?

Pour les chefs, le plus grave sujet d'angoisse c'est le manque d'eau. Le bombardement ayant crevé la canalisation et les citernes d'eau de pluie, la garnison va-t-elle connaître cet atroce supplice : la soif ? L'infirmerie regorge de blessés et de malades...

Cependant, dans ce bas-fond de cauchemar, où l'on étouffe, où l'on ne voit plus, où l'on se sent guetté par la mort, une chose imperceptible mais toute puissante a survécu à toutes les déceptions, à tous les désespoirs, c'est le magnifique esprit militaire de la garnison.

Pontisse frappé à mort continue à vivre moins grâce à l'épaisseur de ses voûtes et de ses cuirasses qu'à l'impavide volonté de ses 380 défenseurs.

Pendant la nuit, dans tous les coins du labyrinthe, des équipes sont au travail : on essaie de combler les brèches et de réparer les dégâts.

Mais n'est-ce pas peine perdue ? Voici que déjà l'aube va poindre, l'aube qui rendra des yeux aux deux monstres d'acier dressés là-bas dans la campagne de Mortier.



The history of the United States is a story of growth and change. It begins with the first settlers who came to the shores of the continent. These early pioneers faced many hardships as they sought to build a new life in a new land. Over time, the colonies grew and developed their own unique identities. The struggle for independence from British rule led to the birth of a new nation. The United States then went on to expand its territory and influence across the continent. The Civil War was a pivotal moment in the nation's history, as it resolved the issue of slavery and preserved the Union. Following the war, the United States emerged as a global power, playing a leading role in the world. The 20th century brought significant social and economic changes, including the rise of the industrial revolution and the civil rights movement. Today, the United States continues to evolve and shape the world.

Journée du 13 Août

Une journée néfaste : trois forts, Pontisse,
Chaufontaine, Embourg, s'affalent sous les
coups de l'artillerie lourde de von Einem.

VI.

Orages d'Acier

Encore que beaucoup de guerres eussent déjà déchaîné leur vacarme sur son dos, la terre n'avait jamais éprouvé rien de tel, elle tremblait au loin...

Das Ehrenbuch der Deutschen Schwersen Artillerie

L'armée von Einem est arrivée le 11 août à pied d'œuvre. Les trois corps qu'elle comprend encombrant de leurs masses d'hommes et de matériel tout l'hémicycle de la rive droite. Du nord au sud règne une prodigieuse animation. Pas un village, pas un hameau qui ne soit envahi par la grouillante multitude grise. Partout, les casques à pointe pullulent.

A voir ce fantastique déploiement de troupes, on croirait qu'une grande bataille est imminente. Cependant, il n'en est rien, l'infanterie allemande n'aura plus devant Liège qu'un rôle de second plan. Maintenant plus d'attaque de vive force, plus d'assaut. « Assez de sang a coulé pendant la mauvaise nuit du 5 au 6, écrit le général Kabisch. Les artilleurs doivent épargner de nouveaux sacrifices sanglants aux camarades de l'infanterie. »

Le général von Einem a d'ailleurs nettement défini la mission de son armée : « Il ne s'agissait pas de recommencer une attaque systématique de la forteresse mais d'empêcher les garnisons des ouvrages de faire usage de

toute observation extérieure spécialement par les clochers voisins, puis de les mettre successivement en pièces en les bombardant par de la grosse et de la très grosse artillerie. » (von Bieberstein)

Ce que n'ont pu ni les violents assauts du 5 et du 6, ni les démarches des parlementaires de von Emmich, la grosse et la très grosse artillerie vont le réaliser. À elles de mettre fin à la résistance des derniers défenseurs de Liège.

Pour que ce résultat soit promptement atteint, on s'est gardé cette fois de toute présomption et c'est un matériel « garantissant des résultats absolument décisifs » (von Bülow) qui a été amené devant Liège.

Pendant la nuit du 11 au 12 et la journée suivante, les artilleurs sont à l'œuvre. Les obusiers lourds de 21 c., de 28 c., de 30 c. 5, tirés par des attelages de 16 et 24 chevaux, ont quitté les grand'routes. On les a conduits dans des champs, des prairies, derrière d'épais bouquets d'arbres, dans des fonds bien dissimulés où ils échapperont aux vues des forts et à leurs ripostes.

Pour éviter l'enlisement dans les terrains humides, leurs roues sont munies de larges palets. Rangés par batterie de 4 pièces, les obusiers de 21 c. sont espacés par des intervalles très courts, ce qui va faciliter les tirs par salves.

À proximité, des caissons amènent des obus allongés et pesant près de 100 kg. chacun. On les place sous bois ou dans des chemins creux, les uns à côté des autres, puis on les recouvre de sacs.

Partout le travail a été mené rondement. On n'a pas perdu une minute, aussi « le 12, toute la lourde artillerie est en position » écrit Kabisch.

Cette mise en œuvre rapide et méthodique de toute l'artillerie de von Einem fait l'admiration du colonel suisse Rebold. Sans doute elle n'a pas été contrariée par l'adversaire, mais il sied de reconnaître aussi qu'elle n'a comporté ni à-coup, ni tâtonnement et qu'elle porte le signe d'une opération bien conçue et bien exécutée.

Chaque corps d'armée a une tâche bien définie et dispose des moyens nécessaires à son exécution : le IX^e C.A., renforcé par la 28^e brigade, s'emparera des forts de Fléron, de Pontisse et de Liers, le VII^e C.A., auquel la 43^e brigade a été adjointe, enlèvera Chaudfontaine et Embourg, le X^e C.A. protégera la gauche des troupes d'investissement de Liège et assurera la liaison avec la 9^e division de cavalerie entre l'Ourthe et la Meuse. Quant au groupement von Emmich, qui se trouve à l'intérieur de la place, dès que les pièces d'artillerie lourde seront mises à sa disposition, il détruira quatre forts de la rive gauche : Lantuin, Loncin, Hollogne et Flémalle.

Le IX^e C.A. (von Quast) s'est vu attribuer la part la plus importante des formations spéciales d'artillerie lourde : la batterie de 42 cm., une batterie de mortiers de 21 c. et une batterie de canons lourds de 10 cm.

C'est qu'il s'agit de frayer au plus tôt passage à la 1^{re} armée (von Kluck) qui se concentre à Aix-la-Chapelle et devra sous peu emprunter un itinéraire de marche qui est sous le feu des canons de Pontisse.

Si pendant la journée du 12, Pontisse a eu les honneurs d'un bombardement extrêmement violent, trois autres forts : Fléron, Embourg et Chaudfontaine ont été aussi rudement secoués par des obus de gros et de moyen calibre.

Du matin au soir, des grondements ininterrompus ont ébranlé ciel et terre annonçant aux Liégeois que cette fois la lutte entre les envahisseurs et les défenseurs entraînait dans sa phase décisive.

Mais le 13 le tumulte fut plus impressionnant encore. En même temps que le IX^e et le VII^e C.A., le groupement von Emmich était entré en action et soumettait les forts de Lantin et de Loncin à des tirs de neutralisation.

Au nord, au sud, à l'est et l'ouest de la place, des canons tonnent sans arrêt, mêlant leurs roulements rageurs en un formidable tintamarre. Les échos de la vallée de la Meuse sont en délire et se renvoient les brutales sonorités de ces démentes cacophonies.

A certains moments, le tohu-bohu semble s'apaiser, les coups se détachent plus nettement, résonnent plus longuement. Avec la gravité d'un glas... Là-haut, sur la rive droite et sur la rive gauche, des hommes engagés dans une lutte sans merci pour l'honneur de leur pays, meurent.

Pendant tout l'avant-midi, c'est surtout vers le nord, du côté de Pontisse que la canonnade fait rage.

L'Agonie de Pontisse.

Depuis la veille, Pontisse sait qu'il est condamné. Les obus ennemis vont grignoter sa carapace jusqu'à ce que toute la masse bétonnée s'abîme dans un effondrement titanesque. A moins que des mines bien placées n'allument le feu d'une terrible explosion sous ses fondations.

Cette nuit du 12 au 13 est bien la dernière nuit d'un condamné. Résignés au pire, les hommes se taisent. Et

rien n'est impressionnant comme le silence obstiné de ces rudes gaillards qui depuis dix jours ont animé la petite cité de leur gai va-et-vient. L'atmosphère est lourde de toute l'angoisse accumulée dans les cœurs.

Trois heures. Voici que, déjà, par les fissures et les brèches, les premières lueurs de l'aube filtrent timidement. Le grand camouflage noir de la nuit qui cachait Pontisse aux yeux de ses bourreaux s'est dissipé. Maintenant, l'accalmie nocturne touche à sa fin. On attend le signal annonciateur des mortelles avalanches de feu et d'acier.

Une heure, deux heures, trois heures passent.... La bienfaisante accalmie va-t-elle se prolonger ? Dans les pauvres têtes dolentes de fatigue, le vol bleu des illusions tournoie doucement... L'armée belge renforcée par des troupes françaises n'est-elle pas en marche vers Liège ? On sera peut-être secouru avant que ne soit consommé le sacrifice suprême.

Soudain, vers 8 heures, un brusque craquement fait sursauter les hommes qui sont de service dans les coupes. Voilà le signal redouté !

Alors, sur la carapace craquelée, fissurée, bouleversée de Pontisse s'abattirent une fois de plus les marteaux fracassants des obus. Ils frappent à grands coups saccadés sur la large enclume de béton et d'acier qui grince, se délabre, cède sous la violence des chocs. De vertigineux moulinets emplissent l'air de sifflements rageurs.

Ce n'était cependant là que le prélude de l'inférieur concert. Vers 9 heures, ce fut bien pis. Un long hurlement domina un instant l'assourdissant tintamarre, puis une secousse « dont rien ne peut donner une idée approxi-

mative », écrit le lieutenant Van Roy, fit vaciller le fort sur sa base, projeta les hommes les uns contre les autres, culbuta les caisses de munitions empilées dans les couloirs, et renversa tout ce qui se trouvait rangé sur les étagères des différents locaux.

En même temps, un souffle titanesque s'engouffre dans toutes les galeries et éteint les lampes portatives. Du coup, le fort est devenu une cave obscure où toute vie semble avoir été brusquement anéantie. Dans les ténèbres, chacun s'attend à entendre des cris, des appels... Rien... Atterrés, les hommes se tiennent cois, immobiles à leur poste. Cependant, peu à peu, les lampes se rallument. Des gradés passent en courant.

Le commandant Speesen est au bureau de tir. Il a l'impression que l'ouvrage vient de sauter. Le long silence qui a succédé à la terrible déflagration avive ses appréhensions. Vite, il se rend dans la galerie centrale et constate que d'épais gaz bruns à reflets jaunâtres emplissent la poterne d'entrée.

Voici qu'arrivent les autres officiers. Conciliabule. Qu'est-ce qui a provoqué un aussi inquiétant ébranlement de la masse bétonnée ? Tandis qu'on discute, un second tremblement tout aussi violent que le premier menace de désarticuler complètement toute la membrure du fort. On sent à présent que la protection des voûtes et des murs de béton est illusoire. Une force mystérieuse et terrifiante est entrée en action. Elle va tout broyer, tout anéantir. Mais qu'est-ce ? Une telle secousse n'a certainement pas été produite par un projectile... Alors ? C'est bien simple, dit le commandant, ils sont en train de nous faire sauter à la mine.

A ce moment, un gradé annonce qu'un local de l'escarpe vient d'être éventré avec une telle violence que le parquet a été soulevé jusqu'au plafond. Voilà qui semble confirmer les appréhensions du commandant.

Maintenant toute la garnison est en proie à une angoisse mortelle... On attend le troisième coup, la troisième décharge. Toutes les pensées, toutes les sensations se concentrent dans la crainte hallucinante d'être broyé vif sous les débris du fort écroulé. Car, plus de doute possible : les Allemands ont trouvé le moyen d'arracher l'ouvrage de ses fondations et de le démolir de fond en comble.

Fiévreusement, on épie dans le vacarme des explosions, le long grincement métallique annonciateur de la déflagration redoutée. Une troisième fois le fort tangué, craque dans toutes ses jointures comme si sa carcasse fatiguée allait s'ouvrir et s'émietter.

— Mon Commandant, regardez donc ce que je viens de trouver... Le machiniste chauffeur Burthoul accourt dans la galerie centrale en portant dans ses bras un engin qu'il a grand'peine à tenir. L'objet est brûlant. Il le dépose sur le sol et aussitôt les officiers présents l'examinent.

C'est un culot fileté d'obus. Mais quel obus ! On mesure le diamètre : 38 centimètres ! « En ajoutant l'épaisseur de la paroi estimée à 2 centimètres, écrit le lieutenant Van Roy, on eut la certitude d'être bombardé au moyen d'un 42 cm. »

Plus d'espoir, plus d'illusion... Une seule perspective : la mort. Cependant il n'est pas encore question de capituler. A demi asphyxiés par les gaz et la poussière, aveuglés, abasourdis, les hommes de Pontisse tiennent bon

quand même. « Les hommes avaient une frénésie d'enthousiasme et le désir de s'immoler » note le lieutenant Van Roy.

Entretiens, le bombardement avait atteint une effroyable intensité. Obus de petit, de moyen, de gros calibre accourent de tous les points de l'horizon, piquent, éraflent, ébrèchent les surfaces de béton et d'acier restées intactes.

Toutefois ce n'est pas ce délirant tintamarre qui absorbe la pensée des chefs et des soldats, mais la hantise du choc mystérieux qui, à trois reprises déjà, leur a donné l'angoissante sensation de la fragilité des voûtes et des murs qui les protègent.

Le tir de la « grosse Bertha » est à présent réglé. Tous les coups portent. Une quatrième fois, un projectile de 900 kg. tombant d'une hauteur de 4000 mètres, fonce dans la carapace bosselée du fort, y disparaît et en fait jaillir une gigantesque trombe de fumée et de béton pulvérisé.

L'obus s'est abattu entre les deux coupes de 5 c. 7 de tête. L'une et l'autre sont décoiffées et leurs cuirasses, arrachées, projetées au loin tout comme si elles étaient en carton. Des pièces qu'elles abritaient, il ne reste que des débris informes. Quant aux malheureux servants, ils ont été tous foudroyés sur le coup. Lorsqu'on les relèvera, on s'apercevra qu'ils ont les os émiettés.

A l'intérieur du fort, le coup a été perçu avec une affolante netteté. Sur les hauts escaliers en pierre conduisant aux deux coupes, des munitions étaient rangées. Leur explosion simultanée déchaîne de véritables bourrasques de feu et d'acier dans la galerie en capitale où

plusieurs hommes sont renversés, blessés, et brûlés. Dans le long couloir obscur, plein d'âcres fumées, de pauvres voix angoissées appellent à l'aide...

Officiers et gradés sont partout, donnant à la garnison l'exemple de leur prodigieux sang-froid. Pendant qu'on transporte les blessés à l'infirmerie, un nouveau coup de pilon fait tressauter la ténébreuse caverne. Cette fois, le monstrueux projectile est tombé dans le fossé de gorge, mettant à nu les fondations, enfonçant les blindages, soulevant les planchers des chambres d'habitation d'escarpe.

Peu de temps après, la voûte du magasin à charbon est défoncée; une fine poussière de houille se répand partout, rendant plus opaque encore le brouillard qui a envahi locaux et galeries.

Là-bas, à Mortier, les deux mortiers géants ont déjà tiré plus de 35 coups depuis la veille. La résistance de Pontisse déconcerte les officiers, ils croyaient que quelques obus suffiraient pour contraindre les défenseurs à hisser immédiatement le drapeau blanc...

Pontisse ne résiste plus que par un effort de volonté surhumain. Ce n'est plus un fort, ce n'est plus qu'un antre infernal où l'on est, à tout instant, menacé d'asphyxie et d'écrasement. Plus de lumière, plus d'eau, plus d'air... Secoués par les effrayants déplacements de la masse bétonnée, suffoqués par les gaz, les hommes souffrent en silence. A l'infirmerie, le spectacle est tragique. Envahi par les eaux des citernes crevées, le local est un cloaque immonde. Dans l'obscurité, on entend les plaintes et les gémissements des blessés.

Et les redoutables mortiers tiraient toujours.... « Un nouveau coup produisit un tel vacarme dans la galerie

centrale, raconte le lieutenant Van Roy, que j'eus l'impression que tout s'effondrait. C'est alors que le commandant du fort jugea toute résistance superflue. Il réunit le conseil de défense qui fut du même avis. Dans la discussion, le malencontreux dossier de mobilisation fut évoqué : rien n'avait été prévu si ce n'est la mise hors de service des pièces lorsque toute résistance devenait impossible. Or les pièces étaient hors de service par le fait de l'ennemi : à fortiori, il n'était plus question de lutter plus longtemps.

« Si le dossier de mobilisation avait prévu de mourir plutôt que de se rendre, j'ai la conviction que pas un homme de Pontisse n'eût hésité devant la mort.

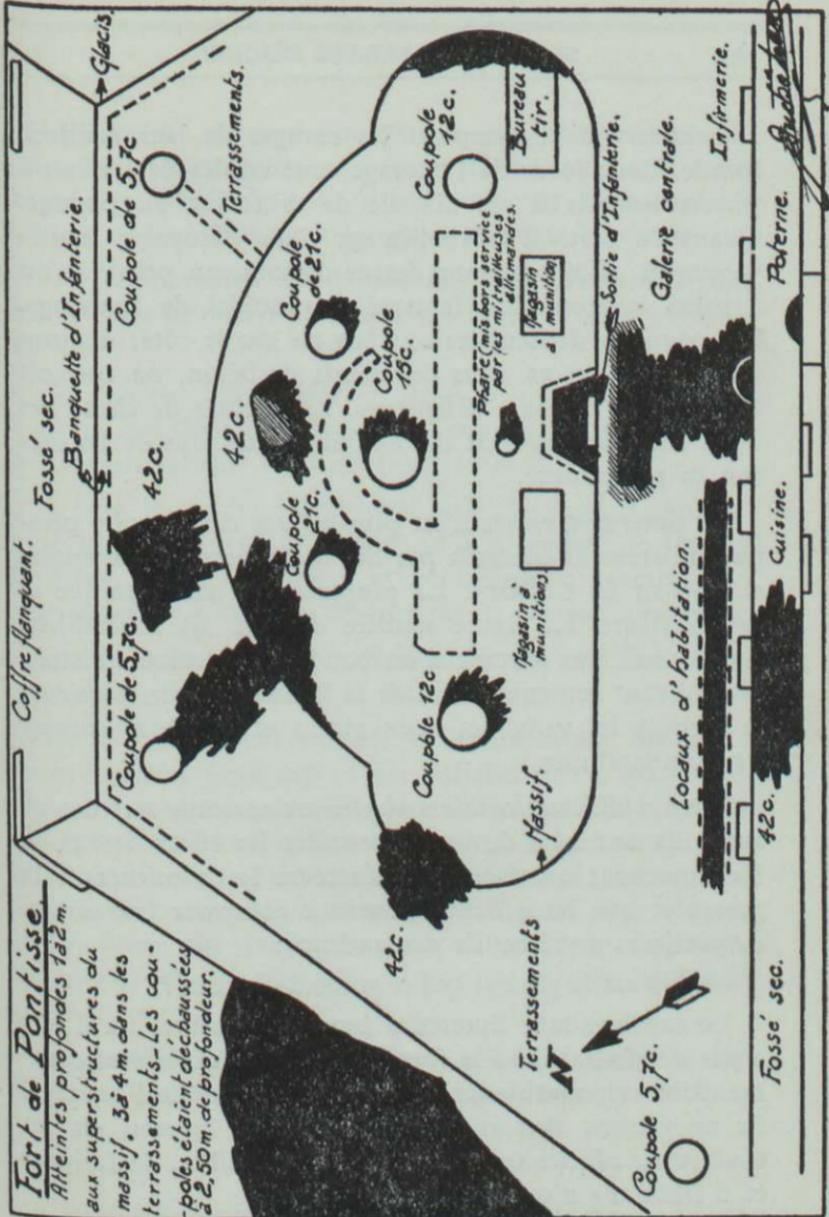
« Un fait éclatant confirme mon opinion, continue le lieutenant Van Roy. Au plus fort du bombardement, la femme du plus ancien sous-officier (l'adjudant Fréson) se présenta à l'entrée du fort. Le lieutenant Couvreur fait aussitôt appeler ce sous-officier que sa femme voulait encore revoir une dernière fois. L'adjudant arrive, se redresse à l'entrée du fort et crie à son épouse : « Va-t'en ! Je te donne l'ordre de rentrer immédiatement. » Quand on l'interrogea sur son apparente dureté, il montra que tous les sentiments de famille étaient loin quand on allait mourir pour la patrie ! »

Lorsque Pontisse capitula, un des deux mortiers venait de tirer le 43° obus. Le fort était « kurz und klein gehalten » (réduit en pièces) rapporte « Das Ehrenbuch der Deutschen Schweren Artillerie. »

Dès que l'ouvrage fut devenu inoffensif, des vagues d'infanterie ennemie surgirent de toutes parts et s'en approchèrent. Grande est la stupeur des premiers officiers

Fort de Pontisse.

Atteintes profondes 1 à 2 m.
aux superstructures du
massif. 3 à 4 m. dans les
terrassements. Les cou-
poles étaient déchaussés
à 2,50 m. de profondeur.



Fosse sec.

Cuisine.

Poterne.

Infirmerie.

Locaux d'habitation.

Galerie centrale.

Sortie d'Infanterie.

Massif.

Magasin à munitions.

Pisier (mis hors service par les mitrailleuses allemandes).

Bureau tir.

Coupole 1.2c.

Coupole 1.9c.

Coupole de 2.7c.

Terrassements.

42c.

Coupole 2.1c.

Coupole 2.7c.

Coupole de 5.7c.

Fosse sec.

Banquette d'Infanterie.

Coiffe flaquant.

Glacis.

allemands qui contemplent les ravages de leur artillerie lourde. Les abords de l'ouvrage sont criblés de cratères à travers lesquels il est difficile de se frayer un passage. Quant au fort, il offre l'image d'un effroyable bouleversement. Tout est sens dessus dessous, au point qu'on a peine à reconnaître le tracé trapézoïdal de l'ouvrage. Des coupoles déchaussées ont basculé sur le côté; d'autres sont décalottées et, sous des débris de béton, on aperçoit les cadavres de leurs défenseurs. Les points de chute des 42 c. sont marqués par des entonnoirs de plus de 10 mètres de profondeur.

La poterne d'entrée n'est plus qu'une cavité noire presque entièrement obstruée par des décombres. Des hommes en sortent en titubant. La plupart sont sans tunique et sans coiffure. La figure souillée de suie, ils ressemblent à des houilleurs sortant d'un bas-fond de mine sinistrée. Ne pouvant soutenir l'éclat de la lumière solaire, plusieurs se cachent les yeux des deux mains et marchent comme des somnambules.

Bientôt d'autres officiers supérieurs ennemis arrivent en auto; ils ont hâte de venir constater les effets des 42 c. Ils annoncent que la garnison recevra les honneurs de la guerre et que les officiers pourront conserver leur sabre. A plusieurs reprises, ils demandent :

— Où est le général qui commande le fort ?

Le commandant Speesen a beau leur assurer qu'il n'y a pas de général dans le fort et qu'il est, lui, le seul commandant responsable qui a dirigé la défense de l'ouvrage, ils ne veulent rien en croire. C'est que Speesen est un tout jeune officier que quinze jours de veilles, de fatigues et d'émotions n'ont nullement abattu.

Lorsque les morts furent retirés des décombres et déposés les uns à côté des autres, le colonel allemand commandant le 76^e régiment d'infanterie, fit approcher ses soldats et leur montrant les pauvres corps inanimés :

— Ces hommes, dit-il, ont fait leur devoir. Ils sont morts pour leur pays : ce sont des héros. Prenez exemple sur eux.

— Gewehr über ! Portez armes !

Scène touchante : dans ce décor de catastrophe, les feldgrauen saluent leurs glorieux vaincus.

« Sous la conduite d'un chef actif, vigilant et connaissant admirablement le terrain qu'il défendait, le fort de Pontisse avait dignement et complètement rempli son rôle depuis le 5 août », lit-on dans la relation allemande.

Après la guerre, le fort de Pontisse fut cité aux ordres du jour des armées belge et française.

Dans son rapport officiel, le commandant Speesen a tenu à rendre hommage à ses collaborateurs, particulièrement au capitaine-commandant de réserve Mahy attaché aux services de la Fonderie des canons et qui, sa mission terminée à cet établissement, était venu se mettre à sa disposition; aux sous-lieutenants Van Roy, Van Hooren et Couvreur qui rivalisèrent « de dévouement, de savoir, de sang-froid et se signalèrent par leur mépris du danger et de la mort. »

Tous les hommes de Pontisse, officiers, gradés et soldats, avaient bien mérité de la patrie.

VII.

La tragique mise hors combat du fort de Chaudfontaine

Les hommes de la garnison avaient beaucoup souffert et portaient de graves brûlures. Les coupoles étaient inutilisables et l'ouvrage était fortement endommagé...

Infanterie-Regiment Herwarth von Bittenfeld
N° 13.

Je vis les blessés qu'on avait retirés des flammes. Comme ils étaient affreusement défigurés !
Wie Lüttich fiel.

Juché au sommet du versant nord de la vallée de la Vesdre, à une altitude de 210 mètres, le fort de Chaudfontaine semble placé dans d'excellentes conditions topographiques pour interdire à l'ennemi l'accès de son rayon d'action. Cependant il n'en est rien. Au contraire, l'observation est ici rendue particulièrement difficile par les nombreuses dépressions — constituant autant de zones non battues — qui entourent l'ouvrage au sud, à l'est et à l'ouest, ainsi que par le bois de la Rochette qui lui coupe la vue du côté du nord.

« Pour observer avantageusement le terrain, écrit un ancien soldat du fort, il aurait fallu un soldat derrière chaque buisson ou... une escadrille d'avions. »

Chaudfontaine est un petit fort. Effectif de la garnison : 380 hommes. Officiers : capitaine-commandant Namèche, commandant du fort; lieutenant Duquesne,

commandant de l'artillerie; sous-lieutenant Nicolet, adjoint; lieutenant Rousseau, commandant de l'infanterie.

Dès la mobilisation, chefs et soldats font preuve d'entraînement, de dévouement et de cran. On prévoit une résistance implacable et sans merci.

Dans l'après-midi du 4 août, le fort tire ses premiers coups sur les patrouilles de cavalerie ennemie qui viennent de faire leur apparition dans la région. Le lendemain, ses observateurs ont la bonne fortune de repérer la 11^e brigade allemande au moment où elle atteint le village de Forêt.

« Le premier coup, avec les données du P.R. (point repéré), fut tiré avec la coupole de 12 c. droite. Ce fut parfait ! Il y eut un sauf-qui-peut général. Toutes nos pièces servant à la défense éloignée entrèrent immédiatement en action. Ah ! quel joli spectacle que celui-là ! Nos coups tombaient comme par enchantement sur la grand'route, dans les prairies, dans les champs avoisinants, dans le parc; les déviations observées semblaient avoir été calculées tellement chaque coup portait. Ce vacarme éveilla bientôt l'attention de Fléron qui, par un feu d'enfilade, nous aida efficacement ; et, mieux placé que nos postes, dénicha une batterie en construction qui fut vite détruite. » (Spectator)

Le 7 août, la 11^e brigade retombe sous le feu de Chaudfontaine à l'entrée de Romsée et son artillerie est rudement malmenée : 1 mort, 14 blessés, 30 chevaux tués et une pièce démolie restent sur le terrain. C'est ce jour-là également que le fort reçoit le baptême du feu. Les premiers dégâts sont insignifiants. Toutefois, un coup de plein-fouet au renfort d'embrasure de la coupole de 15 c., blesse trois hommes et avarie la pièce.

Pendant les journées qui suivirent, Chaudfontaine ne connut par la démoralisante torpeur de l'inaction. En liaison suivie avec le fort d'Embourg, qui domine le versant opposé, entouré à l'est de troupes allemandes et à l'ouest de deux bataillons belges n'ayant pas battu en retraite, il participe aux alertes et à l'animation dont l'intervalle Chaudfontaine-Embourg sera le théâtre jusqu'au 13 août. Ses interventions tiennent l'ennemi à distance et assurent la protection des unités belges qui n'ont pas été touchées par les ordres du général Lemans et sont restées dans leur secteur.

Un observateur du fort en périlleuse posture.

Chaudfontaine avait deux postes d'observation. L'un installé au plateau 230 et destiné à surveiller la vallée de la Vesdre, l'autre établi au couvent de Chèvremont. Ce dernier est malheureusement en contre-bas du plateau des Gattes qui limite ses vues du côté de Romsée, Elheure et Magnée.

Cependant l'audace des hommes à qui il est confié va lui permettre de dépister tous les mouvements de l'ennemi dans les parages dont il a la surveillance.

Le chef de poste, le comte de Ribaucourt, s'est hissé dans la tour de l'église du couvent. Une ligne téléphonique le relie au bureau de tir du fort. Au début, tout alla bien, mais le jeu devait bientôt se gâter.

« Pendant quatre ou cinq jours, écrit le comte de Ribaucourt, je vécus dans cette flèche en compagnie d'un sous-officier. Deux fois une patrouille belge vint nous visiter. Le reste du temps, c'étaient les Allemands qui

rôdaient autour de nous. Un jour, douze hommes d'infanterie allemande consacrèrent une demi-journée à inspecter l'abbaye pour voir si aucun soldat belge ne s'y cachait.

« Le 11 août, cependant, je constatai que l'abbaye et surtout l'église étaient devenues l'objectif de l'ennemi. Après trois ou quatre coups de réglage, un premier obus vint atteindre le toit de l'église et bientôt les salves se succédèrent rapidement. Je fus contraint de grimper dans le clocher qui échappait aux coups. J'y restai aussi longtemps qu'il me fut possible de donner des indications utiles. Pendant deux heures, les projectiles plurent sur l'abbaye. Finalement, le clocher lui-même fut atteint. Un brisant éclata dans la charpente au-dessus de ma tête, m'enleva mon bonnet de police et brisa le téléphone que j'avais devant moi. Presque enseveli sous les monceaux d'ardoises et de bois, je fus comme assommé par la violence du coup et je crus ma dernière heure arrivée. Seulement alors je songai à ma position tragique et, me retournant, j'aperçus le toit du chœur en feu. Il était temps de me sauver. En descendant, je remarquai que j'étais légèrement blessé au genou, une large écorchure superficielle. Je rassemblai ce qui me restait d'énergie, je dégringolai rapidement au travers des débris qui tombaient de toutes parts, je me dirigeai vers les caves que les Pères, les jours précédents, avaient aménagées en abris. »

A peine les observateurs ont-ils regagné le fort qu'une patrouille d'infanterie ramène quatre prisonniers : un officier, un sous-officier et deux soldats qui, dans une auto portant le drapeau de la croix rouge, tentaient de franchir l'intervalle, tous les quatre étaient armés. Après interrogatoire, on les enferme dans les cachots du fort.

Ce 11 août, Chaudfontaine subit un bombardement à revers d'environ une heure. « Un sifflement dans l'air puis « boum », l'orage éclata à nouveau, écrit, sous le pseudonyme de « Spectator », un ancien sous-officier du fort. Ça ne devait plus être du 105 ! Ce premier coup tomba fortement sur notre droite, vers le mamelon 183. Un second coup, toujours sur notre droite, était tombé dans la vallée; nous apprîmes plus tard qu'il avait manqué le bataillon de l'intervalle. Un troisième coup vint tomber à une bonne centaine de mètres du fort. Ces coups nous étaient donc destinés puisqu'ils se rapprochaient méthodiquement. En effet, le quatrième, c'était à peu près cela ! Puis le tonnerre gronda; insensiblement le tir devenait plus précis. Nous étions bombardés par du 210 c. Ma foi, ce n'était plus pour rire; mais où diable cette sacrée batterie était-elle installée ? »

Le commandant Namèche réussit à la découvrir : elle est installée en plein dans l'agglomération de Chênée, à environ 2800 m. du fort, malheureusement il est difficile de la contrebattre sans massacrer des civils. Les dégâts qu'elle occasionne ne sont d'ailleurs pas bien graves.

C'est le lendemain, 12 août, que l'affaire se gâte. Quatorze obusiers de 21 c. du Schleswig-Holsteinisches Fusartillerie-Regiment N° 9, installés à Trooz, deux obusiers de 28 c., postés à Fraipont, et d'autres batteries de calibre moyen, le prennent comme cible et s'acharnent à défoncer sa dure carapace de béton.

D'heure en heure, les hurlements de l'ouragan qui s'est déchaîné sur le fort, s'enflent, s'exaspèrent et remplissent le cœur des hommes de sinistres pressentiments. Impression décevante : on sent que jamais on ne parviendra à

museler toutes ces batteries qui viennent de révéler leur présence autour de l'ouvrage. Il va donc falloir encaisser des coups sans riposter ?

L'ennemi frappe fort et juste. Sur les murs, sur les voûtes, sur les coupoles, les bolides d'acier cognent avec fureur.

Premières atteintes : une coupole de 5 c. 7 du saillant II est hors de service; la grille du tambour est arrachée et déchiquetée; les blindages des locaux d'habitation sont défoncés.

Tout à coup, les lampes s'éteignent dans tous les locaux. Panne de lumière. Des débris de béton ont obstrué la cheminée de la salle des machines. Cet incident révèle aux hommes la précision et l'efficacité du frénétique martèlement qui fait vibrer l'ouvrage jusque dans ses fondements.

Mais voici un autre indice d'insécurité : la pénétration lente et sûre des fumées et des gaz jusqu'au cœur du vaste souterrain où l'on se croyait si bien à l'abri...

La garnison cependant ne donne nul signe d'inquiétude ou d'abatement. Pour dissiper l'impression d'impuissance qui pourrait gagner ses hommes, le commandant Namèche fait tirer avec les grosses pièces sur des emplacements probables.

L'historique du Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie Regiment N^o 9 signale que le 1^{er} bataillon qui bombardait Chaudfontaine « subit le 12 août le premier feu ennemi. »

Lorsque vint le soir, les Allemands interrompirent leurs tirs. Aussitôt, des dispositions sont prises pour enrayer

un assaut éventuel. Comme la coupole de 5 c. 7 du saillant II ne fonctionne plus, on la remplace par deux mitrailleuses que le commandant a fait demander au bataillon de l'intervalle.

Pendant que les fantassins attendent l'ennemi sur le terre-plein, à l'intérieur, des équipes de travailleurs remettent en état les organes de défense que le bombardement a atteints. A deux heures du matin, la lumière réapparaît dans le fort, le surveillant du service du génie et ses hommes ont réussi, au prix d'efforts surhumains, à déboucher la cheminée de la salle des machines.

A l'aube du 13, Chaudfontaine ayant pansé ses plaies est de nouveau paré pour la bataille. Quels qu'en soient les surprises et les imprévus, la garnison, admirable de sang-froid et de stoïcisme, est prête à tout supporter pour être à la hauteur de sa lourde tâche. Conscients de leurs responsabilités, chefs et soldats attendent, avec une émouvante fermeté d'âme, que s'élève de nouveau le chant de mort des obusiers allemands.

Il ne tarde guère. A 4 heures, les premiers sifflements des 21 c. déchirent l'air. Zûûûûm... Ping.... Boum..... Comme si un invisible chef d'orchestre avait donné le signal, aussitôt toutes les voix démentes qui s'étaient tuées pendant la nuit, montèrent du fond des combes et des vallées lointaines, faisant trembler ciel et terre.

Au sommet de son promontoire, Chaudfontaine disparaît sous de lourds tourbillons de fumée grise zébrée d'éclairs. Les soldats des deux bataillons restés dans l'intervalle, regardent avec curiosité ces nuages qui s'effilochent, se dissipent, se reforment. N'était le crépitement des

explosions, on croirait que le fort a pris feu. Ce qui les étonne c'est la précision des tirs ennemis; car aucun Allemand n'est en vue et les pièces qui participent au bombardement semblent tirer de très loin.

Au fort, la confiance règne. Malgré quelques fissures, voûtes et murs tiennent. Quant aux coupoles, elles n'ont pas trop souffert. Vers 8 heures cependant, on s'aperçoit que les segments des cuirasses se disjoignent.

Mais ce qui inquiète surtout les officiers, c'est le danger d'asphyxie. A mesure que les heures passent, il se précise, s'aggrave. L'aération des locaux est presque nulle et l'on ne dispose d'aucun moyen pour refouler les gaz qui, par toutes les fissures et surtout par la poterne d'entrée, s'infiltrèrent dans les galeries souterraines.

« Les Allemands semblaient de préférence en vouloir aux bâtiments d'entrée, sachant d'ailleurs très bien que c'était là le point faible de l'ouvrage, écrit le sous-officier précédemment cité. En effet, tout projectile tombant dans les environs de la poterne d'escarpe, dégageait un gaz jaunâtre, suffocant, qui s'engouffrait par la poterne et remplissait tout le fort, jusqu'au massif central, menaçant d'une asphyxie lente les enterrés vivants que nous étions. »

Cependant, peu à peu, la carcasse du fort se délabrait. Sous les coups répétés des 21 c. et des 28 c., le béton des superstructures volait en éclats; des entonnoirs de plus de 1 m. 50 de profondeur s'y creusaient.

Le fort saute.

Après quatre heures de martèlement ininterrompu, l'oreille des hommes s'est familiarisée avec la cadence du tintamarre qui gronde sur leur tête. Mais, tout à coup, qu'est-ce ? Le rythme du bombardement se brise... un coup sourd... et une terrifiante déflagration emplit le fort de feu et de fumée.

Une catastrophe... Que s'est-il passé ? Un obus de 28 c. a-t-il défoncé la poterne en capitale conduisant au front de tête ou la flamme d'une explosion extérieure a-t-elle pénétré à l'intérieur de la coupole de 21 c. enflammant les charges de poudre qui s'y trouvaient ?

Quoi qu'il en soit, charges de poudre, obus et autres munitions placés dans cette coupole et dans le magasin adjacent, éclatent dans un épouvantable éparpillement de feu et de mitraille. Sous cette poussée volcanique, la lourde cuirasse de la tourelle est arrachée et déplacée de plus d'un mètre. Tout ce qui est à l'intérieur est détruit et pulvérisé. Les hommes qui étaient assis, accroupis ou debout à proximité, sont foudroyés et affreusement défigurés.

Même dans les locaux les plus éloignés de l'explosion, on en a violemment senti le contre-coup. Tous les carreaux des bâtiments d'entrée sont émiettés. Le commandant Namêche, qui se trouvait dans la poterne d'accès au massif central, est renversé et blessé. La force du déplacement d'air est telle que les soldats de service dans les coffres flanquants sont projetés contre les parois de leur réduit. Quant au personnel des coupoles de 5 c. 7, il a la retraite coupée par les caisses de munitions, étagées

sur les escaliers et qui ont dégringolé les unes sur les autres.

Le centre de l'ouvrage est devenu un brasier horrifant, La première flamme qui a jailli en a allumé d'autres qui illuminent sinistrement les longs couloirs plongés dans l'obscurité par l'extinction de toutes les lumières. Immédiatement après, plusieurs explosions alternent leurs craquements. Des munitions rangées et entassées dans les galeries sautent les unes après les autres.

Vision d'enfer ! Tout craque, tout flambe, tout s'abîme dans le feu, la fumée, les débris d'acier et de béton. Les lueurs rouges des déflagrations courent jusqu'aux extrémités de l'immense labyrinthe, soulèvent les hommes de terre, les renversent, les culbutent pêle-mêle et les brûlent atrocement.

Bientôt le fort s'emplit d'une fumée opaque et suffocante. On ne voit plus. Affolés, les survivants de la catastrophe se ruent vers les issues, mais les ténèbres qui règnent partout les aveuglent et les désorientent. Dans les couloirs enfumés, des ombres se traînent, errent, tâtonnent.

Des cris s'élèvent : « Au secours ! A l'aide ! ». Perdus dans les tourbillons fuligineux, des blessés poussent des clameurs déchirantes. Leur voix se perd dans le vacarme du bombardement et le fracas des explosions.

Chaufontaine avait dans ses magasins à munitions environ 2000 obus pour grosses coupes, 13000 projectiles pour canons de 5 c. 7, 400 grenades à main et 200000 cartouches pour fusil. Une grande partie de ces munitions ayant été amenées à pied d'œuvre à proximité des coupes, leur éclatement durera plus d'une demi-heure.

C'est l'incendie maintenant qui fait rage dans les locaux et les couloirs bouleversés par les détonations. Le feu gagne les boiseries des étagères, les caisses remplies de projectiles, les literies, les effets d'habillement. Une chaleur atroce se dégage de ce brasier rougeoyant.

Postés dans le parc du château de Rochette, les observateurs allemands ont bien aperçu une épaisse colonne de fumée noire au-dessus du fort, mais ils ne se doutent pas de la catastrophe dont Chaudfontaine vient d'être victime. Aussi, sur l'ouvrage rempli de cadavres et d'agonisants, les obusiers lourds continuent à frapper à coups redoublés.

Rien ne saurait rendre l'horreur des scènes qui se déroulent sous la carapace crevée de la forteresse souterraine. De toutes ses fissures et de toutes ses brèches, la fumée s'échappe comme d'une mine en feu. Voici qu'apparaissent, échevelés, le regard fou, gesticulant comme des déments, les premiers rescapés. Les uns se trouvaient à l'entrée de la galerie centrale; d'autres sont sortis par les portes de retraite des coffres flanquants. « Quant à ceux du bureau de tir, raconte un témoin oculaire, ensevelis sous les tapis du local, enchevêtrés dans les tables et les bancs renversés, ils parvinrent, après bien des efforts, à ouvrir les portes et, à tâtons, enjambant tués et blessés, arrivèrent tant bien que mal à l'escalier du massif central pour rouler, suffoqués, vers le bas. »

Comme le bombardement continuait, au dehors on courait le risque de se faire écharper par les obus allemands. Il fallait au plus vite organiser les secours et arracher à la mort les malheureux blessés restés dans la fournaise. Mais comment pénétrer dans ce brasier ? On

entendait toujours le crépitement des munitions qui explosaient, étouffant les appels angoissés des blessés.

Environ deux cents hommes, tués, blessés et quelques-uns indemnes mais presque asphyxiés par la fumée, gisaient dans l'immense souterrain rongé par les flammes.

« Une bourrasque brûlante et terrible nous terrassa, raconte le brigadier Ch. L... Des débris de béton et de ferraille tombaient sur les blessés, des cris d'angoisse et de douleur se faisaient entendre de tous côtés, tandis que des obus et des caisses de cartouches continuaient à exploser !

Quant à moi, j'étais gravement atteint; mes mains surtout me faisaient beaucoup souffrir : elles étaient presque entièrement déchiquetées. Je parvins cependant à me relever et, croisant mes bras sur mon visage pour le protéger, je pus traverser le brasier pour me diriger vers la sortie.

Sur ce parcours, je trébuchai sur les corps de camarades. Quelques-uns vivaient encore et poussaient des gémissements de douleur, mais je ne pouvais les secourir.

Quand je parvins à l'infirmerie, tous les lits étaient déjà occupés et sur les draps blancs, on voyait les figures noircies par la poudre et tuméfiées par d'atroces brûlures; tous ces visages étaient méconnaissables !

Ceux des nôtres qui étaient encore valides s'efforçaient de secourir les blessés et de les emmener à notre médecin militaire et au docteur Boden qui le secondait avec ses infirmiers. Tous firent preuve d'un merveilleux dévouement.

Malgré nos souffrances, nous étions fiers d'avoir accompli notre devoir jusqu'au bout, et c'est avec joie que nous apprîmes que la ville de Liège avait été décorée de la Légion d'honneur pour l'héroïque défense à laquelle nous avons participé. »

C'est une patrouille allemande rôdant non loin du fort qui, la première, s'aperçut du désastre provoqué par le bombardement et fit signe aux observateurs d'artillerie de cesser les tirs. Alors seulement, les deux régiments qui encerclaient l'ouvrage : l'Infanterie-Regiment Herwarth von Bittenfeld N° 13 et le Paderborner Infanterie-Regiment N° 158, s'approchèrent et le sauvetage commença.

« Sans se soucier des explosions continues de charges de poudre et de munitions, rapporte l'historique du Paderborner I.R. N° 158, la 4^e compagnie retira des casemates et des galeries du fort de nombreux blessés qui, la plupart, portaient d'affreuses brûlures. Dans ces travaux de sauvetage, le commandant de la compagnie, le lieutenant Loewen, qui tombera plus tard au fort Brimont, se distingua par son extraordinaire sang-froid. »

Pendant plusieurs heures, dans les couloirs où achevaient de se consumer des restes informes, on releva des corps inertes, roussis, tuméfiés. Les gaz et les fumées rendant certains locaux inaccessibles, quelques blessés durent être retirés par la brèche de la coupole de 21 c. qui était décoiffée. Le sauvetage du maréchal des logis S... fut particulièrement dramatique.

« Je me trouvais à l'entrée de la coupole de 21 en compagnie de fantassins venus là pour se mettre en sûreté, raconte-t-il.

Nous étions assis sur des agrès de manœuvre; les ventilateurs étant insuffisants pour refouler les gaz, nous étions tous indisposés, à demi asphyxiés.

Tout à coup, à une distance de huit à dix mètres de l'endroit où je me trouvais, un obus perça la voûte de la galerie. Je vis une grande flamme et une ouverture dans le béton. Je fus littéralement soulevé et projeté sans connaissance sur le sol.

Revenu à moi, je me vis entouré de débris de toutes sortes; des camarades râlaient, gémissaient, hurlaient, demandaient d'être achevés. D'autres invoquaient Dieu, réclamaient leur mère, leur épouse, leurs enfants.

Deux cents hommes environ se trouvaient là, blessés, brûlés horriblement.

Aux cris déchirants, aux plaintes, aux râles des mourants se mêlaient des explosions; le crépitement des cartouches me faisait supposer que l'ennemi était là, alors que les détonations provenaient des munitions qui explosaient dans le fort.

Revenu à moi, après un temps qu'il m'était impossible de déterminer, je constatai qu'un bloc de béton détaché menaçait de m'écraser. En faisant des efforts surhumains, — j'avais la figure et les mains atrocement brûlées — je me levai, escaladai le bloc de béton et avançai à tâtons.

Je me souviens d'avoir heurté alors un corps inerte.

Arrivé au coin de la galerie, je me sentis pris par le bras. Je demandai : « Qui es-tu ? » — « Le brigadier Maesen », me répondit une voix faible.

Les gaz devenaient de plus en plus insupportables. Le pauvre brigadier me demanda à boire. De ma main gauche, la moins atteinte, je voulus prendre ma gourde. Hélas ! elle ne pendait plus à mon côté : la banderole qui la soutenait avait été brûlée !

Désespéré, le brigadier me demanda si j'avais encore ma carabine.

Comme je manifestais de l'étonnement de lui entendre poser cette question, il ajouta : « Si tu la possédais, nous pourrions au moins nous achever ! »

Sur ma réponse négative, il m'engagea à le suivre et il s'en alla dans l'obscurité, titubant dans les décombres.

Je restai seul, torturé par la douleur, tandis que les gaz m'étouffaient. Dans un dernier effort, je retournai à mon poste où j'allai me coucher au fond de ce qui restait de la coupole.

Là, je m'évanouis de nouveau. Mais la coupole étant fortement ébréchée, l'air du dehors me permit de respirer plus librement, et je repris connaissance. Je fus pris alors de vomissements. De temps en temps, j'implorais des secours et, après un certain temps, je perçus une voix qui criait :

- Y a-t-il quelqu'un ?
- Oui, répondis-je, je suis S...
- On va te secourir.

Peu après, j'entendis : « Kamarades ! Kamarades ! » Les Allemands étaient là.

De l'œil droit, je voyais encore un peu. On laissa descendre une corde terminée par un étrier dans lequel j'introduisis un pied, et ce, après un effort douloureux. La

corde se tendit, on me souleva : mes mains lâchèrent prise et je retombai.

De nouveaux appels me parvinrent. On me cria d'entourer mon corps avec la corde. J'y parvins et l'on me hissa au jour. »

Soixante tués et plus de cent blessés tel fut le douloureux tribut que Chaudfontaine paya à la cause sacrée pour laquelle la Belgique allait consentir tant de sacrifices.

Les Allemands eux-mêmes furent impressionnés par l'aspect désolé du fort après la catastrophe. L'un d'eux, Dechant Christ, écrit : « ...Au pied de la colline, on nous informa de la catastrophe; vite nous nous rendîmes en auto sur les lieux. Je vis les blessés que l'on avait retirés des flammes. Comme ils étaient affreusement défigurés ! Figure et mains ne formaient qu'une masse noire tuméfiée. Gémissant de douleur, les vêtements en lambeaux, on les transportait devant nous. Et maintenant l'aspect du théâtre de la catastrophe ! Avec une très grande prévenance, le Hauptmann nous autorisa à entrer dans le fort. Lui-même marchait devant, une lanterne allumée à la main. Une suffocante odeur de brûlé nous prit aux narines. A peine pouvions-nous respirer. Ici se consumaient des poutres carbonisées et des lambeaux de vêtements. Nous gravîmes un grand escalier en pierre qui était couvert de débris brûlés.

Tout à coup un rayon de lumière glisse sur une masse noire, boursouflée, couchée sur le sol. Une face de mort affreusement défigurée, brûlée et comme couverte de sang caillé, nous regarde en grimaçant. La première victime. Les bras étendus au loin, comme pour appeler à l'aide, elle gît là. Un cadavre carbonisé; les vêtements pendent en lambeaux tout autour de lui.

Les cartouches, en bandes, ont été déchargées par la chaleur et elles sont répandues sur le sol. Ça et là, une balle éclate encore. Derrière ce premier cadavre qui avait été projeté le plus loin par l'explosion, étaient étendus des corps et des corps, la figure couverte de sang, les cheveux brûlés, le buste carbonisé. Ça et là une alliance brillait encore à une main brûlée et ensanglantée.... Un père capucin m'avait déjà précédé, qui, au mépris de la mort, s'était élancé dans les locaux en feu pour secourir les mourants. Maintenant il n'y avait plus que des morts dans le fort... » (Wie Lüttich fiel)

Environ deux cents hommes hors combat, la plus grande partie des munitions détruites, les coupoles inutilisables, comment le fort aurait-il pu continuer à résister dans ces conditions ? C'était une impossibilité absolue, d'autant plus que pour dégager les blessés et leur prodiguer les premiers soins, il avait fallu — l'infirmerie étant bondée — ouvrir les grilles.

Pour ne pas être capturés, plusieurs hommes, légèrement blessés à la figure et aux mains, s'étaient enfuis avant l'arrivée de l'ennemi. Ils rejoindront l'armée belge quelques jours plus tard.

Dans son ouvrage « La Guerre de Forteresse 1914-1918 », le colonel suisse Rebold prend prétexte de ce fait pour écrire : « Après l'explosion, la garnison a carrément abandonné le fort. » Voilà comment on écrit l'histoire !

Parce que leur résistance fut marquée du plus bel esprit de sacrifice, parce qu'ils ont stoïquement supporté leur cruel destin, les défenseurs de Chaudfontaine sont à citer parmi les plus vaillants de « Ceux de Liège. »

VIII.

Le fort d'Embourg, le plus proche voisin de Chaufontaine, s'affale à son tour

L'intérieur du fort était rempli de fumée, de gaz et de poussière lorsque nous y pénétrâmes et l'on ne pouvait avancer que péniblement parmi les débris et les murs écroulés.

von Bieberstein.

Pour les artilleurs allemands, ce début de campagne présente les agréments d'un jeu passionnant. Non seulement d'excellentes conditions météorologiques — absence de brume et de vent — facilitent l'observation et le réglage des tirs, mais la puissance de leur matériel et sa supériorité, en portée et en efficacité, sur celui de l'adversaire, leur permettent de se placer hors d'atteinte.

Aucun risque. Et quel plaisir d'éprouver sur des objectifs ennemis, fixes, immuables, la force destructive de ces pièces lourdes dont l'Allemagne est si abondamment pourvue !

Un vrai jeu de massacre... Les observateurs se postent à quelques centaines de mètres du fort à bombarder et règlent les coups tout comme au polygone.

Ceux qui observent et dirigent la destruction du fort d'Embourg sont particulièrement bien placés. Ils se sont hissés sous la toiture d'un immeuble très élevé situé à la

lisière nord de Beaufays, non loin de l'ouvrage. De là-haut, on découvre les superstructures de l'invisible forteresse. Voici, recouvert d'une couche de goudron, le dôme du massif central. A la jumelle, on y distingue très nettement le dos arrondi des grosses coupoles. Le tracé du fort est trapézoïdal : dans chaque angle, se démarque, par un léger relief, la calotte des petites coupoles de 5 c. 7.

Les quatre batteries de 21 c. dont les observateurs règlent le tir sont en position près de Thier des Forges à plusieurs kilomètres de Beaufays. Séparés par des espacements assez courts, les seize obusiers sont bien dissimulés à l'orée d'un bois, loin de tous les regards indiscrets. Un long fil téléphonique, déroulé à travers bois et champs, et gardé par de nombreuses sentinelles, maintient en contact observateurs et artilleurs.

Chargé d'enlever les forts de Chaudfontaine et d'Embourg, le général von dem Borne, commandant le VII^e corps, a hâte de mettre fin à la résistance de ce dernier ouvrage qui barre une des principales entrées de la ville. S'il ne capitule pas à la fin de la journée du 13, on tentera de s'en emparer de vive force.

Le tir des obusiers est réglé en vue de cette attaque. Il s'agit de bombarder le fort jusqu'à ce qu'il soit « sturmreif » c'est-à-dire « mûr pour l'assaut ». C'est donc sur les organes destinés à la défense rapprochée que s'acharnent les pièces de gros calibre. Les petites coupoles des saillants I et II sont particulièrement visées.

Les obus mènent autour d'elles une infernale sarabande, arrachant, émiettant peu à peu l'anneau de béton qui les entoure et les protège. Après chaque coup, les observateurs ennemis aperçoivent nettement la nouvelle morsure du projectile dans la dure carapace de l'ouvrage.

L'activité d'Embourg.

Il est 3 h. 30. Depuis une demi-heure, Embourg ne donne plus le moindre signe de vie. Ses canons semblent muselés. Mauvais présage que ce silence.

Du 5 au 13, pendant huit jours, le fort a été en alerte de bataille continue, éparpillant obus et shrapnels sur les routes de son rayon d'action. Comme il était en communication téléphonique avec Chaudfontaine, les deux ouvrages se sont renseignés mutuellement et se sont prêté une aide efficace.

Le 5 août, Embourg arrête les premières patrouilles ennemies qui se sont aventurées dans le bois d'Oblusteine. Pendant la soirée, il coopère avec Flémalle au dégagement du fort de Boncelles et, au cours de la nuit, contribue par ses vigoureuses interventions au refoulement de la division von Hülsen qui attaque dans l'intervalle Ourthe-Meuse.

En douze heures, il avait tiré environ 1000 shrapnels de gros calibre. Or l'approvisionnement de projectiles est de 500 coups par pièce ! Un tel début promettait. Par ses initiatives promptes et opportunes, le commandant Bovier venait de se révéler chef de grande classe.

Les jours suivants, la garnison eut la réconfortante impression d'imposer sa loi à l'ennemi. A toute heure, les rugissements des grosses pièces résonnaient longuement sous les épaisses voûtes de béton. De toutes parts, affluaient des renseignements sur les mouvements des envahisseurs. Chaudfontaine téléphonait, des patrouilleurs rentraient,

les observateurs intérieurs et extérieurs transmettaient leurs messages :

— Rassemblement d'infanterie au nord-est du carrefour de Beaufays...

— Batterie ennemie dans le bois de St-André....

— Troupe de cavalerie en stationnement au carrefour de Haie des Chênes.

Et le fort tire, tire... Ses obus sillonnent le grand ciel bleu de leurs crissantes trajectoires et vont rappeler aux Allemands qu'ils ne sont pas encore maîtres de la terre qu'ils foulent.

A l'intérieur, atmosphère d'activité trépidante. L'installation des téléphones haut-parleurs n'étant pas achevée et les téléphones Siemens et Haske n'ayant pas assez de résonance pour dominer les bruits de la canonnade, ce sont des messagers qui portent les ordres du bureau de tir aux différentes coupoles. A leur passage, les hommes en repos les interpellent, les questionnent :

— Sur quoi va-t-on tirer ?

— Approchent-ils ? Les verra-t-on bientôt de près ?

Nul ne doute d'une résistance prolongée et surtout victorieuse. On sait d'ailleurs que le commandant Bovier n'est pas homme à faillir. Il a, de son côté, la même opinion de ses collaborateurs et de ses soldats.

Cependant, peu à peu, l'ennemi s'enhardit et se montre aux abords mêmes d'Embourg. Il se dissimule dans les fonds et les zones non battues. Le 10 août, à l'aube, une colonne de transports venant de Beaufays, s'avance tout droit vers le fort. Les observateurs aux aguets ont

peine à en croire leurs yeux : le convoi est en plein dans le champ de tir des petites et des grosses coupoles. Les artilleurs prévenus le laissent encore approcher un peu... puis brusquement du feu jaillit de l'embrasure des coupoles, des craquements troublent la quiétude matinale, la mort se dresse devant les Allemands égarés dans cette zone interdite.

Des souffles d'une violence inouïe ont culbuté hommes, chevaux, voitures. Sur la paisible route, tout a été balayé par la tornade. De nombreux soldats restent étendus parmi les débris de toute nature, d'autres fuient éperdument, quelques-uns accourent, les bras levés, vers le fort.

Le commandant Bovier envoie ses infirmiers relever les blessés. Huit allemands, grièvement atteints, sont aussitôt transportés à l'infirmerie. Les tués, au nombre de six, sont déposés sur l'accotement. Une dizaine de chevaux morts et blessés, plusieurs véhicules renversés encombrant et obstruent la route.

Les journées du 11 et du 12 août sont marquées par une action non moins efficace contre des détachements ou des rassemblements ennemis. Les bois de St-André, de la Rochette, le Comte, d'Oblusteine, la vallée de la Vesdre, le fond des Cris et de multiples emplacements probables de batteries, sont tour à tour battus par les grosses pièces. Toute cette activité entretient parmi la garnison les illusions des premiers jours.

Tirs de destruction.

Le 12, cependant, on sent que le terrible jeu de la guerre va prendre une autre tournure. L'ennemi à présent frappe aussi. Il frappe à grands coups sur les cuirasses métalliques, sur les voûtes, sur toute la carapace du fort. Et ses coups se suivent, précis, réguliers, implacables.

Les heures succèdent aux heures, l'obsédant martèlement ne cesse pas. Où sont les batteries qui font si grande débauche de munitions ? Comment les découvrir ? Le fort est investi et les patrouilles ne passent plus. Mauvaise affaire. Objectif immuable, Embourg ne peut se déplacer pour se mettre à l'abri des coups de l'assaillant qui, lui, peut très rapidement changer d'emplacement ses batteries repérées.

Après dix heures de bombardement, des fissures apparaissent dans les voûtes. Quant aux coupoles, elles n'offrent plus aucune sécurité, aussi leur personnel ne les occupe que pour les tirs à exécuter.

Pendant la nuit, les coups de tonnerre dont les hommes ont les oreilles rabattues, s'espacent.

A l'aube de la journée du 13, le vacarme recommence de plus belle. Ici, on ne perçoit pas le crépitement rageur des canons de campagne mais le sourd halètement des obusiers de 21 c.

De leur poste de Beaufays, les observateurs allemands continuent à régler le tir de façon à démolir les coupoles de 5 c. 7 servant à la défense rapprochée, particulièrement celles des saillants I et II. Les obus les encerclent de leurs

jets de feu et de mitraille, rongent leur anneau de béton et les dénudent insensiblement.

A 9 heures, le lieutenant Raupach du « Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie-Regiment N° 9 », accompagné d'un sous-officier et d'un trompette, se présente comme parlementaire au fort, mais le commandant Bovier refuse de le recevoir.

Dès que Chaudfontaine fut tombé, les obusiers qui le bombardaient concentrèrent leurs feux sur Embourg.

Le fort ne donne plus signe de vie. Tous ses moyens d'action sont-ils paralysés ? Non. A 3 heures, en effet, il se réveille et tire une vingtaine de shrapnels sur la route de Ninane à Beaufays qui est encombrée de charroi ennemi. Ce fut son dernier sursaut avant d'entrer en agonie.

La cadence du bombardement ne cesse de s'accélérer. A 3 h. 30, les observateurs ennemis poussent un cri de triomphe : sous les coups répétés des gros projectiles, la calotte d'une coupole de 5 c. 7 du saillant I a sauté de son alvéole comme le couvercle d'une gigantesque marmite et s'est retournée sur le massif. Peu de temps après, la coupole du saillant II subit le même sort : cuirasse, canon, affût sont projetés en l'air comme sous la pression d'une violente poussée interne.

Voilà qui va permettre à l'ennemi de tenter l'assaut de l'ouvrage.

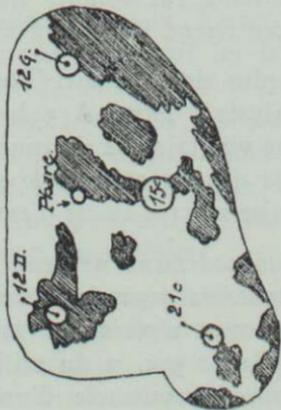
Cependant à l'intérieur, la situation s'aggrave d'heure en heure. Le personnel a définitivement abandonné les grosses coupoles. Par suite du déplacement des avant-cuirasses, celles-ci sont calées et, de ce fait, inutilisables.

Fort d'EMBOURG.

destructions occasionnées
par le bombardement.

⊙ St. IV.

⊙ St. I.



⊙ St. III.

⊙ St. II.

Contrescarpe du front de gorge.



Tous les locaux de la périphérie sont également évacués. Les gros obus y font d'impressionnants ravages. Réduite à l'impuissance, la garnison s'est massée dans la galerie centrale qui paraît être l'endroit le mieux protégé, en effet une voûte de plus de trois mètres d'épaisseur la recouvre. Mais sous les incessants coups de pilon qui l'ébranlent voici qu'elle se lézarde en tous sens.

Un autre grave sujet de préoccupation pour les officiers, c'est le manque d'eau. Le fort recevait l'eau alimentaire par une conduite venant de Beaufays, or la conduite est coupée et les citernes crevassées sont à sec.

Vers 6 heures, des débris de béton commencent à tomber de la voûte étoilée de la galerie centrale. Le danger d'effondrement de la masse bétonnée devient obsédant comme un mauvais rêve. « Le moral du personnel a été très bon pendant toute la durée du bombardement, écrit le commandant Bovier, toutefois sur la fin lorsque des morceaux de béton sont tombés de la voûte de la galerie centrale, les hommes étaient tant soit peu anxieux. »

Tandis que toute la garnison, officiers, gradés et soldats, se rendent compte que la fin de leur résistance n'est plus qu'une question d'heure, les Allemands prennent leurs dispositions pour s'emparer de l'ouvrage de vive force.

C'est l' « Infanterie-Regiment Herzog Ferdinand von Braunschweig N° 57 », renforcé par une batterie du 43^e régiment d'artillerie de campagne, par une compagnie de pionniers et un escadron du 16^e uhlands, qui a reçu l'ordre de prendre Embourg d'assaut. Depuis que les

Sous les Ouragans d'acier



observateurs ont signalé la destruction des petites coupes des saillants I et II, ces unités ont été rassemblées dans le bois des Dames à l'est du fort.

« Le colonel Henrichs donna ses dernières instructions pour l'assaut, raconte von Bieberstein. L'artillerie fit une dernière décharge de toutes ses pièces et au moment même où le général se préparait à donner le signal de l'assaut, le drapeau blanc fut hissé sur le fort; il était 7 h. 30 du soir... L'intérieur du fort était rempli de fumée, de gaz et de poussière lorsque nous y pénétrâmes et l'on ne pouvait avancer que péniblement parmi les débris et les murs écroulés. »

IX.

Le bel exploit de deux bataillons belges encerclés

Il y a quinze heures que les hommes marchent presque sans manger et voilà neuf jours que la plupart n'ont pas ôté leurs bottines et qu'ils ont dormi sur la dure. Cependant malgré les dangers et les fatigues extrêmes auxquels ils ont été soumis, la bonne humeur n'a cessé de régner parmi eux.

Colonel Delrez.

Ainsi qu'on l'a vu (Cfr. « Face à l'Invasion »), pendant la nuit du 5 au 6, seul l'intervalle Chaudfontaine-Embourg ne fut pas attaqué. Large de 1800 m., il comprenait le profond encaissement de la vallée de la Vesdre. Il était défendu par le I^{er} bataillon du 34^e de ligne, qui occupait le versant de Chaudfontaine, et par le IV^e bataillon du 14^e de forteresse établi, de l'autre côté, sur le plateau d'Embourg.

A partir du 6 août, commence pour ces unités une vie d'alertes continuelles. Non seulement l'ordre de retraite du général-gouverneur ne leur parvient pas, mais les deux bataillons sont sans liaison entre eux. Celle-ci ne s'établira que dans l'après-midi du 7.

C'est au cours de cette journée également que l'on apprend l'occupation de la ville de Liège par l'ennemi. Des cavaliers gris ont même fait leur apparition à Chênée, la localité la plus proche du secteur. Quant aux patrouilles

envoyées à droite et à gauche, elles se sont heurtées partout à des détachements allemands. On est donc bel et bien encerclés...

Des mesures de précaution sont prises pour parer à toutes les attaques d'où qu'elles viennent. Le commandant du I/34 donne ordre au chef de la I/I/34 (Capitaine Delrez) de s'installer à la borne 2 de la route Chaudfontaine Liège, de s'y fortifier et de faire face à la ville.

Le capitaine Delrez s'est aussitôt mis à l'œuvre. Sous son active impulsion, des tranchées couvrantes sont construites en toute hâte. Pour édifier quelques abris blindés, il s'est procuré des tôles dans l'usine Nagelmakers toute proche.

Le capitaine Delrez est un petit homme plutôt malingre mais doué d'une prodigieuse énergie. C'est lui qui avec sa compagnie va tenir en respect jusqu'au 13 août tous les détachements ennemis qui viendront menacer les derrières du secteur.

Il ne se contente pas de se défendre : pour tromper les Allemands sur l'importance des effectifs belges restés dans l'intervalle Chaudfontaine-Embourg, nuit et jour il lance des patrouilles dans leur direction.

À toute heure, on est ainsi sur le qui-vive. Les piottes font preuve d'un allant et d'une endurance merveilleux. « Pendant huit jours et huit nuits, écrit l'un d'eux, nous ne dormîmes pas; de temps à autre, un homme vaincu par le sommeil s'endormait dans la tranchée, l'arme au poing. C'est tout au plus si, sur ces huit jours, nous avons pris chacun quelques heures de repos. Il nous est arrivé de demeurer dans la tranchée pendant plus de

trente heures consécutives, l'œil constamment aux aguets, l'oreille toujours aux écoutes, sustentés de temps à autre par de charitables paysans qui nous apportaient une tartine, un verre de bière. »

Tandis que la 1^{re} compagnie du I/34 barre la route et la vallée de la Vesdre, la 2^e occupe le parc du château Nagelmakers et la 3^e (Capitaine Bochart) est chargée de la défense du secteur compris entre le pont du chemin de fer et le tunnel n^o 2.

« Le 8 août, note le capitaine Bochart, l'occupation de la ville nous fut confirmée par les habitants de la localité et on nous annonça également que les troupes belges étaient en retraite vers Waremme. Dans ces conditions, il n'était pas douteux que l'ordre de battre en retraite ne nous avait pas touchés. »

Pendant ce temps, sur l'autre versant, les hommes du IV/14 font également bonne garde. A l'extrémité du plateau d'Embourg, il y a un endroit dénommé « Bout du monde » d'où l'on découvre le prestigieux panorama de la vallée de l'Ourthe. Les sentinelles qui y sont postées ouvrent le feu sur tous les véhicules suspects qui s'aventurent sur la route dont le large ruban gris se démarque nettement dans l'émeraude frais des prairies. Le 10 août, un officier allemand et la dame qui l'accompagnait sont ainsi abattus au passage à niveau de Colonster.

A mesure que les jours passent, la situation des deux bataillons devient de plus en plus angoissante. Tant à Chaudfontaine qu'à Embourg on sent que l'investissement se resserre, la pression ennemie se fait menaçante de toutes parts.

Depuis le 5, les troupes sont privées du ravitaillement de l'Intendance. Il a fallu se procurer des vivres sur place et dans les localités voisines : Chênée et Vaux-sous-Chèvremont. Mais à partir du 7 et du 10, l'une et l'autre sont occupées par l'ennemi. Force est d'instaurer le rationnement. Toute heure qui passe apporte de nouveaux sujets d'inquiétude.

Cependant, sur la grand'route Chaudfontaine-Liège, le capitaine Delrez et ses hommes continuent à faire bonne garde. A plusieurs reprises, des autos ennemies tentent de pénétrer dans la ville, mais, fusil en joue, les piottes surgissent et les contraignent à stopper. Les occupants sont faits prisonniers.

Un jour, une voiture blindée et masquée par une autre battant pavillon de la Croix-Rouge, ouvre le feu sur les Belges, tuant un caporal et un soldat.

« Les patrouilles, raconte le capitaine Bochart, étaient le plus souvent constituées par des hommes qui s'offraient spontanément pour en faire partie. Parmi ces volontaires, je me dois de signaler tout particulièrement le soldat Albert. Ce brave garçon qui, je crois, était originaire de Soumagne, recevait chaque jour au cantonnement la visite de son père. Un matin, il apprit que ce dernier avait été fusillé par les Allemands. Il jura de le venger et fit preuve au cours des patrouilles, auxquelles il participa à partir de ce moment, d'un courage et d'une audace extraordinaires. Certes, il fit mordre la poussière à plus d'un Allemand, malheureusement sa trop grande témérité devait lui coûter la vie. Il fut tué fort peu de temps après qu'il avait appris la triste nouvelle concernant son père. »

Les heures passent dans la fièvre des alertes et des escarmouches. « Nous avons tué ou capturé un grand nombre d'Allemands et fait un butin considérable : chevaux, automobiles, équipages etc... » raconte un ancien de la I/I/34 dans « *La Presse* » du 24 août 1914.

Le 12 août, commence le bombardement des forts de Chaudfontaine et d'Embourg. Sur les sommets des deux versants, les projectiles de 21 c. et de 28 c. explosent en grand fracas. On est pressé de tous côtés. Que faire ? Que va-t-on devenir ? Les Allemands sont devant, derrière, à gauche, à droite.... « Des colonnes entières d'Allemands défilaient de chaque côté, continue l'ancien cité plus haut. Elles ne nous inquiétaient cependant pas, se contentant d'envoyer des reconnaissances pour s'assurer de notre présence. »

Des émissaires ont été dépêchés au général Leman mais on attend en vain leur retour. « J'avais appris par un civil digne de foi — M. Rimée de Vaux-sous-Chèvremont — que le lieutenant général Leman s'était retiré au fort de Loncin, raconte le capitaine Bochart. Pour ne pas perdre de temps, je pris sur moi d'envoyer des messages au général-gouverneur. Au moment où je prenais cette décision, j'aperçus les nommés Piret et Mélot de ma compagnie qui sortaient précisément de la maison où je logeais. Comme ils me paraissaient réunir les conditions indispensables pour mener à bien la mission dont il s'agit, je les mis au courant de mes intentions et je leur demandai s'ils voulaient bien se rendre à Loncin pour aller exposer notre situation au commandant de la place et demander des ordres. Ils acceptèrent sans la moindre hésitation. »

Les deux hommes se sont aussitôt mis en civil et ont pris la direction de Liège.

Pendant toute la journée du 12, le tonnerre du bombardement fit résonner les échos de la vallée de la Vesdre. Des patrouilles envoyées vers l'avant avec mission de découvrir les batteries qui harcèlent Chaudfontaine et Embourg, sont arrêtées en cours de route par d'importantes forces ennemies.

De quelque côté qu'on se tourne, on n'aperçoit que des uniformes gris. L'espoir d'être secourus par des renforts belges ou alliés se change peu à peu en une amère déception. Cependant le moral reste intact. « Malgré tout, le moral de nos hommes demeurait excellent, écrit le capitaine Delrez. Ils ne demandaient qu'à combattre et nous devons même les retenir pour les empêcher de s'aventurer trop loin.

« Notre situation devenait de plus en plus critique. Les obus explosaient sur les massifs de Chaudfontaine et d'Embourg et parfois leurs éclats retombaient en pluie au-dessus de nous. Nous avons heureusement eu le temps de construire des abris sommaires. C'était une canonnade continue et assourdissante, ne se ralentissant ni le jour ni la nuit. Nos forts résistaient d'ailleurs merveilleusement. Mais en ce qui nous concerne, nous voyions approcher le moment où nous serions écrasés sous une avalanche de mitraille. »

La nuit du 12 au 13 se passe dans une attente anxieuse. On guette le retour des deux émissaires qui doivent rapporter de Loncin les ordres du général-gouverneur. Sans doute profiteront-ils de l'obscurité pour rejoindre le bataillon... Attente vaine. L'aube point. Une heure, deux heures, trois heures passent.... Toujours rien.

Entretemps l'artillerie ennemie s'est réveillée et, plus violents, plus drus que la veille, les coups pleuvent sur les deux forts du secteur. La vallée s'emplit de grondements lugubres annonciateurs de catastrophe.

À 8 h. 30, grand émoi parmi les piottes : ils voient dévaler du haut de la colline des soldats de Chaudfontaine. Blessés, brûlés, bouleversés, ceux-ci annoncent que le fort vient de sauter. Situation tragique : d'un moment à l'autre, des milliers d'Allemands appartenant à la 25^e brigade, vont faire irruption dans la vallée et submerger les deux bataillons belges.

Heureusement les courriers envoyés à Loncin sont rentrés. Ils ont vu le général Lemans qui leur a confié des ordres verbaux enjoignant aux deux bataillons d'atteindre Awans-Bierset pendant la nuit suivante. Les deux braves ont été longtemps retenus comme espions au fort de Bonnelles. Pour attester qu'ils avaient bien rempli leur mission, le général a apposé sa signature sur la patte de la chemise de l'un et sous la doublure de la casquette de l'autre.

Awans-Bierset est une localité située sur la rive gauche, à proximité du fort de Loncin. Pour y arriver, il faut contourner toute la partie sud de la position, traverser l'Ourthe et la Meuse, évoluer dans la région occupée par le X^e corps allemand et la 9^e division de cavalerie. Une telle randonnée à travers les masses ennemies qui encombrant Liège et les environs serait déjà bien périlleuse pendant la nuit, mais en plein jour n'est-ce pas folie de la tenter ?

Cependant il ne peut être question d'attendre la nuit, car voici que là-haut au sommet du fort de Chaudfontaine se meuvent des silhouettes de soldats allemands.

Pour rassurer leurs hommes, les officiers qui les ont reconnus grâce à leurs jumelles, déclarent que ce sont des artilleurs de Chaudfontaine examinant les dégâts du bombardement.

Plus une minute à perdre. Vite, sac au dos ! Le commandant Cleirens a donné l'ordre suivant : « Chaque compagnie rejoindra Awans-Bierset par ses propres moyens. »

Mais réussira-t-on à se dégager ? La 3^e compagnie qui se trouve sur le pont du chemin de fer d'Aix-la-Chapelle est presque nez à nez avec les troupes allemandes rassemblées pendant la nuit dans les chemins creux et les ravins en vue de l'assaut du fort. Afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi, le capitaine Bochart qui la commande évite de traverser le parc du château Nagelmakers et de suivre la voie ferrée; après avoir rapidement réuni ses hommes, il s'engage sur la route longeant le bief de la Vesdre, passe au pied du bois St-André et se rabat vers le pont menant à la gare de Henne. Il compte ainsi se dérober rapidement aux vues et aux coups de l'adversaire. À peine sa compagnie a-t-elle parcouru une centaine de mètres qu'une mitrailleuse placée dans le bois St-André la prend d'enfilade. Le lieutenant Brundseaux (tué à l'Yser) qui marche en tête réussit par son attitude énergique à empêcher toute panique. La sinuosité du chemin préserve tant bien que mal les hommes contre les balles de mitrailleuse qui ne font que quelques victimes.

Arrivée en bas sur la route Chaudfontaine-Liège, la petite troupe escalade prestement la pente du château Hennekinne et atteint Embourg. « Des retardataires qui avaient probablement perdu leur temps à s'occuper de

détails dont je ne les avais cependant pas chargés, écrit le capitaine Bochart, furent happés au passage par l'ennemi. J'appris par la suite de prisonniers de ma compagnie, qui étaient parvenus à s'échapper et à nous rejoindre dans les environs d'Anvers, que les Allemands avaient fait leur entrée dans le château moins de cinq minutes après notre départ. Nous l'avions échappé belle ! »

La 2^e compagnie ne peut se dégager à temps et est capturée dans le parc du château Nagelmakers.

L'odyssée de la 1^{re} est particulièrement dramatique. Après avoir gravi le versant du château Hennekine, elle est brusquement agrippée en flanc droit par des troupes ennemies embusquées dans le bois Libert. Minute d'angoisse : la compagnie est en terrain découvert et acculée à la clôture de ronces artificielles d'une prairie attenant à la ferme de la Basse Méhaigne. Le capitaine Delrez donne aussitôt les ordres :

— Couchez-vous ! Hausse : 100 mètres... Feu à volonté !

La fusillade crépite. Grâce à une ondulation du terrain, les balles allemandes passent beaucoup trop haut et bientôt l'adversaire cesse de tirer. Le capitaine Delrez profite de cette courte accalmie pour couper et arracher les clôtures, car il ne veut plus continuer sa marche de flanc le long du bois. Tandis qu'un peloton recule et va prendre position à la crête de la prairie, l'autre reste, tient l'ennemi en respect puis se reporte à la droite du premier.

La compagnie en tirailleurs se dispose à se retirer vers la ferme lorsque la fusillade allemande recommence. Un clairon mortellement atteint s'écroule à côté du capitaine

Delrez. Instantanément, les hommes se couchent et reposent avec vigueur forçant l'adversaire à lâcher prise.

Sur ces entrefaites, arrive, essouffé, défait, le chef de la patrouille de droite qui avait suivi la vallée. Il est accompagné d'un caporal blessé. La patrouille, raconte-t-il, a été surprise par un fort détachement ennemi et les hommes ont été massacrés.

La 1/I/34 traverse alors la ferme de Basse-Méhaigne et atteint le village d'Embourg où elle retrouve la 3^e compagnie qui a formé les faisceaux ainsi que le 4^e bataillon du 14^e de forteresse (Commandant Gillain) et le personnel de deux batteries mobiles de forteresse.

Après une courte délibération, les officiers tombent d'accord sur la nécessité de se remettre en marche le plus tôt possible. Les deux bataillons réunis et le personnel d'artillerie forment une colonne d'environ 800 hommes. C'est le I/34 qui prend la tête sous la protection d'une avant-garde commandée par le capitaine Delrez.

Sans s'attarder, on descend dans la vallée de l'Ourthe. Premier obstacle : il va falloir franchir la rivière que l'on atteint à environ 200 mètres au nord de l'île Rousseau. Le sous-lieutenant payeur qui accompagne la 1^{re} compagnie du I/34, trouve une barque amarrée dans l'herbe. Au moyen d'une corde tendue vers l'autre rive, la barque sert au passage, malheureusement une dizaine d'hommes seulement peuvent y prendre place à la fois. La manœuvre risque de durer très longtemps.

Sur ces entrefaites, le sous-lieutenant Gérard découvre un gué. Une passerelle de fortune est immédiatement construite qui permet d'atteindre l'île; de là, le passage se fait au gué.

Le IV/14 F. qui s'était d'abord dirigé vers Sauheid est accueilli par une vive fusillade qui lui tue quelques hommes. Il est forcé de remonter le long de la rivière pour rejoindre la 1/I/34.

Maintenant, en route vers les hauteurs de Sart-Tilman! Il est environ 4 heures. Les hommes souffrent de la chaleur qui est accablante. Ruisselants de sueur, ils gravissent péniblement le versant de l'immense massif qui les sépare de la vallée de la Meuse. « Bien que les hommes soient exténués après huit jours de travail, de lutte et de veille, raconte le capitaine Delrez, le moral est excellent et fait augurer un bon résultat de l'entreprise qui va être tentée. »

L'avant-garde s'est engagée dans le bois de Colons-tère. L'arme à la main, on avance dans un silence impressionnant. Les piottes savent que d'un moment à l'autre leur aventure peut tourner au tragique, mais l'exemple de leur chef, l'intrépide capitaine Delrez, les entraîne.

Cependant rien de suspect dans le bois. Tout est calme. L'un après l'autre, les éclaireurs se glissent dans les taillis, tendent l'oreille, avancent à pas de loup. On se dirige tout droit sur le fort de Bonnelles... Mais, là, qu'est-ce dans une petite clairière ? Des sentinelles ennemies... Vite on se rabat vers le sud pour les éviter et atteindre directement le village de Bonnelles.

La localité est déserte. On la traverse sans encombres. Cependant deux petits garçons errent dans les ruines. Delrez les appelle :

— Y a-t-il des Allemands par ici, mes petits amis ?

— Oh ! oui, Monsieur, il y en a beaucoup... Ils sont ici tout près dans le bois de la Vecquée. Il y a même des sentinelles là à l'entrée du bois.

— Merci, mes petits amis.

Le renseignement est précieux. Il permet aux piottes d'aller surprendre les deux sentinelles qui montent la garde aux lisières du bois de la Vecquée. Elles se sauvent précipitamment et ne peuvent rejoindre le poste qui les a détachées. Celui-ci est d'ailleurs surpris à son tour et refoulé dans la direction du château de Plainevaux.

À présent, on redouble de précautions. On quitte la grand'route et après avoir rejeté un autre poste ennemi vers le sud, on débouche à « Les Communes », importante localité industrielle. Des habitants signalent qu'un détachement d'uhlans s'est arrêté dans la maison du garde-chasse de l'endroit. Ce serait un jeu de les capturer, mais mieux vaut ne pas leur donner l'éveil.

Voici d'ailleurs qu'on approche de la vallée de la Meuse. La Meuse c'est l'obstacle redouté. Parviendra-t-on à le franchir ? Toujours guidé par son avant-garde, le silencieux cortège armé passe à travers haies et jardins le long du bois du Val-St-Lambert. En passant on questionne les civils et les renseignements qu'on obtient sont inquiétants : le pont de Seraing est occupé par un fort détachement ennemi. Peut-être vaudrait-il mieux tenter le passage au pont du chemin de fer du Val-St-Lambert qui n'est occupé que par une garde de 15 à 20 hommes.

Cette proposition du capitaine Delrez est acceptée par les autres officiers.

Lorsque toute la colonne est arrivée au Val-St-Lambert, on apprend que le renseignement recueilli en cours

de route est exact : le pont est gardé. Des dispositions sont aussitôt prises pour surprendre l'ennemi. Opération délicate. La compagnie d'avant-garde se blottit dans les parages et attend la tombée de la nuit.

Le pont est obstrué par un train renversé autour duquel s'enchevêtrent des fils de fer barbelés. Il s'agit de faire disparaître les sentinelles très rapidement de façon à les empêcher de donner l'alarme. Il ne faut pas qu'une seule s'échappe. On les attaquera à la baïonnette.

Longue attente. Dès que la nuit a camouflé la vallée mosane de ses ombres opaques, quatre hommes armés jusqu'aux dents gravissent prudemment les escaliers conduisant au chemin pour piétons.

Derrière eux, leurs camarades pleins d'anxiété tendent l'oreille. Va-t-on entendre des cris, des râles ? Les minutes passent... Rien ne trouble la lourde quiétude nocturne. Mais voici qu'un des quatre hommes revient. Il annonce que le pont est inoccupé. Pas l'ombre d'une sentinelle.

La bonne nouvelle est rapidement communiquée à toutes les compagnies et bientôt, à la file indienne, les 800 s'approchent du pont, s'engagent dans l'inextricable fouillis de ferraille et de ronces artificielles. C'est un cortège interminable de silhouettes silencieuses.

A peine les derniers éléments ont-ils franchi le fleuve qu'un formidable fracas déchire la nuit. Des obus tirés par le fort de Flémalle éclatent à proximité du pont dans un fantastique éparpillement de lueurs rouges. « Les prisonniers allemands qui accompagnent la colonne sont tellement effrayés, raconte le colonel Delrez, que certains en voulant se garer, renversent un officier. »

Ayant été prévenu du passage de troupes sur le pont, le commandant de Flémalle croit avoir affaire à des Allemands et a fait braquer une de ses grosses pièces dans leur direction. Heureusement, à peine a-t-il tiré les premiers coups qu'un civil essouffé, haletant, plus mort que vif, se présente au fort en criant : « Ne tirez plus ! Ne tirez plus ! Ce sont des Belges ! »

Afin d'éviter de nouvelles méprises, le capitaine Delrez se rend lui-même à Flémalle et à Hollogne et prévient les commandants de ces ouvrages de la retraite des deux bataillons.

Alors, avec prudence et toujours dans le plus grand silence, on continua la marche à travers les villages assoupis et il était environ 3 heures du matin lorsque les deux bataillons arrivèrent à Awans. L'ordre du général-gouverneur était exécuté.

« Pas un homme n'avait fermé l'œil depuis le 12 au matin et cependant, malgré quelques pertes et une marche des plus pénibles, le moral était toujours excellent. »

On se place en cantonnement bivouac gardé à toutes issues. Recrus de fatigue, les hommes se logent dans les fermes, les hangars, mais, de crainte d'être surpris, beaucoup dorment à même le sol, le fusil à portée de la main.

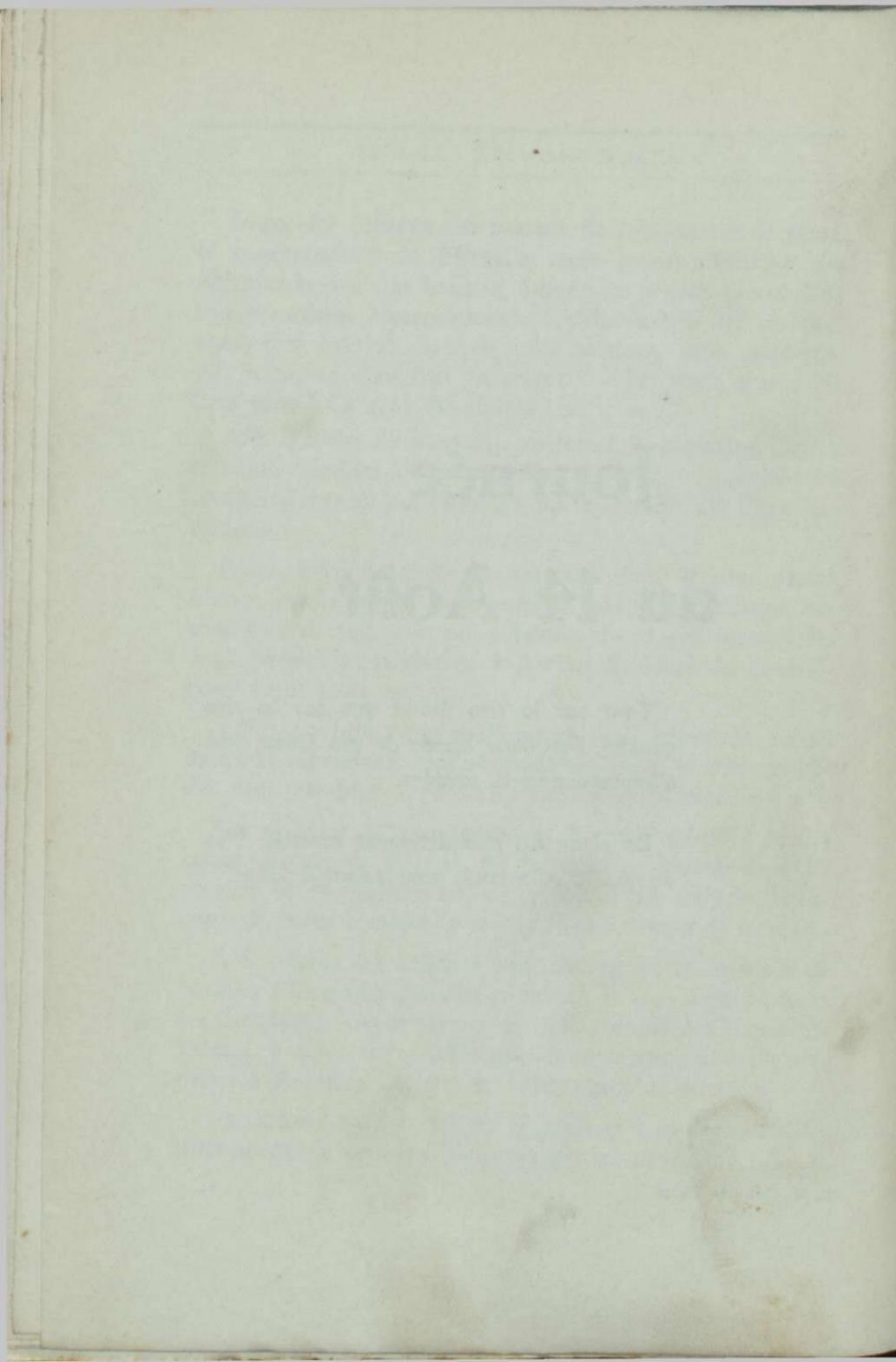
A 6 heures, les officiers sont avertis de la présence de troupes allemandes dans les environs. Il y en a dans toutes les directions. On est donc encerclé comme à Chaudfontaine... « Avec cette différence, note le capitaine Delrez, qu'ici à Awans le cercle est beaucoup plus fermé. »

Parviendra-t-on à rompre le cercle et à se dégager définitivement de cette périlleuse pression ennemie ?

Journée du 14 Août

Tant sur la rive droite que sur la rive gauche, l'artillerie lourde de von Einem fait d'impressionnants ravages.

La place est complètement investie. Plus de 46.000 Allemands cantonnent à Liège.



X.

Après une résistance acharnée, le fort de Fléron succombe.

Fléron se défendit encore vaillamment jusqu'au soir avec une seule pièce...

L'ouvrage offrait le spectacle de la plus horrible destruction... Le fort entier était un monceau de ruines et le matériel, détruit dans sa totalité, était inutilisable.

von Bieberstein.

Le vacarme des ouragans d'acier fait trembler ciel et terre. L'ennemi veut en finir le plus tôt possible. Toutes ses grosses pièces sont en action et pilonnent sans répit les derniers refuges bétonnés où quelque 3000 défenseurs s'obstinent à prolonger leur résistance désespérée.

Sur la rive droite, seuls Fléron et Bonnelles n'ont pas encore battu la chamade. Le premier est harcelé durement depuis la matinée du 12. Sa présence à proximité de la grand'route Aix-la-Chapelle-Liège contrarie vivement le haut commandement allemand qui veut disposer au plus vite de toutes les voies de communication pour assurer l'écoulement régulier vers l'ouest des masses d'hommes qui affluent d'Allemagne nuit et jour.

C'est sur Fléron qu'en ces journées du 12, 13 et 14 s'acharnent une partie des canons et des obusiers du IX^e corps (von Quast). « Le 12 août, écrit le général Kabisch, le 4^e régiment de mortiers ouvrit le feu avec un bataillon sur le fort de Pontisse, avec l'autre sur Fléron.

Sur Fléron frappent aussi de leur feu roulant les pièces du 1^{er} bataillon du 20^e régiment d'artillerie à pied, les obusiers du IX^e corps. »

Sous les voutes trépidantes de Fléron.

Officiers, gradés et soldats savent qu'ils sont engagés dans une lutte sans merci. Ils sont résolus à faire face à tous ses imprévus quels qu'ils soient.

La garnison n'a plus qu'une volonté, celle de son chef : le commandant Mozin. Entre ce dernier et la collectivité qu'il a sous ses ordres l'entente est parfaite. Identité absolue de volonté et d'aspirations. Comment ne pas donner toute sa confiance à cet homme dont la tête reste lucide au milieu du désarroi des événements et dont la figure impassible exprime une extraordinaire maîtrise de soi.

Nuit et jour, il est sur pied, veillant à tout, animant de son énergie et ordonnant de sa claire intelligence la vie et l'activité de sa grande famille.

Pendant des heures entières, enfermé dans la coupole phare, il épie toutes les sonorités du vacarme extérieur. Si le fort n'a plus d'yeux, il a encore des oreilles : cela suffit pour continuer efficacement la lutte.

Coup de départ... coup d'arrivée... L'intervalle entre les deux permet au commandant Mozin de déterminer la distance à laquelle se trouve la batterie ennemie. Autre élément de repérage : la direction des trajectoires. L'oreille exercée de l'artilleur perçoit ainsi dans le tintamarre du bombardement les données du problème à résoudre : où est installée la batterie de canons ou d'obusiers dont les

projectiles accourant de telle direction, touchent l'objectif au terme d'une trajectoire de cinq ou dix secondes ? Connaissant à fond toutes les particularités de son rayon d'action, le commandant sait quels sont, dans les différentes directions, les emplacements se prêtant particulièrement bien à l'installation de batteries. Il les fait battre de ses grosses pièces et, par les réactions de l'ennemi, ne tarde pas à être fixé sur l'exactitude de ses supputations.

Grâce à la sûreté de ses déductions, il émerveille les artilleurs allemands par la précision de ses ripostes.

Pendant toute la journée du 12, la bagarre bat son plein. Fléron est assailli par plusieurs batteries à la fois qui bouleversent complètement ses superstructures sans toutefois mettre à mal ses principaux organes de défense.

Certaines d'entre elles sont successivement découvertes à la bure Théodore et à Retinne. Le fort les contraint l'une et l'autre à cesser le feu et à changer d'emplacement. Différents nœuds de communication sont copieusement arrosés de shrapnels, ce qui contrarie efficacement les mouvements de l'ennemi.

Dans la salle voûtée qui occupe le centre de l'ouvrage, les hommes en repos écoutent le strident tintamarre des explosions. Chacune d'elles communique un choc, une vibration aux murs et aux voûtes. Instinctivement on lève la tête pour voir si aucune lézarde n'apparaît dans la blancheur de la grande voûte du massif.

Artilleurs et fantassins sont mêlés. Les premiers en légère tunique de toile bleue, les autres, équipés de façon à pouvoir monter immédiatement sur le terre-plein en cas d'alerte. Ils ont leur fusil à portée de la main. Assis,

accroupis, couchés, ils doivent crier pour se faire comprendre de leurs voisins tant le fracas des explosions extérieures domine tous les bruits, toutes les rumeurs.

Sous la lumière crue de la grosse ampoule placée au centre de la voûte, les figures non rasées, ont une saisissante expression de farouche résignation.

La galerie centrale est comme le carrefour de la petite cité souterraine. Des officiers, des gradés, des soldats la traversent d'un pas rapide. On interpelle ces derniers au passage :

— Rien de neuf ? Sur quoi vient-on de tirer ? Les verra-t-on bien vite d'un peu plus près ?

Soudain vers 11 heures, des hommes passent en courant. On entend :

— C'est dans la coupole de 12 gauche....

Quelques minutes après, on les voit repasser transportant deux camarades inanimés et tout couverts de sang. C'est le brigadier chef de pièce et l'adjudant chef de coupole de 12 gauche. Un terrible coup d'embrasure a refoulé vers l'intérieur un des deux canons jumelés, projetant des éclaboussures de feu et de mitraille dans toutes les directions.

Vite l'équipe du matériel se porte sur les lieux et examine attentivement les dégâts. La pièce est inutilisable, mais heureusement la coupole tourne encore. On pourra donc se servir de l'autre canon. Les blessés sont immédiatement remplacés et tout rentre dans l'ordre.

A midi, le commandant profite d'une accalmie pour aller constater les dégâts du bombardement. Terrassements

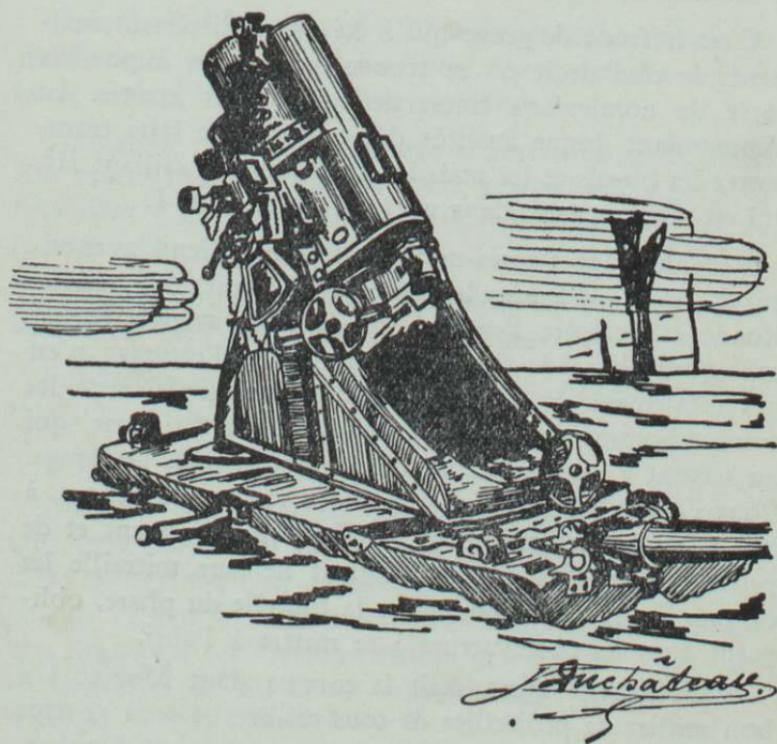
bouleversés, terres ébouloées, béton arraché et éparpillé ont déjà complètement changé l'aspect extérieur de l'ouvrage et brouillé les lignes de ses contours.

C'est le front de gorge qui a été particulièrement malmené; le côté droit où se trouve le magasin à poudres porte de nombreuses traces de coups bien ajustés. Le commandant donne aussitôt des ordres pour faire transporter les blessés et les malades du lazaret du saillant III, qui est trop menacé, dans un local du saillant I.

Pendant tout l'après-midi, le fort se défend avec vigueur, ripostant à tous les coups qu'il reçoit. Son activité étonne et exaspère l'ennemi qui le croit aveuglé et par conséquent hors de combat. Sans doute, l'ouvrage n'est pas totalement dépourvu d'observatoires, il lui reste les trous d'homme des coupoles et la tourelle du phare, qui lui servent à explorer les abords immédiats de l'ouvrage. Pour l'empêcher d'avoir la moindre vue sur le dehors, à 19 h. 15 les grosses pièces se taisent brusquement et de petits canons à tir rapide cinglent de leur mitraille les casques des trous d'hommes et la tourelle du phare, obligeant tous les observateurs à se mettre à l'abri.

« L'obscurité vient, écrit le commandant Mozin. Un bon millier de projectiles de tous calibres se sont abattus sur le fort. Et pendant la nuit, sans arrêt, le bombardement continue avec une intensité variable, empêchant tout repos dans les logements de gorge, comme dans la galerie centrale. »

Au cours de la nuit, grande animation dans les parages du fort. L'ennemi profite de l'obscurité pour terminer ses manœuvres d'investissement et mettre de nouvelles pièces en batterie.



Minenwerfer (Lance-mines).

Trois régiments vont cerner Fléron : le « Fusilier-Regiment General Ludendorff N° 39 », qui s'est déployé au sud de la route Fléron-Soumagne, le 56° R.I. placé au nord et le « Fusilier-Regiment Königin N° 86 » qui pendant la journée du 13 recevra l'ordre de « se porter vers le fort pour couvrir les mortiers de 21 c. nouvellement arrivés... et se glisser entre Fléron et Liège pour couper la retraite à la garnison. »

A environ quatre cents mètres du front de gorge s'effectuent les travaux d'installation de quatre lance-mines. (Minenwerfers) « Ces armes, écrit le major Spiess, appartenaient aux armes secrètes de l'armée allemande qu'on avait préservées avec inquiétude contre l'espionnage. Cette nouvelle arme pouvait lancer à une distance de 800 mètres un projectile monstrueux de 100 kg. Là où ces projectiles explosent, le défenseur, s'il est encore en vie, est pris de panique. » (Minenwerfer im Grosskampf).

Ces mystérieux engins trapus ont été amenés à proximité du fort. On les place dans une tranchée profonde de façon qu'ils restent hors des atteintes des petits et des gros canons de l'adversaire. A l'aube, ils sont prêts à ouvrir le feu.

Un bombardement « à tout casser ».

Dès que parurent les premières lueurs du jour, un infernal sabbat s'éleva autour de Fléron. Ce furent les lance-mines qui, en guise de prélude, troublèrent la paix matinale de leurs mugissements. Leurs obus à parois minces et à forte charge explosive, éclatent avec un fracas

assourdissant et dégagent une fantastique trombe de fumée. « Celui qui entend son explosion mugissante qui fait trembler le sol, écrit le général Kabisch, celui qui perçoit la terrible détonation, croit reconnaître la « Grosse Bertha ».

A ce signal, les autres batteries lourdes se mirent également de la partie et bientôt le fort fut comme un volcan en éruption, crachant sans arrêt du feu, de la fumée, des pierres, des débris de béton, de la terre. Et quel vacarme ! Sifflements, halètements, mugissements, craquements se confondent en une effrayante cacophonie.

La terre tremble. Dans les villages environnants, les habitants apeurés se sont réfugiés dans les caves. De formidables vibrations courent au loin dans les hameaux et les bourgs, faisant tinter les vitres et communiquant d'inquiétantes secousses aux immeubles.

Cette fois, Fléron semble bien terrassé. Comment pourrait-il encore riposter sous une telle avalanche de coups ? Aveuglé, abasourdi, il est comme le lutteur que les rudes surprises du combat ont définitivement mis à mal.

Tout à coup parmi les nuages qui enrobent l'ouvrage un souffle de feu jaillit. Le fort vient de tirer... Deux fois, trois fois sa grosse voix se fait entendre dans le délirant tohu-bohu du bombardement. Puis voici qu'il s'acharne, ses coupoles pivotent lentement, leurs embrasures sont braquées successivement vers le nord, l'est et le sud, ses coups se suivent maintenant à une cadence accélérée.

Les Allemands ont peine à en croire leurs yeux, ainsi donc le fort voit encore ! Sous ces coupoles battues sans arrêt par l'inferral pilon des gros obus, il y a encore des observateurs ! On va les forcer à déguerpir...

Le commandant Mozin l'échappe belle.

Depuis la veille, une batterie de campagne du « Feld-artillerie-Regiment Generalfeldmarschall Graf Waldersee N° 9 » s'est installée à 300 mètres du fort. Elle a comme mission de balayer les superstructures de quelques rafales chaque fois que le moindre mouvement, le moindre signe de vie se manifeste au dehors.

« Notre artillerie à pied bombardait l'ouvrage, écrit l'historiographe de cette unité, mais pendant les accalmies les Belges montaient sur le massif et réparaient les dégâts. C'est ce que la I/9 devait précisément empêcher. »

Le 13, vers 11 heures, les grosses pièces ennemies se taisent l'une après l'autre et, tandis que les nuages de fumée se dissipent lentement, un lourd silence succède à l'obsédant tintamarre du bombardement. Voici le moment pour les canons de campagne d'entrer en action...

Du haut d'un « terril » voisin, les observateurs de la batterie du 9^e régiment d'artillerie redoublent d'attention. Les Belges oseront-ils encore sortir ? Oui, deux silhouettes noires émergent des débris de béton. Les jumelles révèlent tous leurs mouvements. On les voit contourner les passages obstrués par des éboulis, grimper sur la carcasse ébréchée du massif, puis s'arrêter devant les grosses coupes. On va leur faire payer cher leur témérité...

Un des observateurs a saisi le téléphone... Quelques mots brefs.. et déjà, là-bas, sur la crête dévastée du fort, quatre petits obus éclatent avec des craquements rageurs.

« Deux Belges intrépides montèrent sur le rempart pour dégager les lourdes tourelles de l'extérieur, lit-on

dans l'historique du Regt-Graf Waldersee. C'était le moment pour la I/9 qui, comme un vent de tempête, balaya le dessus de l'ouvrage. Les deux Belges jetèrent les bras en l'air et, touchés, disparurent dans les fossés. »

Heureusement, aucun des deux hommes n'était blessé. Ils avaient seulement eu « la cuisante sensation d'atteinte par éclats d'obus. » C'étaient le commandant Mozin et son premier maréchal des logis chef. L'un et l'autre l'avaient échappé belle.

En même temps que les canons de campagne, des mitrailleuses cinglent de leurs tirs rasants les calottes des coupoles et les font tinter comme des cloches. L'heure de l'assaut a-t-elle sonné ? Va-t-on enfin voir les assaillants accourir en vagues impétueuses vers le fort ?

Dans les petites coupoles, les hommes attendent, anxieux. Le commandant fait balayer les glacis par deux canons de 5 c. 7 et la pièce de 12 c. droite; l'ennemi n'ose plus se montrer. « L'attaque a des hauts et des bas dans la violence, écrit le général Mozin; elle s'éteint sans avoir eu le moindre résultat et, à 12 h. 50, le bombardement par l'artillerie lourde reprend. »

Sur la carcasse mutilée de Fléron, c'est à présent une averse ininterrompue de projectiles, une sarabande d'éclairs et de fumées. Tous les coups sont d'une extrême précision. Lambeau par lambeau, les masses de béton se désagrègent.

Des salves de vingt-quatre coups !

Vers 2 h. 30, un avion ennemi apparaît au-dessus du fort; il tournoie plusieurs fois autour du grand triangle ravagé par les obus, puis lance une fusée indicatrice à nuage de fumée blanche.

Il a probablement donné la direction à de nouvelles batteries, car après son passage le diapason de l'inferral vacarme monte encore et, de son observatoire, le commandant Mozin se rend compte du puissant renforcement des feux de l'ennemi.

Maintenant les obus tombent à une cadence frénétique. Les salves de quinze, vingt et même de vingt-quatre coups se suivent en effrayantes cascades de feu. Sous ce tonnerre roulant, le fort semble s'enfoncer peu à peu dans le sol, s'effacer, disparaître dans les profondeurs de la terre. Les observateurs allemands qui règlent le mouvement de cet épouvantable concert, ont peine à discerner les points de chute car tout est masqué par les lourdes fumées qui nouent et dénouent leurs volutes au-dessus de l'ouvrage.

Aux alentours, juchés sur les « terrils », dissimulés derrière des haies ou cachés dans des habitations, de nombreux officiers d'infanterie et d'artillerie assistent avec un intérêt passionné à la lutte désespérée de Fléron. Autant que la puissance de leur matériel d'artillerie, ce qui les émerveille c'est la résistance acharnée du fort. Le commandant doit cependant savoir, pensent-ils, que la partie est définitivement perdue...

Pourquoi alors s'obstiner à ne pas hisser le drapeau blanc et s'exposer à périr d'une mort atroce sous les éboulis du fort écroulé ?

Mais voici mieux... Au moment où l'on croit que l'insigne de la reddition va surgir parmi les tourbillons de fumée, le fort qui ne donnait plus signe de vie, se réveille et, coup sur coup, lâche plusieurs bordées.

Une fois de plus, vers 5 heures, des mitrailleuses bien pointées font pleuvoir des balles sur les coupoles afin d'en chasser les observateurs. L'une d'elles s'abrite dans un wagon à marchandises amené de la station de Fléron. Dès qu'il l'a repérée, le commandant Mozin lui donne la riposte avec un des rares canons restés intacts et la démolit.

Dans les galeries enfumées du fort.

Pendant ce temps que se passe-t-il à l'intérieur de l'ouvrage ? Envahi par les fumées et les gaz, le vaste souterrain est en proie à d'inquiétantes convulsions. Les hurlements de l'ouragan l'assaillent de toutes parts et confondent leurs résonances en un formidable vacarme.

Cependant dans cette atmosphère de cauchemar, règne une activité trépidante. Chacun est à son poste. Ni énervement, ni alarme, ni découragement. La consigne étant de lutter jusqu'à l'épuisement complet des moyens de défense, on lutte silencieusement, sans jactance mais avec une incoercible volonté de ne pas faiblir. Arrive que pourra ! Dans tous les coins de la forteresse menacée d'écrasement par les avalanches de feu et d'acier, une émouvante émulation conjugue les efforts des corps et des âmes.

Observateurs, artilleurs, hommes du génie s'acharnent non seulement à prolonger la vie du fort, mais à lui

assurer la possibilité de continuer efficacement la lutte. Le commandant Mozin est au centre de cette activité et la règle avec son calme habituel. Il est en communication, soit par téléphone, soit par courrier, avec tous ses sous-ordres : chefs de coupole, chefs de pièce, chef du service du génie etc... Il n'ignore rien de ce qui se passe dans les moindres recoins de l'ouvrage.

Hélas ! depuis le matin, les nouvelles qui lui parviennent marquent une aggravation progressive de la situation. A 4 heures déjà, une mine a projeté des éclats jusque dans la galerie centrale, blessant plusieurs hommes.

A 8 heures, le chef de coupole de 12 gauche communique :

— Mon Commandant, les freins hydrauliques de la pièce de droite viennent de sauter. La pièce est hors de service.

Peu de temps après, un coureur annonce qu'un gros projectile vient d'éclater dans le lazaret. Le commandant se rend sur les lieux. Un spectacle impressionnant s'offre à ses yeux : l'obus a percé les doubles blindages de poutrelles obstruant les fenêtres et a fait explosion au milieu de la pièce. Tout ce qui s'y trouvait est détruit. Médicaments, instruments de chirurgie, literies sont éparpillés dans tous les coins et se consomment dans d'âcres remous de fumée. Heureusement que le commandant a prévu le coup et a donné l'ordre de transporter les blessés dans un autre local.

Vers 9 heures, alerte dans la contrescarpe : la cuisine s'écroule. Les cuisiniers s'en tirent avec quelques légères blessures. Après la cuisine, la boulangerie est à son tour

défoncée : tout y est réduit en miettes. Les pains sont carbonisés.

Dans le courant de l'après-midi, les dégâts s'étendent peu à peu à toutes les œuvres vives. Les messages que le commandant reçoit confirment l'un après l'autre le fatal et inquiétant délabrement de l'ouvrage.

A 15 heures :

— Mon Commandant, la coupole de 5 c. 7 gauche du saillant II est partiellement détruite. Sa calotte vient d'être arrachée.

A 16 heures :

— Les quatre pièces de 12 c. sont hors de service...

Puis peu après :

— Coupole de 5 c. 7 du saillant III complètement enterrée. Impossible de la remettre en action...

A 17 heures, un autre chef de coupole communique :

— Les deux canons de la coupole de 15 c. sont hors d'état d'agir. L'un a sa volée calée dans l'embrasure et l'autre a ses freins brisés par suite des coups directs reçus.

Ce n'est pas encore tout. Voici une nouvelle bien alarmante encore : les affûts des deux obusiers de 21 c. sont légèrement déversés.

Vite le commandant se rend dans les deux coupoles et constate que les pièces ne se meuvent qu'entre les inclinaisons de 11 et 16 degrés.

Ainsi donc presque tous les organes vitaux du fort ont été atteints. La plupart des grosses pièces sont inutilisables et seules deux petites coupoles de 5 c. 7 sont encore en

état d'agir. Bientôt il ne restera plus à la garnison que fusils et carabines pour se défendre.

Encore faut-il pouvoir lui ménager la possibilité d'accéder aux banquettes d'infanterie, car le bouleversement des superstructures est tel que des blocs de béton se sont accumulés aux abords de la porte blindée débouchant sur le terre-plein et laissent à peine passage pour un homme. « Tous les moments favorables seront utilisés par les travailleurs pour en dégager les abords et frayer un chemin vers les fronts », écrit le général Mozin.

La pénétration continue des fumées et des gaz dans tous les locaux alourdit l'air de plus en plus et le rend irrespirable. Des hommes sont pris de violentes malaises. Certains locaux sont enfumés au point que l'obscurité y est presque complète.

Malgré cela, tout le personnel valide est sur pied et tout le monde est au travail. Ici des hommes actionnent les ventilateurs, plus loin, dans un réduit obscur et humide, d'autres, au moyen d'une pompe à bras, alimentent les citernes de réserve.

Haletants, le torse nu, des gars robustes restent dans les coupoles secouées par d'infinales détonations et s'acharnent à remettre en état les pièces faussées et déréglées par le bombardement.

Mais tandis que l'on s'efforce de réparer les dégâts, l'artillerie ennemie ne cesse pas d'en produire d'autres et lorsque vient la nuit, la vaste termitière, sous laquelle bat le rythme d'une vie fiévreuse, n'a plus de forme extérieure. Le feu et l'acier l'ont si profondément corrodée qu'elle ressemble à une épave inerte sur laquelle les ombres du crépuscule s'étendent comme une menace de catastrophe et de mort.

Un assaut promptement enrayé.

Dès qu'il fit sombre, les craquements s'espacèrent et on eut l'impression que plusieurs batteries s'étaient tues. N'allait-on pas enfin jouir d'une accalmie après ce long et abrutissant fracas ?

Le commandant a pu se rendre compte de l'état extérieur du fort. Celui-ci est propre à faciliter désormais une tentative d'assaut : en effet deux petites coupoles servant à la défense rapprochée sont hors de service et de larges brèches dans la contrescarpe permettent de descendre dans les fossés sans l'aide d'échelles. D'autre part des éboulis masquent partiellement le champ de tir des caponnières.

L'ennemi va-t-il se décider enfin à tenter l'abordage du grand bâtiment échoué ? Tout le monde s'attend à cet assaut et se prépare à y faire face. Tandis que les observateurs redoublent d'attention, des hommes s'affairent à dégager le débouché sur le terre-plein, afin que la sortie s'effectue le plus rapidement possible.

Peu après minuit, le commandant est alerté de plusieurs côtés à la fois. Observateurs et sentinelles qui sont partout aux aguets lui signalent des bruits et des mouvements suspects aux abords de l'ouvrage. « Peu à peu, ces bruits se précisent, écrit le général Mozin : coups de pioche et de pelle, cisaillement de fils de fer, grincements de machines, bruits assourdis de troupes assemblées. Il doit s'agir là de préparatifs d'assaut ou de travaux de mine. »

Alors, sous les voûtes branlantes de l'immense caverne remplie de fumée, se déroula une scène d'une grandeur

épique. A l'appel des sonneries d'alarme, tous les hommes valides, artilleurs et fantassins, se massent dans la galerie centrale. Ils accourent, mousqueton au poing, et s'alignent conformément aux instructions.

Sous la lumière voilée par l'âtre brouillard qui empeste le local, ils forment bientôt plusieurs rangées immobiles et austères. Maculées de suie, les figures les plus débou-naires ont pris une expression sinistre. Voici donc arrivé le moment décisif. Cette fois c'est de près qu'on va affronter l'adversaire. Des ordres résonnent dans l'impressionnant silence de l'heure :

— Chargez vos armes !

— Mettez le cran de sûreté !

Officiers et chefs de groupes donnent leurs dernières instructions. Il s'agira de suivre les chefs et de bien se répartir sur les différents fronts. Là-haut, tout est bouleversé, les banquettes d'infanterie n'existent plus : le bombardement les a nivelées. Il faudra éviter les trous d'obus dont le terre-plein est criblé et contourner les blocs de béton épars sur le terrain.

Tout à coup le vacarme du dehors s'apaise, la canon-nade ennemie prend fin. C'est le moment de sortir...

— En avant, marche !

Sur l'escalier de pierre qu'éclaire la lumière vacillante d'un phare à acétylène, piottes et artilleurs se suivent en groupes silencieux. Leurs silhouettes massives se doublent d'ombres gigantesques.

Là-haut, la lourde porte blindée est calée par des débris de béton; elle est toutefois entre-bâillée de façon à

livrer passage à un homme à la fois. La sortie s'effectue lentement mais dans un ordre parfait. L'un après l'autre, les fusiliers passent et débouchent sur le terre-plein. Quelle volupté de pouvoir enfin humer à pleins poumons l'air frais du dehors ! Pour tous ces hommes enfermés depuis plus de dix jours dans leur souterrain fétide, c'est comme une délicieuse sensation de détente et de délivrance.

Bientôt sur le terre-plein complètement bouleversé, des ombres errent, tâtonnent... Il est difficile de s'orienter sur ce terrain dont les obus ont totalement modifié l'aspect. Peu à peu cependant, les yeux se familiarisent avec l'obscurité et, à travers les éboulis de béton, en se faufilant entre les entonnoirs, les fusiliers réussissent à occuper leurs postes de combat.

Couchés parmi les décombres, le fusil braqué dans la direction des glacis, ils épient les moindres bruits. On perçoit nettement des grincements métalliques dans les barbelés... Pendant ce temps, dans les deux petites coupoles qui sont encore en état de tirer, les canonnières ont pointé les pièces sur les glacis. Ils attendent que le bureau de tir leur communique par une sonnerie, l'ordre d'ouvrir le feu.

Soudain, au signal convenu, la nuit se remplit d'éclairs. Canons de 5 c. 7 et fusils font passer de sifflantes volées de mitraille sur les glacis, rejetant dans les ténèbres les assaillants qui se préparaient à monter à l'assaut du fort.

Le clignotement éperdu de la mousqueterie reconstitue vaguement les contours brouillés de l'ouvrage : des lueurs de feux-follets courent autour de la crête occupée par les défenseurs et montrent des silhouettes fuyantes sur les fonds enténébrés.

Maintenant, au crépitement de la fusillade et aux abois des petits canons dont le grinçant tintamarre emplit la nuit, s'ajoutent des cris, des clameurs et mille bruits confus. Croyant la garnison abrutié par les quelque cinquante heures du bombardement qu'elle a subi, les Allemands espéraient la surprendre et la mettre promptement hors combat; or voici, contre toute attente, qu'elle se dressait dans la nuit, prête à se sacrifier dans une ultime empoignade pour défendre les ruines de l'ouvrage.

Surpris, les assaillants se dispersent dans les ténèbres. Leurs officiers se rendent compte de l'impossibilité absolue de prendre le fort d'assaut, la vigoureuse réaction des défenseurs ne laissant subsister aucun doute sur leur valeur combative. C'est à l'artillerie lourde qu'on va confier la mission de mettre fin à la résistance de cet irréductible adversaire. Au besoin on renforcera ses moyens d'action, déjà si redoutables cependant.

Il est 1 h. 30. Non loin du fort, des fusées montent dans le ciel noir et y épanouissent d'éclatantes gerbes de feu rouge, faisant surgir le décor nocturne des amas d'ombres qui le camouflent.

Aussitôt le bombardement recommence. Sur les superstructures garnies de fusiliers, les obus explosent avec un bruit infernal. Des hommes courent, trébuchent sur les éboulis, tombent dans les entonnoirs, se relèvent et se dirigent à tâtons vers l'unique ouverture permettant de rentrer dans le fort. Tandis que les projectiles ennemis éparpillent des jets de feu et de mitraille dans tous les sens, les fusiliers disparaissent l'un après l'autre dans l'entre-bâillement de la grosse porte blindée et rentrent dans l'atmosphère empestée du vaste souterrain. « Par

miracle, nous n'avons que neuf blessés, peu graves, dont deux restés sur le terrain parviennent à rejoindre au petit jour », écrit le lieutenant-général Mozin.

Lorsque le terre-plein est évacué, le commandant fait charger le seul canon de 15 c. qui n'est pas complètement hors de service. Cette pièce est calée vers l'horizontale, ce qui permet de la pointer encore sur la route de Micheroux. Boîtes à balles et shrapnels réglés courts enfilent la chaussée et en chassent les assaillants du fort qui s'y sont attardés. Malheureusement, après quelques coups bien réglés, force est de cesser le feu : toutes les munitions de 15 c. sont en effet épuisées.

Après cette bienfaisante diversion qui a ranimé de stoïques espoirs dans les cœurs, on se retrouve inactifs, impuissants sous les voûtes branlantes que les obus continuent à marteler avec rage. Le fort n'est plus à présent qu'un vaisseau désarmé que l'ennemi tient à sa merci et qui n'a même plus la ressource de se défendre. Condamné à périr corps et biens, il ne peut cependant se résoudre à s'avouer vaincu.

Peu à peu, l'aube déblaie les champs d'ombres et dévoile aux observateurs ennemis la carcasse démolie de l'ouvrage. L'une après l'autre, les batteries qui avaient cessé le feu pendant la nuit se réveillent et de toutes parts leurs grondements s'élèvent, menaçants et sinistres.

Assis, couchés, étendus pêle-mêle dans la galerie centrale et dans les couloirs, les défenseurs écoutent cette grinçante cacophonie. Tout à coup ils dressent l'oreille : un long sifflement déchire l'air, s'enfle en un hurlement de sirène puis brusquement se tait... Au même moment le fort tout entier est comme arraché de ses fondations,

les hommes sont projetés les uns sur les autres et tout dégringole des étagères. Qu'est-ce ?

C'est un projectile monstrueux de 38 c. (Cfr. « Reischsarchiv I p. 119-120). Il est heureusement tombé dans les glacis. Malheur à la garnison si l'un de ces bolides pique sa terrible pointe de feu dans le béton fissuré du massif central ! Tout va s'anéantir dans un épouvantable effondrement.

Les fissures s'élargissent, des brèches s'ouvrent dans les voûtes, le fort est ballotté comme s'il s'était détaché de ses assises et semble soulevé par des poussées titanesques. On suffoque. Ce n'est plus de l'air qu'on respire mais un âcre mélange de fumée et de gaz qui oppresse les poitrines. Les hommes se protègent le nez et la bouche au moyen de draps mouillés. Certains, pris de violents maux de tête, s'affaissent. Partout des blessés, des malades....

Que faire ? Tous les moyens de défense sont hors de service, presque toutes les munitions sont épuisées, le fort est à la merci d'un coup malheureux qui anéantira tous ces braves gars dont l'héroïsme n'a cessé de faire l'admiration de leurs chefs. Avec un émouvant acharnement, ils ont rempli la dure mission que le pays leur avait confiée. Peines, fatigues, dangers, mort, ils ont tout affronté, tout accepté. A présent, ils savent ce qui les attend : une mort atroce sous les débris de leur fort écroulé. Cependant aucun murmure, aucune récrimination. Le 8 août, ils ont promis à leur chef de lutter jusqu'au bout : ils tiennent parole.

Le commandant a-t-il le droit de demander à tous ces braves le sacrifice suprême ? Il réunit ses collaborateurs qui l'ont magnifiquement secondé pendant toute la durée

de la résistance, les lieutenants d'artillerie Baudot et Brasseur, le sous-lieutenant Roulin, le lieutenant d'infanterie Marchand et l'adjoint du génie Coune. Tous sont d'avis que le sacrifice de la garnison ne changera en rien le cours des événements et qu'elle ne sera d'aucune utilité pour le pays.

Au moment même où le tir des 38 c. menaçait terriblement la voûte fissurée de la galerie centrale, qui abritait la majeure partie de la garnison, le Conseil de défense estima que la tâche du fort était terminée. « Des ordres sont donnés pour procéder à la destruction du peu qui pourrait encore être utile à l'adversaire, écrit le général Mozin. Puis un clairon monte au débouché d'infanterie et, de là, lance ses dernières notes vers l'Allemand tapi non loin de là. L'appel est entendu. Le bombardement diminue d'intensité, puis s'arrête. C'est la fin...

« Et, à 10 h. 15, l'âme triste, mais la tête haute, les défenseurs quittent le fort pour céder la place aux fantassins allemands qui, subitement, ont surgi de partout aux alentours.

« Là-haut, au-dessus de ce qui fut le beau fort de Fléron, un lambeau de drapeau belge flotte encore au bout de sa hampe brisée émergeant de quelques blocs de béton. »

L'ouvrage allemand « Wie Lüttich fiel » (Comment Liège tomba) relate comme suit la chute de Fléron :

« Maintenant les canons se taisent. C'est le moment. Fantassins et pionniers à l'assaut ! Personne ne veut rester en arrière. En un élan frénétique, on suit les officiers sous le feu infernal de l'artillerie et des mitrailleuses belges,

on saute au-dessus des barbelés, au-dessus du parapet extérieur en pierre et, faisant fi de la mort, on se jette dans les fossés profonds de 6 mètres. Pour chaque homme qui tombe, trois autres sautent dans la brèche. Le colonel qui conduit l'assaut tombe, un autre officier saisit le drapeau et le redresse. Pas de halte, pas d'à-coup, pas d'obstacle avant que nous ne nous trouvions devant les portes bardées de fer des casemates. Alors pionniers, charpentiers et forgerons sortent haches et marteaux, brisent à grands coups les serrures et fracassent les planches en chêne. Et maintenant nous nous ruons dans les étroits couloirs. Tout ce qui se dresse devant nous est bousculé et culbuté à coups de baïonnette et à coups de crosse.

« Et lorsque le soleil envoie ses premiers et timides rayons sur les tours des coupoles, le drapeau allemand — notre drapeau — se dresse victorieusement, salué avec une formidable allégresse par nos camarades et avec horreur et effroi par les Belges. Fléron est à nous ! »

Sans commentaires... Ajoutons que ce n'est là qu'un échantillon des bourdes colossales dont cet ouvrage est farci. Cependant, non seulement des millions d'exemplaires de « Wie Lüttich fiel » se sont vendus après la guerre en Allemagne, mais, à l'heure présente, ce livre ridicule figure comme référence dans la plupart des manuels d'histoire contemporaine en usage dans les établissements d'enseignement moyen d'outre-Rhin !

L'investissement de la place.

En cette journée du 14, d'interminables colonnes grises continuaient à s'étirer vers Liège. Leur cheminement cadencé à travers les villages détruits évoquait l'image de monstrueux tentacules menaçant la cité belge de leur redoutable enlacement. L'une d'elles ayant franchi la Meuse à Lixhe contournait la place et se répandait sur la rive gauche.

La ville elle-même grouillait d'uniformes gris. C'était plus qu'un investissement, c'était un étouffement, une submersion totale. Toutes les communications avec l'armée belge étaient irrémédiablement rompues. La tragique partie semblait définitivement perdue cette fois. Ni les plus farouches résolutions, ni les plus sublimes sacrifices ne pouvaient plus rien changer aux événements.

Cependant pour l'honneur des armes belges, cette lutte sans issue, on la prolonge avec un acharnement passionné. Jusqu'à ce que s'éteigne l'ultime lueur d'espoir....

Le fort de Liers s'affale.

Sur la rive gauche, cinq forts continuent à résister. Tous sont aveuglés. Le plus mal en point est Liers qui, investi par la 36^e brigade d'infanterie, est bombardé depuis la veille à 9 heures du matin par deux batteries de mortiers et un bataillon de canons de 13 c.

Placé au milieu d'une plaine, l'ouvrage est un magnifique objectif pour l'artillerie ennemie. « Un capitaine

allemand appartenant à l'état-major général, qui commandait les troupes placées devant le fort, écrit le lieutenant Colette, m'a affirmé que l'artillerie allemande avait fait sur le fort de Liers du tir par pointage direct en prenant comme points de visée les cheminées des locaux d'escarpe du fort. »

Certaines pièces sont blotties dans les fonds de Rhées, d'autres aux abords de Milmort, d'autres encore, beaucoup plus loin sur les hauteurs de la rive droite dans les environs de Cheratte. Elles sont toutes bien camouflées et aucune fumée ne trahit leur présence. Sans interruption, elles font grêler les obus sur la carapace de l'ouvrage.

Avec Pontisse, dans la nuit du 5 au 6, Liers avait réussi à accrocher la 34^e brigade allemande et à disperser ses réserves, les 7^e et 9^e bataillons de chasseurs. Il avait ainsi brillamment contribué au succès des armes belges dans le secteur dont il avait la surveillance.

« Les jours suivants, relate le lieutenant Colette, notre activité se borna à effectuer des tirs sans observation dans la vallée du Geer où des troupes allemandes passaient sans relâche et sur d'autres points où des travaux s'exécutaient ou bien où des rassemblements s'effectuaient et qui nous étaient renseignés par notre service d'espionnage. »

Le bombardement s'effectue au rythme de 250 coups à l'heure. Tous ces coups portent. La moindre déviation du tir est aussitôt rectifiée par les observateurs postés non loin de l'ouvrage. Les effets de ce pilonnage violent et régulier ne tardent pas à apparaître à l'intérieur même du fort.

« Le fort de Liers fut bombardé avec une telle efficacité que son artillerie put à peine riposter », écrit von Bieberstein.

Murs, voûtes, cuirasses, blindages, tout craque, tout se fissure et se désagrège. La cuisine, la boulangerie, la plupart des locaux d'habitation sont tour à tour démolis. Les latrines sont inutilisables.

Gravement atteints aussi les organes de défense : la bouche de l'obusier de 21 c. est arrachée, le canon de 12 de la coupole droite ne peut plus être mis en batterie ; quant à la coupole de 5 c. 7 du saillant III les projectiles l'ont complètement déterrée.

Les citernes se crevassent, les canalisations électriques se rompent. De nombreux locaux sont plongés dans l'obscurité ; on les éclaire au moyen de lampes à pétrole qui ne résistent pas aux souffles des explosions.

Ici comme dans les autres forts, l'insuffisance des moyens d'aération devait avoir des conséquences désastreuses. D'épaisses nappes de gaz et de fumées pénètrent dans tous les locaux sans qu'on puisse les refouler. Dans les coupoles, il fait intenable. Des artilleurs restés à leur poste sont là, le torse nu, haletants, la figure couverte de linges mouillés.

Plus d'un s'évanouit et tombant dans la trappe ouverte, vient s'abattre sur les organes de l'étage inférieur.

Cependant malgré tout la garnison ne donne pas le moindre signe de crainte ou de défaillance. « Le personnel a montré beaucoup de calme et de sang-froid pendant le bombardement, raconte un officier du fort. Une discipline parfaite a pu être maintenue jusqu'au dernier moment grâce à un cadre de sous-officiers et de brigadiers dévoués et profondément pénétrés du sentiment du devoir et de l'honneur. Seule l'asphyxie a pu leur faire abandonner

le service de leurs pièces. Je n'ai jamais entendu la moindre plainte ni pu constater la moindre défaillance. Un cas m'a particulièrement frappé et je crois utile de le relater. Un téléphoniste placé le 14 août à 5 h. 1/2 du matin en un endroit relativement dangereux et qu'on avait oublié de relever, s'y trouvait encore à 11 heures quand le fort est tombé. Il était resté impassible sous le bombardement et n'avait rien fait pour être relevé. Bien mieux les communications ne fonctionnant plus depuis 6 heures du matin et s'en rendant parfaitement compte, il n'avait néanmoins pas abandonné son poste. »

Lorsque, vers 11 heures, le fort capitula, ce n'était plus qu'un antre obscur, infect, menacé d'effondrement et dans lequel il était humainement impossible de maintenir plus longtemps près de 400 hommes. Les principaux organes de défense étaient d'ailleurs hors de service.

Au moment où le conseil de défense décidait à l'unanimité de cesser la résistance, sur la rive droite, aux abords de Barchon, les Allemands avaient changé d'emplacement les deux mortiers de 42 c. et se disposaient à les mettre en batterie contre Liers. « Juste avant le montage des deux pièces, écrit l'oberleutnant a.D.R. Schindler, arriva en même temps que la nouvelle que Liers s'était rendu, l'ordre de bombarder Loncin sur le front de l'ouest. »

Les officiers de Liers, le commandant Demany, les sous-lieutenants Colette et Mommens, furent autorisés à conserver leur sabre.

Journée du 15 Août

Le dernier fort de la rive droite succombe.
Ouragans d'acier sur la rive gauche.

Faint header text at the top of the page, possibly a title or page number.

Several lines of very faint, illegible text in the upper middle section.

Journeé

du 15 Août

Main body of faint text, likely the start of a journal entry or report.

XI.

Réduite à quelques bastions, la place forte continue sa résistance désespérée.

Pontisse, Liers et Lantin étaient des monceaux de ruines; maintenant c'était le tour de Loncin. On allait en arriver à une décision définitive avec les intrépides défenseurs de Liège.

Generalleutnant Kabisch.

Des six forts constituant l'hémicycle de la rive droite, seul Boncelles n'a pas encore battu la chamade. Surmontés du drapeau allemand et gardés par des détachements d'infanterie, les cinq autres étalent sous le grand ciel bleu d'août leur carcasse crevée, mutilée, parsemée de débris de béton et criblée d'entonnoirs. Les coupoles désaxées, déchaussées, décalottées émergent des décombres.

Une grande partie de la digue construite par le clairvoyant et génial Brialmont étant démolie, les torrents gris de l'invasion continuent à déferler à pleins flots sur toutes les routes de l'Est. Et c'est bien la plus déprimante des visions que ce déroulement infini de masses armées que rien désormais ne semblait pouvoir contenir.

La chute de Boncelles.

Boncelles n'était plus, en cette matinée du 15 août, un adversaire bien redoutable. « La 38^e brigade d'infanterie, écrit von Bieberstein, avait coupé les communications du fort de Boncelles au sud et à l'ouest, pendant

que la 14^e division d'infanterie renforcée par la 43^e brigade se rapprochait de l'ouvrage au sud-est, à l'est et au nord. »

Investi, isolé, aveuglé, Bonnelles se trouvait dans l'impossibilité absolue de riposter aux tirs extrêmement violents qui consumaient sa ruine. Il les subit passivement, accusant tous les coups et se délabrant insensiblement

Son chef, le commandant Lefert, ayant été blessé dans la matinée du 6 et son état s'étant aggravé, on a dû le transporter à Liège. C'est le lieutenant Montois, commandant l'infanterie du fort, qui le remplace.

Bonnelles avait fait un brillant début de campagne. Dans la soirée du 5, les compagnies allemandes qui avaient tenté de le masquer avaient été promptement dispersées et mises en fuite par les tirs fulgurants de toutes ses pièces et le feu nourri des fusiliers occupant les banquettes d'infanterie. Flémalle, le fort voisin le plus proche, avait même prêté l'appui de sa grosse artillerie.

Hélas ! ce succès quinze hommes l'avaient payé de leur vie et le lendemain à 200 mètres en arrière du fort, il fallut creuser une large fosse pour y déposer les quinze cadavres enveloppés chacun, dans un drap de lit.

Puis ce furent les longs jours vides et monotones au cours desquels la garnison apprit qu'elle était sacrifiée. Pas de nouvelles, pas de renseignements, ni sur les troupes amies, ni sur l'ennemi. Ah ! la morne et décevante attente !

Ici plus qu'ailleurs l'impression d'isolement se fait sentir parce que l'ouvrage est, en grande partie, entouré de bois. Tous les jours cependant des patrouilleurs de

bonne volonté se mettent hardiment en campagne en vue de découvrir les emplacements des batteries ennemies, mais ou ils tombent entre les mains des Allemands ou ils rentrent sans avoir rien découvert.

Le bombardement du fort commença le 14. Il fut très violent et ne laissa guère d'illusions à la garnison sur le sort qui lui était réservé. « À partir de ce moment, écrit le capitaine Vanloo, les locaux de contrescarpe, où se trouvent les latrines, ne sont plus accessibles. On est obligé de placer dans les galeries du fort des bacs en fer dénommés « bacs inodores » et tenant lieu de latrines. Ce n'est que grâce à la grande quantité de formol que nous possédions au fort qu'on a pu éviter des épidémies. L'aération du fort laisse beaucoup à désirer. Dès le début du bombardement, on est obligé de blinder et de matelasser les fenêtres. La fumée produite par l'explosion des projectiles ennemis pénètre à l'intérieur du fort malgré les précautions prises. On ne parvient pas à dissiper cette fumée et on a constaté un commencement d'asphyxie parmi les hommes de service dans les coupoles. »

Pendant la nuit du 14 au 15, le tonnerre déchaîné au cours de la journée continua à secouer tous les échos de Bonnelles et, sous ses craquements, la carcasse du fort grinça, vibra, se disloqua. À l'aube, l'inférieur sabbat devint plus violent encore et ses effets, plus alarmants. Le maréchal des logis Henquin est tué par un éboulement et une quinzaine d'hommes sont blessés.

Lorsque toutes les coupoles furent calées et que les installations électriques furent détruites, il apparut aux plus optimistes que la résistance ne pourrait plus être prolongée longtemps. On ne respirait plus en effet qu'un

air fétide et l'infirmerie était bondée de malades. Une catastrophe était à craindre et, puisque le fort ne contra-riaient plus en rien les mouvements de l'ennemi, les officiers réunis en conseil de défense décidèrent de capituler. Il était 7 h. 30.

Puis ce fut Lantin...

La chute de Boncelles assurait aux Allemands la complète disposition des voies de communication de la rive droite. Mais sur la rive gauche, quatre forts tenaient encore les routes sous le feu de leurs canons : Lantin, Loncin, Hollogne et Flémalle.

Or le temps pressait. Des colonnes compactes continuaient à affluer sans arrêt de l'Est. Les voies d'écoulement vers l'ouest étant encore barrées, toutes ces masses humaines engorgeaient Liège et ses faubourgs. Il fallait au plus tôt leur frayer des passages vers la moyenne Belgique qu'elles devaient traverser pour aller prendre à revers l'aile gauche française.

C'est pourquoi la grosse et très grosse artillerie est immédiatement mise à la disposition du groupement von Emmich qui, de l'intérieur même de la ville entreprend aussitôt la démolition des ouvrages résistant encore. Battus à revers, ceux-ci sont voués à un même et inéluctable destin.

C'est Lantin qui est tout d'abord soumis à de violents tirs de destruction. Ce petit fort croise ses feux avec Loncin et Liers. Sa mise en état de défense a été particulièrement laborieuse du fait qu'au moment de la mobilisation d'importants travaux y étaient en cours. Réfection

des voûtes du magasin à poudre, installation du téléphone haut-parleur, et d'autres améliorations prévues depuis longtemps avaient transformé l'ouvrage en un vaste chantier.

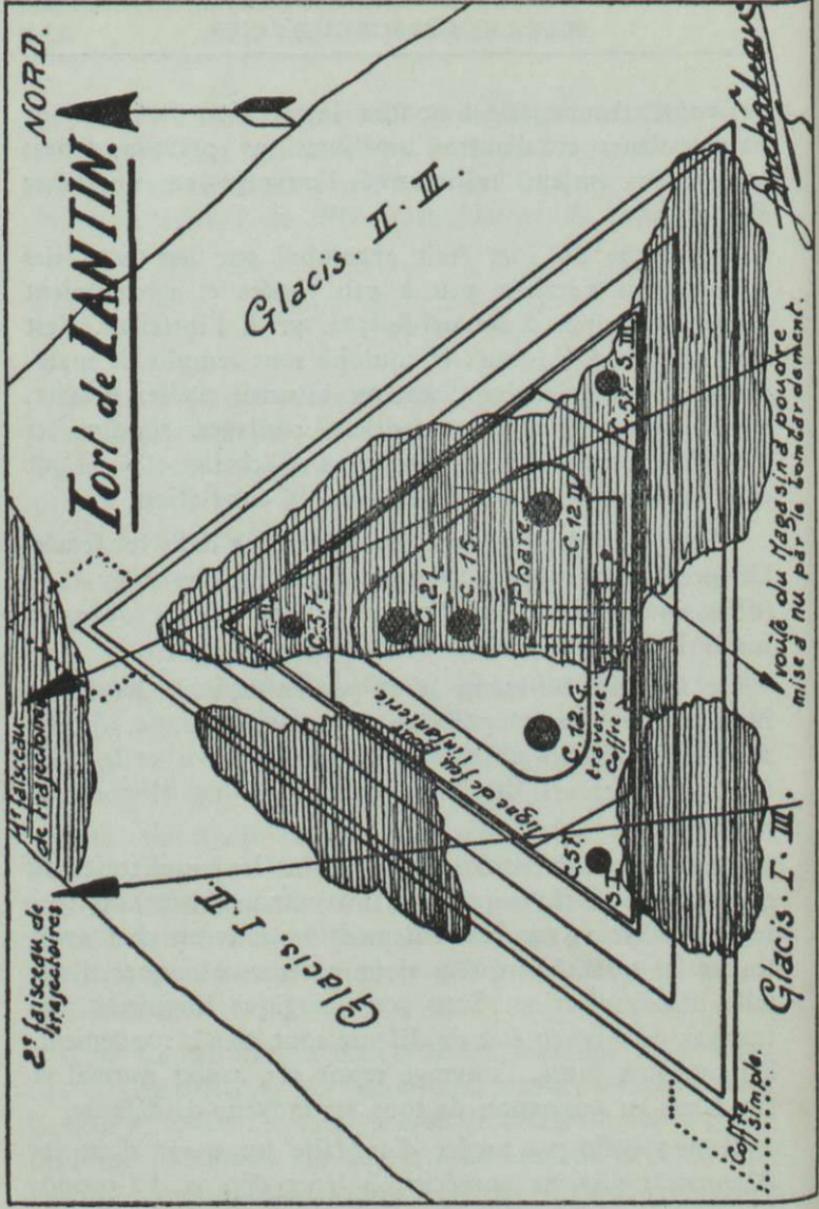
Le dessus du fort était encombré par les terres des fouilles qui s'étaient peu à peu tassées et recouvraient presque certaines coupoles de 5 c. 7. À l'intérieur, c'est bien pis encore : locaux et couloirs sont remplis de matériaux de toute espèce : carton bitumé, paille, gravier, sable, ciment, planches, madriers, cordages, rondins, et d'outils de terrassiers, de brouettes, d'échelles etc... Tout cela est dispersé pêle-mêle et gêne la circulation.

Même désordre et même encombrement dans les fossés. De nombreux caissons chargés de munitions de 7 c. 5 (donc inutilisables pour le fort) sont alignés dans les fossés I-II et II-III.

Le matériel lui-même n'est pas en ordre : les freins hydrauliques des coupoles de 15 c. et de 12 c. droite, ainsi que certaines pièces de l'obusier de 21 c. et les plateaux obturateurs des deux canons de 15 c. sont en réparation.

Devant pareille situation, on devine les inquiétudes du commandant Fabry qui prit le commandement du fort le 31 Juillet 1914. Heureusement le nouveau chef avait toutes les qualités requises pour parer aux risques d'une telle désorganisation. Sous son énergique impulsion, les travaux de mise en état de défense sont menés rondement. En quelques jours, l'ouvrage reprit son aspect normal et fut remis en possession de tous ses moyens de défense.

Il ne devait pas tarder d'en faire un usage dont les Allemands allaient apprécier, à leurs dépens, l'à-propos



Fort de LANTIN.

Glacis. II. III.

1^{er} faisceau de projectiles

2^e faisceau de projectiles

Glacis. I. II.

Ligne de fortification

C. 12 G
Coffre
C. 12 II

C. 15

C. 21

C. 15

C. 12 II

C. 23

C. 24

C. 25

C. 26

C. 27

C. 28

C. 29

C. 30

C. 31

C. 32

C. 33

C. 34

C. 35

C. 36

C. 37

C. 38

C. 39

C. 40

C. 41

C. 42

C. 43

C. 44

Armes à feu

Voie du magasin poudre mise à nu par le bombardement.

Glacis. I. III.

Coffre simple.

et l'efficacité. A Lantin, pas plus que dans les autres forts, on n'avait prévu que la lutte prendrait une tournure qui permettrait d'emblée à l'ennemi de s'assurer des avantages définitifs grâce à la formidable supériorité de son matériel d'artillerie.

Une communication de l'état-major, en date du 6 août : « Tenez ferme, l'armée française vient à notre secours » avait fait naître des espoirs qui furent bientôt déçus.

Toute la garnison, chefs et soldats, fit magnifiquement son devoir. Aussi longtemps qu'il eut des pièces intactes et qu'il put épier les mouvements de l'ennemi, le fort canonna vigoureusement les objectifs qui lui furent signalés par ses observateurs et ses espions. Tout comme Loncin, son voisin, il fit une chasse sans répit aux partis allemands qui s'aventuraient dans son rayon d'action et imposa silence à plusieurs batteries ennemies, entre autres à une batterie de 21 c. installée à proximité du champ d'aviation d'Ans.

Le bombardement de Lantin commença le 13. Il se poursuivit jusqu'au 15 à midi et ne fut entrecoupé que de courtes accalmies. Canons de 10 c. 5, obusiers de 21 c. et de 28 c. déversèrent des milliers de projectiles sur sa carapace, désaxèrent ses coupoles, ébréchèrent ses murs et enfumèrent tous les locaux.

Lorsque le fort se rendit, « l'état sanitaire était à toute extrémité, écrit le commandant Fabry; le nombre de malades augmentait sans cesse et l'asphyxie menaçait de devenir générale. L'atmosphère était à ce point viciée que l'on pouvait voir à certains endroits baisser les flammes des lampes à pétrole. »

Quant aux organes de défense, ils étaient presque tous inutilisables. Le conseil de défense décida à l'unanimité de ne pas continuer la résistance passive à laquelle le fort était réduit et qui exposait sa garnison à de très grands risques sans qu'il en résultât la moindre possibilité d'améliorer la situation.

« Mû par un sentiment d'humanité, je pris sur moi la responsabilité de la reddition, continue le commandant Fabry. Je fis immédiatement brûler notre drapeau et celui du 32^e d'infanterie de réserve qui m'avait été remis le 8 août au matin par un sous-officier de ce régiment. Je fis jeter dans le foyer de la chaudière tous les documents de mobilisation et d'administration, les cartes, les tables de tir et tous les documents pouvant servir à l'ennemi. Je donnai des ordres pour mettre hors de service les pièces, la machine, la chaudière et la dynamo. Les anneaux, les plateaux obturateurs et les appareils de fermeture des pièces furent jetés dans le puits. Les munitions furent noyées. Les appareils téléphoniques furent détruits et les câbles, coupés en morceaux. »

A 12 h. 30, un bataillon de pionniers qui, avec d'autres troupes encerclaient l'ouvrage, prit possession de celui-ci.

Loncin s'abîme dans une épouvantable explosion.

Sachant que le général Leman s'était réfugié à Loncin, les Allemands réservèrent à ce fort l'honneur d'un bombardement d'une violence extrême. La fameuse batterie de 42 c. fut amenée au Champ des manœuvres de Bresoux. C'est de là, que furent tirés les monstrueux bolides défonceurs de voûtes et de cuirasses qui devaient avoir raison de la résistance surhumaine des défenseurs.

La présence du général-gouverneur dans l'ouvrage eût été un puissant stimulant pour une garnison défaillante, mais les hommes de Naessens s'étaient donnés avec un tel cœur à leur glorieuse mission que rien ne les fit trembler devant le danger et la mort.

Pendant son séjour à Loncin, Leman mit tout en œuvre pour rester en contact avec les forts de la position. Il adressa à plusieurs d'entre eux des messages les exhortant à résister à outrance. Un excellent service de renseignements lui permit en outre de connaître la situation non seulement jour par jour mais heure par heure.

Jusqu'au 15 août, les hommes de la « Bande Bonnot » (Cfr. L'Épopée de Loncin), les ordonnances mêmes du général, J. Lecocq et Ch. Vandenbossche, et surtout le maréchal des logis Joseph Krantz parcoururent Liège et ses environs à la recherche de renseignements sur la résistance des forts, l'arrivée de nouvelles troupes ennemies et les emplacements de batteries.

Grâce à sa connaissance approfondie de la langue allemande, le maréchal des logis Krantz s'acquitte de missions très difficiles et périlleuses. Pour pouvoir circuler dans les lignes allemandes, il n'hésite pas, le 14 août, à revêtir l'uniforme d'un sous-officier ennemi tué dans un champ d'avoine près d'Ans. Au cours des journées précédentes, il avait été arrêté cinq fois comme espion et avait néanmoins réussi à se faire libérer. C'est que l'homme n'était pas seulement courageux, il était doué d'un extraordinaire sang-froid. Il a rendu au général Leman et au commandant Naessens des services inappréciables.

C'est à 5 h. 45 que le fort de Loncin sauta. « Un nuage de fumée en forme de pin, haut comme une tour

et large de soixante mètres, se dressa au-dessus de l'ouvrage complètement détruit » rapporte le « Livre d'honneur de l'artillerie lourde allemande. »

D'autre part on lit dans l'historique du 165^e régiment d'infanterie qui investissait le fort : « Lorsque le 25^e obus (de 42 c.) eut atteint l'objectif, un spectacle extraordinaire s'offrit aux bataillons qui avec un vif intérêt assistaient au bombardement. Une formidable explosion sembla projeter en l'air le gigantesque ouvrage de béton et d'acier puis l'anéantir sous le poing d'un colosse.

« L'infanterie s'approcha rapidement et eut sous les yeux un spectacle horrible. Le fort était complètement détruit par un coup de plein fouet (?) Les hommes de la garnison qui n'étaient pas ensevelis, sortaient en rampant des annexes de l'ouvrage. Ils étaient grièvement brûlés, blessés et complètement affolés.

« On reconnaissait avec peine les contours du fort. Il ressemblait à un petit paysage alpestre. Les blocs de béton étaient éparpillés çà et là comme des cailloux dans un ruisseau. Les pionniers eurent grand'peine à frayer sentier à travers ce pêle-mêle de béton, de coupoles et murs renversés. »

C'est parmi tous ces débris informes que les Allemands relevèrent celui qui neuf jours avant avait fièrement répondu à leur parlementaire lui demandant de capituler : « Monsieur, je continue à me défendre... Vous pouvez disposer. »

« A travers cet amoncellement énorme de débris, écrit Bieberstein, un général belge se cherchait péniblement un chemin, c'était le gouverneur de Liège, le général Leman.

Il venait de quitter l'intérieur de l'ouvrage afin de se rendre personnellement compte des résultats du bombardement allemand; il vit avec horreur que le fort avait sauté et que les débris remplissaient le fossé du fort du front de gorge et y formaient une digue d'accès. Des soldats le franchissaient dans un sens et l'autre. Le général crut reconnaître ses gendarmes et voulut les interpeller. À ce moment, il eut une syncope et, lorsqu'il revint à lui, il était prisonnier. Il est juste et équitable de ne pas méconnaître le mérite de ce valeureux adversaire. La garnison du fort devait avoir vécu des moments terribles; écoutons le général : « J'avais l'impression que l'ennemi tirait par salves, un projectile ne pouvant accomplir semblable travail à lui seul. Nous entendions arriver le projectile avec un bruissement d'air qui augmentait jusqu'aux hurlements de l'ouragan, pour se terminer dans un fracas formidable de tonnerre. D'énormes nuages de poussière et de fumée volaient ensuite au-dessus du sol qui tremblait. »

Curieuse coïncidence : l'officier qui fit le général Leman prisonnier était le neveu du directeur des usines Gruson de Magdebourg-Buckau d'où provenaient les coupoles du fort. Le capitaine Gruson qui est encore en vie, raconte : « Le général Leman sortit d'une poterne avec le capitaine Collard et une ordonnance. Je me dirigeai vers lui, lui mis la main sur l'épaule et le fis prisonnier. Il tira prestement son browning de sa poche et se le plaça contre la tempe. Je lui arrachai l'arme à temps et le réconfortai en lui disant qu'on ne pouvait pas exiger plus d'un gouverneur que de se faire sauter avec sa forteresse et que le monde parlerait de l'intrépide défense de Liège. Il y eut alors un moment empreint de

bravoure chevaleresque : le général me saisit la main et la serra. » (?)

Les Allemands ont proclamé bien haut leur admiration pour ce commandant de place forte qui était résigné à mourir plutôt que d'apposer sa signature à un traité de reddition.

Le colonel français Robert Normand, de son côté, écrit : « Le gouverneur est pris sans avoir rendu ni son fort, ni sa place, ni lui-même. Quelques heures après en être sorti évanoui, il invite, comme prisonnier, les commandants des derniers forts restants à lutter jusqu'à la mort : c'est d'une beauté antique. »

L'odyssée des I/34 et IV/14 F.

C'est en cette journée du 15 que prit fin l'odyssée des deux bataillons qui, le 13, avaient réussi à s'échapper de l'intervalle Chaudfontaine-Embourg et à gagner Awans-Bierset sur la rive gauche.

Quelques heures après leur arrivée dans cette localité, c'est-à-dire dans la matinée du 14, tous ces braves purent se rendre compte que leur situation à Awans était presque aussi précaire qu'à Chaudfontaine et à Embourg.

D'après les déclarations des habitants, il y a des Allemands dans tous les villages avoisinants. Ils ne tardent d'ailleurs pas à se montrer. « Dans la matinée, écrit Jean Dunord, un ancien de la I/I/34, on les voit s'infiltrer dans les moissons, entre le village et le fort. Il faut, coûte que coûte, faire échouer cette manœuvre enveloppante. La compagnie, commandée par le lieutenant A..., se porte dans les blés, à la rencontre de l'ennemi, qu'elle

attaque. Le combat est acharné et les nôtres sont assez durement éprouvés; de nombreux blessés sont amenés à la Maison communale où ils reçoivent des soins. La tentative allemande est momentanément enrayée, mais la situation devient de plus en plus critique; les hommes s'en rendent parfaitement compte. Aura-t-on marché dix-sept heures pour venir se faire prendre ici ? Non ! ce n'est pas possible ! »

De grand matin, les commandants Cleirens et Gillain s'étaient rendus au fort de Loncin afin d'informer le général Lemans de l'arrivée des deux bataillons à Awans. A 13 heures, le gouverneur transmet au chef du IV/14 F. l'ordre de déloger les Allemands occupant les lisières ouest d'Alleur et de Loncin.

Sous la conduite du lieutenant J.E. Aretz, la 2^e compagnie du IV/14 F. se porte aussitôt à l'attaque des deux localités désignées. L'ennemi avait déjà évacué Alleur lorsqu'elle y arriva, mais il se cramponna avec énergie aux lisières de Loncin et toutes les tentatives pour lui faire lâcher prise échouèrent.

A 15 heures, le bombardement du fort aggrave brusquement la situation : plus de communication avec le général. Que faire ?

« Notre situation redevient extrêmement critique, raconte un « ancien » dans « *La Presse* » du 24 août 1914. Beaucoup croient qu'il n'est plus possible d'échapper cette fois : ou bien nous serons massacrés jusqu'au dernier, ou bien nous devons nous rendre. Nous repoussons cette dernière alternative et décidons qu'il vaut mieux se faire tuer en risquant un effort désespéré. »

Après avoir tenu conseil, les officiers décident de tenter un suprême effort pour percer les lignes ennemies et rejoindre l'armée de campagne.

A 20 heures, rassemblement des troupes près de l'église du village. Les postes sont retirés dans le plus grand silence. On va partir pour une nouvelle aventure. Réussira-t-on cette fois à glisser entre les mailles du filet ennemi ?

— En avant, marche !

Silencieusement, compagnie après compagnie, les deux bataillons s'ébranlent. C'est la 3^e compagnie du I/34 qui ouvre la marche. Il s'agit d'atteindre Huy le plus tôt possible afin d'y rejoindre la 4^e division qui doit se trouver dans cette région.

Le commandant Cleirens a prescrit au capitaine Borchart qui conduit l'avant-garde de gagner Huy en longeant la Meuse. Le chef de la 3/I/34 lui ayant fait remarquer les risques d'un tel itinéraire, un autre, beaucoup plus sûr, est adopté sur sa proposition. Il comporte le grand avantage d'éviter la vallée de la Meuse. On espère ainsi atteindre Huy par Hollogne, Mons-Crotteux, Horion-Hozémont, Haneffe, Seraing-le-Château, Chapon-Seraing, Fize-Fontaine, Villers-le-Bouillet.

Il fallait tout d'abord prévenir les forts de Hollogne et de Flémalle du passage de la colonne. La patrouille envoyée à Hollogne s'acquitte sans difficulté de sa mission, mais il n'en est pas de même de celle qui doit se rendre à Flémalle. Elle est surprise par un parti ennemi et dérouterée. De ce fait, les deux bataillons sont forcés de stationner dans les fonds de Hollogne jusqu'à minuit.

Bientôt deux larges nappes de clarté s'étaient étalées sur les campagnes : les deux forts braquent le puissant faisceau lumineux de leur phare sur la zone que doit traverser la colonne. Celle-ci restant dans l'ombre, aucun mouvement suspect ne peut échapper à son attention.

Le capitaine Bochart connaissant très bien cette contrée, n'a aucune difficulté d'orientation. A deux kilomètres de Haneffe, on aperçoit deux cavaliers ennemis qui galopent à travers champs. Dès qu'ils ont vu la colonne belge, ils s'arrêtent puis disparaissent à bride abattue dans la direction de Jeneffe.

On apprend bientôt que Haneffe est « plein d'Allemands ». « La colonne presse le pas et fait une brusque irruption dans le village, raconte Jean Dunord. Surpris, épouvantés, les Allemands n'offrent guère de résistance. D'un élan unanime, ils vont à travers le métal chercher vers l'ouest un cantonnement plus tranquille. On admire la conviction profonde avec laquelle ils déménagent. »

Cette rencontre contraint les deux bataillons à continuer leur route sans s'arrêter à Haneffe où l'on s'était proposé de cantonner. On signale en effet la présence d'une division de cavalerie dans la direction de Waremme. S'attarder dans la région c'est s'exposer au risque de se faire encercler par des forces supérieures. Malgré la fatigue, il faut aller de l'avant sans perdre une minute.

On se dirige vers Seraing-le-Château. Soudain le capitaine Bochart qui marche en tête aperçoit un peloton de cavalerie ennemie ayant mis pied à terre sur un petit mamelon. Les cavaliers se reposent tandis que leurs montures sont gardées par quelques-uns d'entre eux. Bochart fait aussitôt déployer sa compagnie en tirailleurs et donne

l'ordre d'ouvrir le feu. « Ce fut alors une fuite éperdue dans les moissons, dit-il. Les chevaux que l'on avait eu soin de détacher filèrent en une galopade folle dans toutes les directions. Six hommes furent tués et deux furent faits prisonniers. L'on ne perdit pas de temps à se lancer à la poursuite ou plutôt à la recherche des autres qui s'étaient cachés dans les blés, car les minutes devenaient terriblement précieuses. »

Les renseignements que l'on recueille de la bouche des civils ne sont pas trop inquiétants : les villages de Seraing-le-Château, Chapon-Seraing, Fize-Fontaine ne paraissent pas occupés par des forces ennemies très importantes. On les traverse l'un après l'autre sans devoir tirer un coup de fusil.

De plus, bonne nouvelle, on apprend que les troupes du 28^e de ligne appartenant à la 4^e division sont à Villers-le-Bouillet. Si ce renseignement est exact, cette fois on est sauvé !

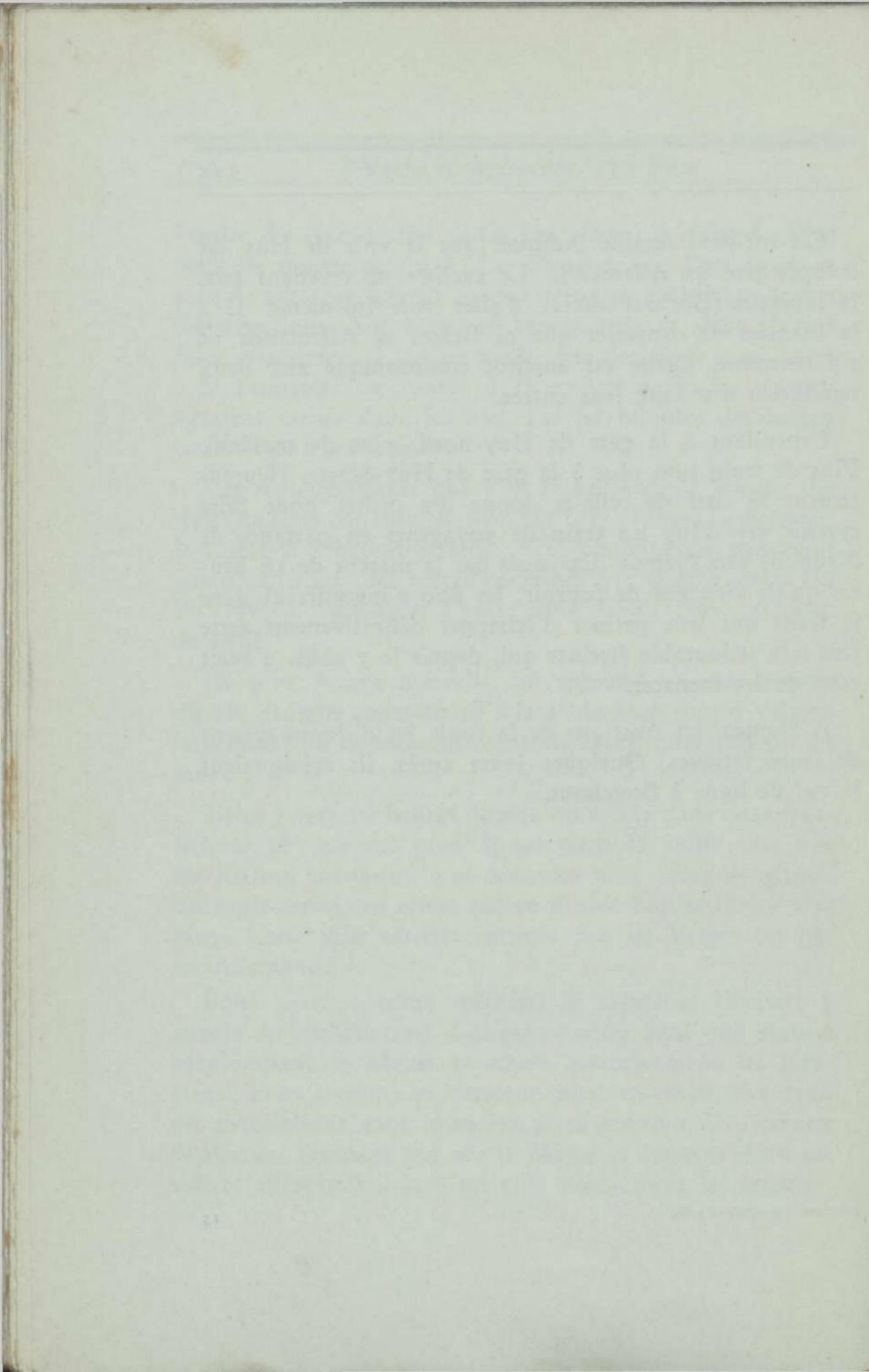
Hélas ! vers 10 heures, lorsqu'on arrive dans cette localité, le 28^e n'y est plus. Il est parti la veille vers une destination inconnue. Les hommes sont exténués. Après un court repos, on remet sac au dos et l'on se dirige vers Huy. Cette ville est-elle occupée par les Belges ou par les Allemands ?

Pour parer à toute méprise, le capitaine Bochart y envoie un cycliste civil. Lui-même entre dans une maison surplombant la Meuse et scrute attentivement les lointains. Tout à coup, au moment où il va sortir, il entend des détonations dans la vallée. Il se précipite à la fenêtre de derrière donnant vue sur la Meuse et aperçoit deux cavaliers allemands dont l'un vide précisément les arçons.

Cet incident semble indiquer que la ville de Huy est occupée par les Allemands. Le cycliste ne revenant pas, le capitaine Bochart décide d'aller voir lui-même. Il a la surprise de constater que ni Belges ni Allemands ne s'y trouvent. Ordre est aussitôt communiqué aux deux bataillons d'y faire leur entrée.

Cependant à la gare de Huy-nord, plus de matériel. Plus de train non plus à la gare de Huy-Statte. Heureusement le chef de celle-ci donne des ordres pour faire revenir vers Huy un train de voyageurs en partance de Namèche vers Namur. Exténués par la marche de 16 heures qu'ils viennent de fournir, les 800 s'engouffrent dans le train qui leur permet d'échapper définitivement cette fois à la redoutable étreinte qui, depuis le 7 août, n'avait cessé de les menacer.

A Namur, les ovations de la foule les dédommagèrent de leurs fatigues. Quelques jours après, ils rejoignaient le 14^e de ligne à Bouchout.



Journée du 16 Aout

Aveuglés, réduits à l'impuissance, menacés d'une destruction totale, les deux derniers forts sont contraints de cesser leur résistance.

Journées
du 16 Août

Le 16 Août 1870
Le 17 Août 1870
Le 18 Août 1870
Le 19 Août 1870
Le 20 Août 1870
Le 21 Août 1870
Le 22 Août 1870
Le 23 Août 1870
Le 24 Août 1870
Le 25 Août 1870
Le 26 Août 1870
Le 27 Août 1870
Le 28 Août 1870
Le 29 Août 1870
Le 30 Août 1870
Le 31 Août 1870

XII.

Sous le signe de l'impuissance

C'est le triomphe du matériel neuf sur le matériel ancien... Mais l'honneur est intact.
Colonel Robert Normand.

Dernier jour de la résistance... Jour triste, heures d'indicible détresse. L'invasion des masses grises est devenue une obsession, un cauchemar. Un incessant bruit de bottes s'épand sur tout le pays liégeois.

Pendant dix longs jours, on a vécu d'espoir. A présent tout semble perdu. Où sont les Français et les Anglais dont on attend l'arrivée depuis le 6 août ? Pourquoi tardent-ils si longtemps à nous secourir ? L'appui militaire des puissances garantes de notre neutralité nous avait cependant été assuré. Après l'écœurement provoqué par la déloyauté allemande, voici qu'on se prend à douter, sinon de la fidélité, de la puissance des alliés. L'Angleterre n'a pas d'armée, dit-on. Quant à la France, elle n'est pas prête...

Plus encore que le saisissant holocauste de Loncin, ce qui dramatisa l'agonie de la place forte de Liège, ce fut cette atroce déception. Devant l'effroyable puissance de l'artillerie allemande, devant les interminables colonnes grises qui déferlaient nuit et jour sur nos routes de l'est, on se sentait impuissants, isolés, abandonnés.

Aussi longtemps que les forts avaient tonné, une lueur d'espoir était restée dans les cœurs. Leur grosse voix résonnait au loin comme un fier défi aux envahisseurs. A présent, elle s'était tue... Les monstrueux mortiers de

l'ennemi l'avaient étouffée. Quant aux deux seuls ouvrages qui n'avaient pas encore succombé, comment auraient-ils pu continuer cette lutte inégale ? D'ailleurs s'ils ne se décidaient pas à capituler, ils allaient bientôt subir le sort de Loncin.

Deux mortiers de 42 c. au cœur de la ville.

Dans la journée du 15, les Allemands ont pris leurs dispositions pour installer deux mortiers de 42 c. dans le Square d'Avroy c'est-à-dire en plein centre de la ville Liège. La mise en batterie des deux énormes pièces n'a pas traîné. Leurs différentes parties ont été amenées sur wagonnets par voies Decauville depuis la gare des Guillemins.

« Pendant la nuit, écrivent MM. de Thier et O. Gilbert, environ 300 soldats, éclairés par de puissantes lampes à incandescence, achevèrent dans le Square d'Avroy, l'installation des deux mortiers de 42 c. qui y avaient été amenés. Ils furent placés sur des soubassements de poutres de bois croisées et superposées. Ces soubassements se trouvaient à environ 30 mètres l'un de l'autre, le long du chemin central du parc, dans la pelouse qui s'étend vers l'avenue Rogier, en face de la rue Paul Devaux. Vers 7 heures du matin, les pièces furent prêtes à tirer. La mise en place avait donc demandé une vingtaine d'heures de travail.

« Dans un rayon de plusieurs centaines de mètres, les fenêtres des habitations avaient été ouvertes pour éviter le bris des vitres et, dès 6 heures, les curieux étaient à ces fenêtres pour suivre le passage des gigantesques obus

qui allaient être dirigés sur les deux forts qui tenaient encore : Flémalle et Hollogne.

« A 7 h. 10, la première détonation retentit, formidable, provoquant un déplacement d'air très violent. Nous nous trouvions à 400 mètres environ de la pièce, sur un balcon, et nous ressentîmes l'effet d'un courant d'air semblable à celui que l'on crée en ouvrant une fenêtre un jour de bourrasque...

« Le second coup fut tiré à 7 h. 25. Sans doute les observateurs, placés en vue du fort visé, avaient-ils dû faire rectifier le tir.

« Une ligne téléphonique de campagne, partant du parc d'Avroy et passant par les rues Sainte-Véronique et de Joie, avait été installée et se prolongeait vers les hauteurs de Saint-Gilles.

« Un quart d'heure s'écoula encore entre le second coup et le troisième, tiré à 7 h. 40, mais le quatrième suivit plus près, à 7 h. 47, et le cinquième, quatre minutes plus tard, à 7 h. 51. »

Capitulation de Flémalle.

Le fort de Flémalle capitula à 8 h. 30. Les causes de la reddition furent les mêmes que dans les autres ouvrages : mise hors de service des principaux organes de défense, insuffisance des moyens d'aération, impossibilité d'entraver les mouvements de l'ennemi, risques d'effondrement de la masse bétonnée.

Depuis le 4 août, Flémalle est dans la bataille. Nulle troupe ennemie aventurée dans son rayon d'action n'a

échappé à sa vigilance. Ses patrouilles, ses espions, ses observateurs ont dépisté les Allemands dans leurs repaires les mieux camouflés. Ses grosses pièces n'ont cessé de tonner.

Le 9 août, un individu suspect est arrêté par des patrouilleurs du fort à Flémalle-Grande. L'homme parle le français avec un accent étranger. Il a le crâne complètement rasé et il est porteur de jumelles et d'une boussole.

Ramené au fort, il déclare d'abord aux officiers qui l'interrogent, qu'il est soldat à la légion étrangère et qu'il essaye de regagner la France. Pressé de questions, il finit par reconnaître qu'il est soldat allemand et qu'il est chargé de recueillir des renseignements sur les voies de communication entre Liège et Charleroi.

— On m'avait promis une récompense de 250 marks, dit-il.

Reconnu coupable d'espionnage, le soldat Schuster dit « Selk » est jugé par les officiers du fort réunis en conseil de guerre qui le condamnent à la peine de mort.

Lorsqu'il a reçu les secours de la religion, le condamné est conduit à une centaine de mètres du fort, dans une route encaissée. On le lie à une chaise, on lui bande les yeux... Sans plainte, sans cri, l'homme s'apprête à mourir très dignement. Une salve déchire l'air et il s'écroule. Ce fut le seul espion allemand fusillé à Liège.

Après avoir pris l'ennemi à partie et lui avoir asséné de rudes coups, Flémalle fut lui-même violemment secoué par les feux concentrés de plusieurs batteries lourdes. Commencé le 14 août, dans la matinée, le bombardement

se poursuit avec de courtes accalmies jusqu'au 16 à 8 heures. Il fit des ravages impressionnants.

Fendu dans son axe, démuné de ses principaux moyens de défense, bouleversé, ébrèché, envahi par des fumées et des gaz délétères, le fort au moment de sa reddition était touché à mort. Le béton paraissait très peu résistant. « Des blocs de béton de 30 à 40 centimètres de diamètre, note le commandant Falise, se détachent des murs. Parmi les débris se trouvent des bois provenant d'un échafaudage. Il y avait de plus une grande quantité de sable non aggloméré et semblant avoir été versé librement. On constate en général dans les débris de béton une proportion exagérée de sable non réuni au restant de la masse. »

Tous les rapports des commandants de forts signalent d'ailleurs la mauvaise qualité du béton de leurs ouvrages. Outre la vulnérabilité des coupoles, l'absence d'un système de ventilation efficace, voilà donc une des principales causes de la « faiblesse » des forts : la caducité des voûtes et des murs bétonnés.

On sait que les forts de Verdun, particulièrement Douaumont et Vaux, ont été soumis à des bombardements cent fois plus terribles que les forts de Liège et cependant leurs voûtes bétonnées ont résisté aux plus effroyables avalanches de projectiles de très gros calibres. Que conclure de ce fait sinon que le béton français était de loin supérieur au nôtre ?

Dans son ouvrage « La Fortification Permanente pendant la guerre », le général français Benoit a longuement exposé les causes de l'effondrement des forts de Liège et de l'incroyable solidité des ouvrages de Verdun. « En Belgique, écrit-il, les fortifications ont été faites pendant

la période 1888-1889 lorsqu'on n'était pas encore bien fixé sur les épaisseurs de béton nécessaire. On donna aux maçonneries une épaisseur variant de 1,75 m. à 2,50 m. et on les forma en deux couches de béton, la couche inférieure ne comprenant qu'un dosage relativement faible de ciment, de 175 à 250 kg. au mètre cube, la couche supérieure seule ayant un dosage comparable à celui usité en France... » En plus le béton des forts français était armé.

« Chez nous, continue le général Benoit, les fortifications ont opposé une résistance qui a dépassé les prévisions les plus optimistes. Ce résultat est dû : 1° A l'excellente qualité de nos ciments... 2° A la quantité relativement considérable de ciment par m³ (400 kg.)... 3° Aux soins apportés par nos officiers du génie à la fabrication et à la mise en place.... 4° Aux épaisseurs adoptées en France et généralement plus considérables qu'à l'étranger... 5° Aux masses de béton considérables.. »

Le général Lebas, de son côté, écrit dans « Places Fortes et Fortifications pendant la guerre de 1914-1918 » : « Les ouvrages belges étaient en béton inférieur au nôtre, leurs cuirassements n'avaient que 22 cm. d'épaisseur ; ces infériorités peuvent expliquer leur destruction plus rapide d'autant plus que les intervalles entre les forts n'étaient pas organisés.... Aussi faut-il honorer grandement le général Lemans qui résista plus de huit jours dans les forts de Liège et les commandants de ces ouvrages qui ne se rendirent qu'après avoir épuisé tous leurs moyens de défense. »

Il faut ajouter que les forts de Verdun étaient d'une conception différente des ouvrages de Brialmont. Les

voûtes n'étaient pas d'un seul bloc, une couche intermédiaire d'un mètre de sable séparant la cuirasse extérieure proprement dite de la partie inférieure leur assurait une certaine élasticité. Le système d'aération s'est en outre avéré excellent et — chose très importante — comme ces forts français comportaient plusieurs étages, certaines de leurs galeries situées à une grande profondeur donnaient aux hommes une réconfortante impression de sécurité.

Autant de conditions propres à faciliter une résistance prolongée et qui firent totalement défaut aux forts de Liège. Au demeurant, il y avait d'autres causes d'infériorité encore du côté belge.

A Verdun, les forts étaient insérés dans une ligne de bataille continue, à Liège ils étaient isolés, abandonnés à eux-mêmes, encerclés, privés d'observatoires extérieurs, aveuglés, réduits à une résistance passive.

On a cité le cas du fort de Moulainville qui a reçu 330 obus de 42 c. et ne s'est jamais rendu. Mais il y a lieu de remarquer que les Allemands n'ont jamais tenté de s'emparer de Moulainville. Cet ouvrage n'a été l'objet d'aucun assaut. Placé dans une ligne de bataille continue, il n'a jamais été ni isolé ni encerclé. D'où possibilité de renforcer ou de renouveler sa garnison, de compléter ses approvisionnements, de réparer les dégâts du bombardement, d'évacuer les blessés, de mettre les défenseurs à l'abri.

A Liège, l'effroyable écrasement de Loncin devait démontrer devant le monde entier la poignante impuissance des derniers défenseurs de la Cité ardente qui, furent trahis par le matériel que le pays avait mis à leur disposition.

Un tragique cas de conscience.

Un seul fort tenait encore : Hollogne. C'était le dernier anneau de la chaîne circulaire forgée par Brialmont et dont les débris gisaient épars tout autour de la vieille cité wallonne. Le grand drame tirait à sa fin.

Placé sous les ordres du commandant Cuisinier, Hollogne croise ses feux avec Loncin et Flémalle. Son histoire mérite d'être contée parce qu'elle montre ce qu'il y eut de cruel dans le destin des derniers défenseurs de Liège.

Mal approprié au terrain, ce petit fort émergeait de la plaine comme un « teruil » de charbonnage. Il n'était pas pourvu d'un réseau téléphonique intérieur et, dès la mobilisation son commandant put se rendre compte que sa tâche serait particulièrement ardue. En effet, non seulement il n'obtint presque rien comme complément de matériel et d'approvisionnement mais un seul lieutenant d'artillerie lui fut adjoint, le lieutenant d'infanterie ne fut désigné que le 4 août et le surveillant du génie lui fut enlevé pendant plusieurs jours.

Les travaux de mise en état de défense furent cependant rapidement exécutés; le commandant et ses deux jeunes collaborateurs sont sur pied nuit et jour.

Ensuite eurent lieu différents incidents qui auraient pu énerver les hommes si leur moral n'avait été à l'abri de toute défaillance. Le 3 août, l'état-major de la position communique : « Les Allemands ont traversé le Limbourg hollandais et se dirigent vers Liège en contournant la position. Alarme ! »

A Hollogne, la consigne d'alarme diffère selon que l'ennemi se trouve sur la rive droite ou sur la rive gauche de la Meuse. Comme on le signale sur la rive gauche, c'est donc l'alarme complète avec occupation de tous les postes de combat. Pendant huit heures, les travaux de défense sont interrompus et l'on attend en vain... les Allemands. Lorsque le commandant se décide à demander des renseignements à l'état-major, un de ses collègues, officier du même grade, lui répond :

— Comment ? Tu ne sais rien ? On ne t'a pas prévenu ? Il n'y a rien de vrai dans tout cela et tu peux continuer tes travaux. C'est une nouvelle qui nous avait été transmise par l'état-major général de l'armée avant de l'avoir contrôlée. Nous avons vérifié et il n'y a rien de vrai.

On avait oublié de prévenir le fort. Par suite de ce malencontreux oubli, les travaux étaient restés en suspens pendant huit heures.

Le même jour, les patrouilleurs du fort capturent un espion. Le commandant est obligé de l'envoyer à l'état-major parce qu'on a omis de lui faire connaître les mesures prises par le général-gouverneur pour combattre l'espionnage.

Le lendemain, le commandant supérieur communique : « Tâchez de tenir encore 48 heures. Les Français et les Anglais marchent à notre secours. » Cette « bonne nouvelle » va bientôt être suivie de la plus amère des déceptions.

Mais c'est dans la matinée du 6 août que fut offert à la garnison le plus démoralisant des spectacles : des officiers de la 3^e division — dont un général — repassent

par le fort pour s'y déguiser en soldats et se diriger en toute hâte vers Waremme. La garnison assiste avec consternation à cette retraite qui ressemble à une fuite. Peu à peu, s'ancre dans les esprits la douloureuse certitude : on est sacrifiés. Il va falloir lutter sans espoir de secours avec la perspective de mourir ou de tomber entre les mains de l'ennemi.

Cependant tout est mis en œuvre pour assurer au fort une action continue et efficace. Nuit et jour, des patrouilles, des espions rôdent dans les environs tandis que les observateurs surveillent particulièrement la plaine hesbignonne. Du côté de la ville, les agglomérations permettent aux Allemands de dissimuler leurs mouvements. Il faut toute l'audace des patrouilleurs pour les découvrir. Au cours d'une de ces incursions dans les lignes ennemies, le brave caporal Pirson est tué.

Sous la conduite du sous-lieutenant Jacques, des détachements d'infanterie en reconnaissance se heurtent à plusieurs reprises à des forces supérieures ennemies et n'hésitent pas à accepter le combat. Les piottes rapportent triomphalement divers trophées au fort.

Pendant ce temps, les artilleurs sont aussi à toute heure sur le qui-vive. Leur chef, le sous-lieutenant Neuville est un jeune officier calme, maître de lui-même et qui excelle à régler un tir avec promptitude et précision. Tout comme celle de Loncin, l'artillerie cuirassée de Hollogne fait la vie dure aux partis ennemis qui s'exposent à ses coups.

Un objectif tente particulièrement le lieutenant Neuville c'est la voie ferrée Liège-Bruxelles qui s'étire entre Hollogne et Loncin. Le commandant Cuisinier est également d'avis qu'il y a lieu de détruire complètement cette ligne de même que les gares d'Ans et des Guillemins.

Avant d'en commencer la démolition, il prévient le général Leman qui immédiatement lui communique la défense formelle de donner suite à son projet. « Les ouvrages d'art et surtout la gare d'Ans doivent rester intacts en vue d'un retour offensif de nos troupes », tel est le message que les courriers du gouverneur lui transmettent.

Le 14 août, alors que le fort a pris sous son feu une batterie ennemie repérée par ses observateurs à la lisière de Fooz, le général envoie un messenger au commandant Cuisinier pour lui ordonner de cesser immédiatement ses tirs. Il craint que le fort ne tire sur les bataillons Cleirens et Gillain !

Déconcertés, les officiers de Hollogne vérifient une seconde fois les renseignements de leurs observateurs : pas de doute possible : toutes les lisières de Fooz sont occupées par les Allemands. Le fort continue à harceler ceux-ci.

Jusqu'au 15 août, Hollogne tout entier à sa garde vigilante connaît des alternatives d'espoir et de déception. Tous les jours, de mauvaises nouvelles affluent. On apprend successivement la chute de tous les forts de la rive droite. Quant aux renforts français et anglais, il n'en est plus question. Les prévisions les plus pessimistes se réalisent les unes après les autres...

Le 15 août, les observateurs assistent à un spectacle de nature à impressionner les plus braves : le bombardement de Loncin. Des obus monstrueux enveloppent le fort d'épais tourbillons de fumée noire. La terre est en proie à de violentes secousses.

Vers 5 h. 45, l'ouvrage s'ouvre comme un volcan en éruption et le ciel s'emplit d'un immense nuage opaque.

Chacun a l'impression qu'une catastrophe vient de se produire. Voici maintenant qu'on aperçoit très distinctement à la jumelle des rescapés qui s'enfuient.

La tragique nouvelle se répand rapidement parmi toute la garnison de Hollogne : Loncin vient de sauter, Loncin est complètement détruit. Pour calmer l'émoi de ses hommes, le commandant Cuisinier les reconforte par quelques paroles chaleureuses, puis donne au « messier » l'ordre de faire jouer la célèbre marche « Sambre et Meuse » par le phonographe qui se trouve dans la galerie centrale.

Sur ces entrefaites, des parlementaires ennemis se présentent au fort :

— Nous venons vous prévenir, disent-ils au commandant Cuisinier, que votre résistance est tout à fait inutile. Tous les forts de la place ont capitulé. Seuls Flémalle et Hollogne résistent encore, mais leur bombardement commencera demain matin à 4 heures. Quant à Loncin, il est détruit de fond en comble. Le général Lemans est prisonnier et la garnison est en majeure partie ensevelie sous les décombres de l'ouvrage.

Le commandant Cuisinier qui connaissait déjà ces affreuses nouvelles, réplique aussitôt :

— Messieurs, je ne m'explique pas bien le but de votre démarche. Vous pouvez bombarder le fort, nous résisterons. Veuillez vous retirer.

Il avait ainsi éconduit d'autres parlementaires, mais ceux-ci insistent.

— Nous sommes venus déclarent-ils surtout pour éviter une effusion de sang tout à fait inutile. Nous avons des mortiers d'un calibre inconnu à ce jour et qui défoncent

les voûtes les plus épaisses. Si vous voulez vous rendre compte personnellement de l'efficacité de nos tirs de destruction, nous vous conduirons à Loncin. Vous verrez alors si notre démarche est inspirée par un autre souci que d'éviter un massacre inutile.

Afin de gagner du temps et de recueillir des renseignements sur la situation, le commandant Cuisinier, qui ignore ce qu'il est advenu des forts de Liers et de Lantin, décide d'envoyer le lieutenant Neuville en parlementaire-éclairé à Loncin, à Lantin et à Liers. Il sera ainsi à même d'obtenir des renseignements qu'on ne peut plus recueillir par le service des patrouilles.

Quelques instants plus tard, le lieutenant Neuville à qui le médecin Cuypers a été adjoint comme interprète, arrive à Loncin avec les deux parlementaires allemands. Tout autour de l'ouvrage sinistré se pressent des soldats ennemis, des brancardiers, des civils portant le brassard de la croix-rouge.

Les abords sont tellement bouleversés qu'on a peine à se frayer un passage dans ce chaos de trous d'obus, de débris de béton, de barbelés. Les secours sont organisés et les blessés qu'on retire des décombres sont aussitôt dirigés vers les ambulances de Loncin et d'Ans. Les plus grièvement atteints sont immédiatement conduits à Liège.

Du haut des glacis, on découvre un spectacle affreux. Tout le massif central a disparu. Ce n'est plus qu'un immense cratère fumant dans lequel se consomment des débris informes. La carcasse du fort s'est fendue en blocs cyclopéens qui obstruent complètement le fossé de gorge.

Le lieutenant Neuville s'informe du sort de la garnison.

— Presque toute la garnison est ensevelie sous les décombres, déclarent les parlementaires.

— Et le général Leman ?

— Il est prisonnier.

— Blessé ?

— Légèrement. Voulez-vous le voir ?

— Bien volontiers.

— C'est entendu, nous allons vous conduire auprès de lui.

Un quart d'heure après, le lieutenant Neuville est introduit auprès du général-gouverneur au Palais provincial de Liège.

La version allemande laisse entendre qu'il aurait demandé conseil au général. « C'est inexact, déclare le lieutenant (aujourd'hui major) Neuville. Je n'ai pas demandé conseil au général. Je suis allé à lui spontanément, heureux de le retrouver vivant. Je l'ai abordé en ces termes : « Mon Général, je suis le sous-lieutenant Neuville du fort de Hollogne. Je viens vous présenter mes respects, m'enquérir de votre état de santé et voir s'il y a quelque chose à vos ordres. » A aucun moment, soit de la part du commandant soit en mon nom personnel, je n'ai demandé à pouvoir rendre le fort sans combat, comme l'insinue la version allemande. Mais le général et son adjoint ont cru que c'était là le but de ma démarche. Et c'est ainsi qu'en me disant, à la fin de l'entretien, qu'un fort ne peut pas se rendre sans avoir été bombardé, le général semble répondre à une question posée par moi. Je n'ai, je le répète, rien demandé. Ceci est d'ailleurs

accessoire. Ce qui importe, c'est de rappeler ici les dernières paroles du général : « Etant prisonnier, je n'ai plus d'ordres à donner. Dites au commandant que je le laisse juge de la situation, mais qu'un fort ne peut pas se rendre sans avoir été bombardé. »

Il faisait obscur lorsque le lieutenant Neuville rentra à Hollogne. Il mit aussitôt le commandant Cuisinier au courant de la situation. Les parlementaires allemands avaient dit vrai : le fort de Loncin n'était plus qu'un monceau de ruines et la majeure partie de la garnison était anéantie. Les Allemands disposaient réellement d'un mortier d'une puissance infernale. Deux de ces pièces gigantesques étaient déjà mises en batterie au centre de la ville et devaient ouvrir le feu le lendemain à 4 heures. Tous les forts, à l'exception de Flémalle et de Hollogne, étaient tombés. Il avait, au surplus, vu le général Leman.

Lorsque son collaborateur lui rapporta les paroles du gouverneur, le commandant Cuisinier se déclara immédiatement du même avis que son chef. Il n'en restait pas moins que la situation était totalement désespérée...

Puisque le fort n'offrait plus aucune sécurité, puisqu'il était réduit à l'impuissance, fallait-il laisser anéantir la garnison comme à Loncin ? Le commandant de Loncin ignorait la terrible puissance des nouveaux mortiers ennemis, lui, Cuisinier, commandant de Hollogne sait que le bombardement qui commencera à 4 heures du matin expose les 300 hommes de la garnison à une mort épouvantable. Sans qu'il résulte de ce sacrifice la moindre utilité pour la défense de la place et le salut du pays. Le général lui-même lui a défendu de détruire les ouvrages d'art qui sont à portée de ses canons... C'était cependant

là le seul service que le fort pouvait encore rendre à la position. Etant encerclé et aveuglé, il se trouvait dans l'impossibilité absolue de riposter aux nombreuses batteries qui allaient le détruire; la plupart de celles-ci étaient d'ailleurs hors de la portée de ses canons.

Que faire ? Sans doute se laisser bombarder... Mais pendant combien de temps ? Un seul des terribles projectiles de 42 c. peut provoquer la même catastrophe qu'à Loncin.... Dououreux cas de conscience.

Si le personnel d'artillerie et d'infanterie des forts n'était pas trop heureux pour assurer le service pendant la résistance active, il n'en était plus de même lorsque les ouvrages étaient paralysés. La présence de ces trois ou quatre cents hommes dans les forts condamnés rendait impossible cette solution qui paraissait tout indiquée : la défense à outrance avec une poignée de volontaires sous les ordres des officiers.

Ne voulant pas sacrifier inutilement sa garnison, le commandant Cuisinier se décide à faire sauter le fort après l'avoir fait évacuer. Il charge l'adjudant de matériel Papeux de placer quelques tonneaux de pétrole dans le magasin à poudre et d'ouvrir les boîtes des charges. Disposant encore de deux bouts de mèche Bickford, il y mettra lui-même le feu à la dernière minute.

Le lieutenant Neuville s'offre à faire sauter l'ouvrage :

— Vous êtes marié et père de famille, dit-il au commandant. Je suis célibataire. Partez avec les hommes, moi je resterai et ferai sauter le fort.

— Mon devoir est de rester, Neuville. Je resterai.

Mais sera-t-il possible d'évacuer la garnison ? Deux sous-officiers, Georges et Debettencourt, sont sortis du fort avec mission de se rendre compte des possibilités de suivre le même itinéraire que les bataillons Cleirens et Gillain. Pendant ce temps, le lieutenant Jacques a fait pratiquer des brèches dans les défenses accessoires. Des échelles ont également été placées dans les fossés pour l'escalade de la contrescarpe.

On attend avec impatience le retour des deux hommes chargés d'explorer les environs du fort... Il est 3 heures lorsque le premier rentre. Il annonce une bien mauvaise nouvelle : les Allemands entourent complètement l'ouvrage. Impossible donc d'évacuer celui-ci.

Il fallut se résigner à rester sous les voûtes que les 42 c. allaient bientôt défoncer. L'aube parut... et le bombardement commença. Contrarié par la brume, le tir manqua d'abord de précision. Les premiers projectiles foncèrent dans les glacis puis le pointage ayant été rectifié, ils frappèrent en plein l'objectif.

Peu à peu le tonnerre s'amplifia. Le fort s'enveloppa de lourdes fumées grises, des gaz s'infiltrèrent dans les locaux et l'on eut l'impression que la catastrophe redoutée allait se produire. C'est alors que le commandant ne voulant pas assumer la responsabilité de sacrifier sa garnison, décida de capituler. « Ma décision, déclare-t-il, m'a été dictée par une raison d'humanité et de conscience. Mes hommes avaient magnifiquement fait leur devoir et étaient restés à leur poste depuis le 4, il eût été inhumain de les laisser écraser par l'artillerie ennemie puisque nous étions impuissants à entraver les mouvements de l'adversaire qui à ce moment disposait de toutes les voies de communication nécessaires à sa progression vers l'ouest. »

* * *

Lorsque, le 16 août à midi, la place forte de Liège fut aux mains des Allemands, le 16 août c'est-à-dire dix jours après l'attaque brusquée menée par Ludendorff, des 5000 défenseurs de la position environ cinq cents sont morts et mille, blessés, brûlés ou mis hors combat par l'asphyxie. Quant à leur chef il est relevé, blessé, sous les ruines d'un fort détruit, sans avoir capitulé.

Pendant que Liège barrait ainsi les voies d'accès de la moyenne Belgique, l'armée belge s'était mobilisée et avait opéré sa concentration derrière la Gette à l'abri de toute surprise. D'autre part l'effort que les Allemands ont dû fournir devant la place les a contraints à divulguer leur plan.

Si les critiques militaires ne sont pas d'accord sur les conséquences tactiques de la résistance de Liège et diffèrent dans l'évaluation des jours de retard qu'elle a valus aux I^e et II^e armées allemandes, il est un point qui restera toujours hors de contestation, à savoir que la place forte a rempli d'une manière complète et parfaite les missions de couverture, d'arrêt et de reconnaissance qu'on attendait d'elle.

Un petit peuple neutre non préparé à la guerre, surpris en plein effort de réorganisation militaire, mal armé, insuffisamment équipé, pouvait-il espérer plus et mieux que de bloquer pendant dix jours aux portes du pays les masses compactes de l'invasion la plus redoutable qu'il ait connue au cours de son histoire ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. Un communiqué inexact : « La Forteresse de Liège est prise »	13
II. Où il apparaît que le « coup de main » fut un échec .	41
III. La confusion créée en Allemagne par le faux communiqué du 8 août, subsiste	61
IV. Plus de 120.000 hommes contre... 4.000 !	83
V. Un matériel de guerre comme on n'en avait jamais vu... .	103
VI. Orages d'acier	123
VII. La tragique mise hors combat du fort de Chaudfontaine	136
VIII. Le fort d'Embourg, le plus proche voisin de Chaudfontaine, s'affale à son tour	153
IX. Le bel exploit de deux bataillons belges encerclés	163
X. Après une résistance acharnée, le fort de Fléron succombe.	179
XI. Réduite à quelques bastions, la place forte continue sa résistance désespérée	209
XII. Sous le signe de l'impuissance	229

TABLE DES MATIÈRES



